

UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
Section de Psychopathologie clinique

Actualité de la clinique freudienne

L'HOMME AUX LOUPS



LES EMBARRAS DES PSYCHANALYSTES
DEVANT LE CAS DE L'HOMME AUX LOUPS

1

Séminaire de Psychanalyse 1995 - 1996

aeFIL

Association d'Études de Freud et de Lacan

UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
Section de Psychopathologie clinique

Actualité de la clinique freudienne

L'HOMME AUX LOUPS

LES EMBARRAS DES PSYCHANALYSTES DEVANT LE CAS DE L'HOMME AUX LOUPS

Séminaire de Psychanalyse 1995 - 1996

Organisation de la publication : Jean-Louis Rinaldini
Elisabeth Blanc
Bernard Richard
Transcriptions : France Delville

A.E.F.L. Elisabeth Blanc, 10 Boulevard Tzaréwitch, 06000 Nice

Roland Chemama

Les enjeux d'une présentation de cas (à propos de l'Homme aux loups)

Je suis heureux de me retrouver parmi vous, à Nice, à l'occasion de ce nouveau cycle de conférences, qui commence aujourd'hui. Les organisateurs de cette nouvelle série d'exposés ont choisi de prendre pour thème une relecture de L'homme aux loups, une nouvelle lecture autour de laquelle doit s'organiser toute une réflexion sur l'actualité de la clinique freudienne. Puisque j'interviens ici le premier, je voudrais dire quelques mots de la façon dont je perçois ce projet lui-même.

Pourquoi l'Homme aux loups ? 1995, comme vous le savez, c'est la date anniversaire des Etudes sur l'hystérie, et nous pourrions nous demander par exemple pourquoi ce n'est pas un de ces cas d'hystérie traités par Freud qui a pu être retenu pour cette série de conférences. Suffit-il pour justifier le choix de l'homme aux loups d'évoquer l'histoire de la psychanalyse elle-même, la place privilégiée qu'elle a toujours donné à ce patient exceptionnel ? Il va nous falloir, pour en juger, rappeler quelques éléments que pour la plupart vous connaissez, que pour la plupart nous connaissons tous, mais qui ne manquent jamais de nous stupéfier, chaque fois que nous les regroupons.

L'homme aux loups, Sergueï Constantinovitch Pankejeff, si nous voulons l'appeler ici par son nom, vint trouver Freud en Février 1910, après avoir consulté, sans aucun résultat, différents psychiatres et après avoir été soigné dans divers sanatoriums. Russe, milliardaire, il était accompagné de deux médecins qui séjournèrent à Vienne avec lui. Un diagnostic avait été porté sur son cas : celui de psychose maniaco-dépressive. Freud estima qu'il s'agissait plutôt d'une névrose grave, et plus exactement des séquelles d'une névrose obsessionnelle spontanément résolue. Il le garda en analyse quatre ans, ce qui, à l'époque constituait un temps de cure assez long. Il crut d'ailleurs nécessaire, pour forcer les résistances de ce patient, de fixer à un moment donné, par avance, un terme à la cure. Ce patient fournit finalement, surtout durant les derniers mois un matériel considérable, et Freud le considéra comme «guéri». En réalité, l'histoire, pour ainsi dire, ne faisait que commencer.

Qu'est-ce, en effet, que l'histoire de l'homme aux loups ? C'est d'abord bien sûr, l'histoire de ce traitement lui-même. Mais c'est aussi le récit que Freud rédige immédiatement et publie quelques années après. Nous verrons aujourd'hui quelles étaient les visées de Freud lorsqu'il écrivit ce cas, et notamment la valeur qu'il lui accordait pour réfuter les conceptions de Jung et d'Adler. Ainsi le cas de l'homme aux loups prend tout de suite pour Freud une valeur d'exemple, de pierre de touche de la pertinence de ses théories.

Mais en même temps, je ne crois pas, je le dis d'emblée, qu'il faille faire, du récit de l'homme aux loups, quelque chose que Freud se serait purement et simplement approprié, sans se soucier le moins du monde de ce qu'en pensait son patient. Certes nous soulignons volontiers, à

la suite de Freud, la passivité fondamentale de l'homme aux loups. Mais Freud, qui a centré son étude sur la névrose infantile de son patient nous dit que celui-ci aurait souhaité que son analyste écrive toute l'histoire de sa maladie, et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire. Nous avons même d'autant plus de raisons de le croire que son patient ne cessa jamais de vouloir contribuer au développement de la psychanalyse, en apportant son témoignage, presque sa contribution, durant de longues décennies.

Il faut en effet, avant de nous centrer sur quelques questions plus précises, rappeler encore, très rapidement, ce qui a suivi le traitement lui-même et la rédaction du cas.

La fin de la première cure de l'homme aux loups coïncide avec le début de la grande guerre. Il retourne chez lui à Odessa, il épouse une femme, nommée Thérèse, une infirmière qu'il avait connue dans un sanatorium. L'armée rouge pénètre à Odessa. Sergueï Pankejeff, qui de ce fait perd sa fortune, se rend à Vienne, où il devient employé d'une compagnie d'assurances, et où il reprend une cure avec Freud.

Cette seconde cure va durer six mois. Beaucoup moins longtemps donc que la première. Mais ça ne sera pas tout. En 1926 il refait une analyse avec Ruth Mac Brunswick, pendant cinq mois de façon suivie, puis de manière plus irrégulière. Et en fait jusqu'à sa mort, en 1979, il ne cessera de rencontrer des analystes, sans qu'on puisse vraiment toujours distinguer s'il s'agit d'un travail analytique indéfini ou de tout autre chose.

Si ce n'est pas toujours possible, si on ne peut pas toujours distinguer ce qui se passe durant toutes ces années là, c'est qu'entre temps quelque chose d'assez surprenant s'est passé. Lorsque l'homme au loup revient le voir, Freud se met à se préoccuper beaucoup de sa situation matérielle. Certes Sergueï Pankejeff gagne sa vie, mais mal. Il a beaucoup de difficultés financières d'autant qu'il a une femme malade. Dès lors non seulement Freud le reprend en cure gratuitement, non seulement il incite Ruth Mac Brunswick à faire de même, mais il organise une collecte auprès des analystes, collecte reconduite d'année en année, pour aider son ancien patient. Jusqu'à la fin de sa vie d'ailleurs celui-ci sera aidé par l'Association psychanalytique internationale. Tout se passe comme si les choses s'étaient inversées. Lui, il est en quelque sorte payé pour son apport à la psychanalyse. Et quand les psychanalystes le rencontrent, même s'il est question de l'aider, il est clair qu'ils désirent d'abord apprendre quelque chose auprès de lui, confirmer ou préciser ce que Freud avait cru saisir, que sais-je encore ? Au fond ce sont les psychanalystes qui sont devenus demandeurs. Et nous mêmes est-ce que nous ne sommes pas demandeurs à notre façon, lorsque nous reprenons, une fois de plus l'étude de ce cas, qui a déjà suscité tant de travaux divers ?

Eh bien admettons que nous sommes demandeurs. La psychanalyse ne survivrait sans doute pas si les analystes ne s'intéressaient pas particulièrement à ce que leur apprennent certains cas. Mais la question alors se pose de manière plus précise. De quoi, en relisant l'homme aux loups, sommes nous demandeurs ? En somme qu'allons nous y chercher ?

Voilà donc, finalement le problème que je voudrais poser aujourd'hui. Je trouve important de le poser non seulement parce que nous en sommes au début de ce cycle de conférences, mais parce que pour ma part je trouve que ce texte pourrait nous placer dans une position subjective qui ne me plairait pas beaucoup. Je m'explique.

Le texte sur L'homme aux loups, quand nous le lisons en nous laissant porter par l'écriture talentueuse de Freud, nous pouvons le prendre pour une sorte de roman, une histoire aussi riche, sur le plan imaginaire, qu'un conte de fées, et qui aurait cette particularité, simplement, d'avoir été vécue. Au fond L'homme aux loups confirmerait la représentation triviale de la psychanalyse, celle selon laquelle ce que la cure dévoile, c'est un foisonnement imaginaire, le monde composite des traumatismes et des désirs de la petite enfance. Le monde aussi des fantasmes, pris communément comme des scénarii séduisants ou inquiétants. Et de fait, si vous

connaissez bien le cas, vous savez que tout cela abonde dans le texte de Freud. Il n'y manque rien. Un enfant d'un an et demi qui assiste à un coït entre son père et sa mère, coït qui aurait été répété trois fois, dont une fois au moins dans cette position que Freud désigne en latin : a tergo, ou encore more ferarum, à la manière des bêtes. Cet enfant ne saisit pas forcément tout à cet âge. Mais à quatre ans, alors qu'entre temps il a été l'objet d'une séduction de la part de sa soeur aînée, puis de menaces de castration lorsqu'il s'est retourné vers sa bonne chérie, Nania, il fait un rêve qui réélabore cette scène primitive, et qui en même temps pour Freud, prouve l'existence de celle-ci. Ce rêve, qui donne son titre à l'œuvre de Freud, met en scène des loups qui le regardent fixement, comme lui même a dû regarder les parents durant leur rapprochement amoureux. A cet âge là il développe d'ailleurs une phobie des loups qu'il renvoie à des images qu'il trouvait dans les contes, dont celle d'un loup dressé, qui l'effrayait beaucoup et que sa sœur s'amusait à lui montrer. Un peu plus tard sous l'influence de sa mère la névrose phobique se transforme en névrose obsessionnelle, à contenu religieux. Et puis, il y a cet épisode très connu, cette hallucination qui lui fait voir un de ses doigts coupés, presque détaché de sa main. J'en passe beaucoup, mais vous voyez combien tout cela peut séduire un lecteur un peu curieux.

Eh bien, pour ma part, je vous proposerai plutôt de tenter de faire un peu abstraction de toutes ces images si fascinantes, et de bien vouloir me suivre à présent pour que nous nous demandions ensemble, au-delà de cette séduction première, ce que peut nous apporter ce texte. Question qui se divise sans doute en deux : quelle valeur avait-il pour Freud ? Quels sont, en somme, ses enjeux freudiens ? Et quelle valeur peut-il conserver pour nous ? En quoi nous permet-il d'interroger quelques unes des questions qui sont les nôtres, notamment depuis Lacan ? Ces deux types de questions, je vais d'ailleurs devoir les entremêler, c'est à dire que pour chacune des questions que je relèverai aujourd'hui chez Freud je tâcherai, autant que possible, de me demander ce qu'elle devient chez nous.

*

Où en est Freud au moment où il rédige le cas de l'Homme aux loups ? Il a eu le temps, en deux décennies environ, d'assurer sa première théorie des pulsions, celle qui donne aux pulsions sexuelles, en tant qu'elles s'opposent d'ailleurs aux pulsions du moi, une place déterminante dans la vie psychique. Il a affirmé haut et fort, contre le point de vue dominant à son époque, que ces pulsions sexuelles se développaient dès l'enfance, et même dès la petite enfance, les premières années de la vie. Il a rassemblé, autour de ses thèses, un certain nombre de collaborateurs, en Autriche et hors d'Autriche. Mais voilà qu'après les oppositions externes à la psychanalyse les premières dissensions internes commencent à se faire entendre. Adler d'abord, Jung ensuite, qui ont été des collaborateurs très proches, sur qui il comptait pour développer sa doctrine, s'en sont éloignés. Il lui faut à présent réfuter ce qu'il considère comme de nouvelles formes d'attaques contre la psychanalyse, des attaques plus pernicieuses. Adler et Jung en effet, prétendent ne faire que prolonger, dans une direction particulière, la théorie psychanalytique ; en fait ils la transforment profondément. C'est de cela que Freud discute directement dans son texte sur l'histoire du mouvement psychanalytique. Mais c'est aussi pour réfuter Adler et Jung qu'il se réjouit de trouver, dans le cas de l'homme aux loups, des arguments qui lui permettent de soutenir ses thèses.

Je ne vais évidemment pas m'attarder sur les théories d'Adler et de Jung. Il suffira de rappeler quelques-uns des points de désaccord les plus nets à cette époque, points que Freud discute explicitement ou implicitement dans son texte sur l'homme aux loups. Ainsi Adler fonde une nouvelle théorie de la vie psychique sur l'idée qu'il peut y avoir chez chacun une certaine

infériorité de certains organes, que cette infériorité tend à être compensée sur le plan physique et sur le plan psychologique, mais que dans certains cas, du fait notamment de la «contrainte de la vie et de la civilisation (...) le processus compensateur s'arrête à mi chemin ». Tout cela est connu au moins dans les grandes lignes. On sait notamment que pour Adler il s'agit pour le sujet de réagir contre ce qui le met dans une position d'infériorité, de tenter d'établir plutôt, en chaque occasion, sa supériorité, ses prérogatives, sa volonté de puissance. On sait aussi que dans sa doctrine ce type de préoccupations se substitue à la pulsion sexuelle lorsqu'il s'agit de rendre compte des Formations névrotiques. Quant à Jung, il prétend étendre la définition Freudienne de la libido, puisque celle-ci chez lui se confond d'une certaine façon avec l'instinct initial, dont les divers aléas conditionnent la névrose ou la psychose du sujet : c'est lorsqu'il ne peut plus assumer les tâches vitales qui sont les siennes que le sujet tombe malade et ce n'est qu'ensuite - disons le pour simplifier - qu'il projette dans le passé, sous forme de fantasmes, des formations substitutives aux actes qu'il ne peut accomplir. Dans un cas comme dans l'autre les facteurs inconscients, infantiles, et à proprement parler sexuels perdent de leur importance.

Ce type de thèses, Freud ne cesse de le discuter, de diverses façons, dans tout son texte. Il le fait par exemple, de manière assez précise, en ce qui concerne la question de la volonté de puissance. Vous savez si vous vous souvenez un peu du texte, que l'homme aux loups a élu un type particulier d'objet sexuel. Il s'agit de femmes inférieures, servantes ou paysannes. S'agit-il essentiellement, se demande Freud, d'une réaction contre l'infériorité éprouvée devant sa sœur, qui le dominait intellectuellement, et qui le soumit à une séduction très active à un âge précoce ? Pour Freud le cas de l'homme aux loups démontre qu'il s'agit de tout autre chose : d'une détermination libidinale précoce, avec deux temps principaux. A un an et demi il aurait donc vu sa propre mère pratiquant ce coït à tergo. Et à 2 ans et 1/2 il aurait associé à cette scène la vision d'une bonne frottant le sol à genoux, dos à l'horizontale et donc fesses proéminentes. Vous voyez qu'ici Freud tient à souligner l'importance de perceptions sexuelles précoces à l'origine des conflits névrotiques de l'enfant comme de l'adulte.

Ce type de questions est discuté de façon très approfondie dans le point V du texte, qui s'appelle quelques discussions, et là c'est Jung qui est plus particulièrement visé. La question porte essentiellement sur la scène primitive que Freud invoque à l'origine de tout ce qui suit, mais dont nous allons avoir à discuter la réalité. En effet au moment où Nania le repousse Sergueï choisit pour objet son père, dont il attend alors une satisfaction sexuelle. Cette attente réactiverait les traces mnésiques de la scène primitive. Elle entraînerait aussi la peur de la castration puisque être aimé par le père équivaut à être transformé en femme. D'où l'angoisse, et pour aller vite, la névrose. Mais la question décisive est alors celle-ci : Qu'est-ce qui établit la réalité de la scène primitive ?

Eh bien, je dois le dire, malgré les explications et discussions très approfondies de Freud, les choses sont loin d'être claires. Certes, dès le début du chapitre, il affirme qu'il n'est pas du tout impossible qu'un enfant de 1 an 1/2 enregistre dans son inconscient les détails très précis d'une scène de coït. Il ajoute que la pratique de l'analyse prouve qu'il est toujours possible de rendre cette scène consciente. Mais deux pages plus loin, il nous éclaire sur la nature de ce «rendre conscient». Plutôt que d'un souvenir que le patient pourrait retrouver, il s'agit d'une construction permise par le travail analytique. (Ici, même si je n'ai pas le temps de vous le montrer en détail, une construction à partir de l'analyse du rêve.) De toute façon d'ailleurs, même si le patient disait s'en souvenir est-ce que cela serait vraiment probant ? Nous savons qu'il y a des souvenirs-écrans, qui dissimulent la réalité en la travestissant. Nous savons aussi que le névrosé, détournant du présent son intérêt, forge des fantasmes par quoi il s'explique à lui-même son état morbide. Qu'est ce qui prouve que la scène du coït entre les parents ne constitue pas un fantasme ? Freud note d'ailleurs que chaque fois qu'il a vu se présenter, dans une cure, une scène

primitive, c'était dans cette position - more ferarum - Ne s'agit-il pas alors, plutôt que d'un événement singulier, d'un fantasme quasi universel, appartenant à l'espèce, phylogénétique ? Ou encore, ne peut-on supposer que l'enfant ait vu des chiens par exemple avoir un coït et qu'il ait projeté cette image sur un rapprochement amoureux qui pouvait être tout autre, être par exemple une manifestation beaucoup plus discrète de tendresse entre ses parents ? Sur tous ces points Freud semble loin d'être assuré. Alors à quoi tient-il vraiment ? Quel est pour lui l'enjeu ? Et y en a-t-il encore un pour nous ?

Pour en discuter je vais adopter un raccourci en me centrant maintenant sur une note du texte qui se trouve à la page 38¹. Freud nous indique que durant ses années de lycée son patient avait été victimes de graves inhibitions. Or il se trouve que le maître qui assurait l'enseignement du latin s'appelait Wolf, ce qui comme vous le savez veut dire loup en allemand. Je dois ici vous citer toute la note : « Je peux me représenter quel allègement signifierait, pour une considération rationaliste d'une telle histoire d'enfance, l'éventuelle hypothèse selon laquelle toute l'angoisse devant le loup avait en réalité procédé du maître de latin du même nom, avait été rétroprojetée dans l'enfance et aurait causé la fantaisie de la scène originaire en s'étayant sur l'illustration du conte. Cela n'est cependant pas soutenable ; la priorité temporelle de la phobie du loup et son report dans les années d'enfance, dans la première propriété, n'est que trop sûrement attestée. Et le rêve à quatre ans? »

Vous voyez quel est le problème et de quelle façon il s'inscrit dans la controverse entre Freud et ses adversaires, notamment Jung. Si en effet la scène primitive n'est que fantasme, disons même fantasmagorie, ne renonçons-nous pas, peu à peu, à ce qui pour Freud est essentiel dans la psychanalyse ? Le sexuel et l'infantile ne seraient plus à ce compte à l'origine du conflit pathogène. Les fantasmes sexuels constitueraient une simple rétroprojection des problèmes de l'adolescent ou de l'adulte, de ses angoisses actuelles, dans une période antérieure du développement.

Alors tout cela c'est ce qui est l'enjeu du débat entre Freud et ses adversaires. Je vais vous montrer dans un instant que ce n'est pas seulement de ce point de vue somme toute extrinsèque que les choses prennent pour lui de l'importance. Toutefois on peut dès à présent souligner que ce genre de question reste tout à fait actuel.

Il n'est pas rare, en effet, que nos analysants mettent l'accent, dans ce qu'ils ont à nous dire, sur les difficultés qu'ils éprouvent, dans l'actuel, à remplir les nécessités de leurs tâches vitales. Ils n'est pas rare qu'ils donnent alors moins d'importance aux quelques souvenirs qui peuvent leur revenir durant les séances. Et même il me semble que ce genre de difficultés a plutôt tendance à s'accroître de nos jours. Je suis pour ma part convaincu qu'on ne peut s'interroger sur la pratique de l'analyse sans prendre en compte les phénomènes sociaux où elle s'inscrit. J'ai écrit en ce sens un petit article dans un numéro récent du discours psychanalytique sur Le travail aujourd'hui. Il me semble que la pression est aujourd'hui telle dans le monde du travail qu'elle vient plus facilement faire écran à ce qui constitue les conflits du sujet lui-même. Comment alors l'analyste peut-il procéder ? C'est une question délicate. Je dirai pour l'instant qu'il ne peut accepter de cautionner ce mensonge social qui fait de la planification de la production et de la distribution d'objets l'essentiel pour le sujet humain, ce mensonge qui nous fait oublier l'importance de la libido et de son destin problématique. Peut-être cependant avons-nous, depuis Lacan, le moyen d'aborder ces questions d'une manière plus souple. Au fond le plus souvent nous pouvons éviter d'intervenir de façon trop sauvage, nous pouvons éviter d'opposer absolument, dans nos interventions, un type de réalité à un autre. Ce que Lacan nous a appris, c'est que si la pulsion insiste en nous c'est à la faveur de signifiants où elle se métaphorise. Ainsi, même lorsque le sujet parle du plus quotidien de ses ennuis cela ne l'empêche pas de parler en

1 *L'homme aux loups*, collection Quadriga, P.U.F. 1990.

même temps de tout autre chose ; même s'il dit qu'il se fait bouffer dans sa vie professionnelle, cela peut suffire à indiquer que quelque chose est en jeu qui renvoie à la problématique orale qui est originelle, et qui reste toujours actuelle pour lui. Mais il est vrai que cela reste parfois difficile à entendre et qu'en ce sens il est important de maintenir ferme pour nous même le point de vue freudien.

*

J'en viens cependant à un second aspect du problème, articulé au premier, mais qui me paraît plus important. Si l'enjeu principal, pour Freud, tenait dans la discussion des thèses d'Adler et de Jung on sentirait sans doute moins dans son texte les signes d'une interrogation vive autant qu'embarrassée. C'est qu'une question insiste dans ces pages, et qu'elle est vraiment intrinsèque, et non pas extrinsèque à la recherche freudienne. La question c'est celle-ci : qu'est ce que le psychanalyste, dans le cours d'une cure, peut tenir pour réel ?

J'ai déjà fait allusion, par exemple, à ce problème que Freud rappelle lui même, celui des souvenirs-écrans. Si même ce que le sujet croit se rappeler reste incertain, à quoi donc se fier ? Le souvenir lui-même n'a de valeur que dans le cadre d'une interprétation. Mais qu'est ce qui pourrait garantir la vérité d'une interprétation ?

Cette question, qui transparait en de nombreuses parties du texte sur l'homme aux loups, Freud la reprendra plus tard, d'une manière plus systématique, dans un article sur les constructions dans l'analyse. Car plus encore que pour les interprétations, la question, dit Freud, se pose pour les constructions. Les interprétations, nous pouvons les définir, avec lui, comme toujours ponctuelles. A l'occasion un simple changement de lettre peut avoir un effet de sens considérable. Mais au fond, pour celui qui a l'expérience de la psychanalyse, les interprétations, prises en ce sens précis, ne font guère de doute. Le lapsus, par exemple, a quelque chose d'indubitable. En revanche Freud nous dit que l'analyste est aussi amené à des Constructions. Il va présenter à l'analysé, nous dit il, « une partie oubliée de sa préhistoire ». Il va lui révéler par exemple que jusqu'à tel âge il s'est considéré comme « le possesseur unique et absolu de sa mère », qu'il a ensuite été fortement déçu, etc. Et c'est donc à propos de la construction que Freud pose la question de savoir ce qui peut garantir que ce que propose l'analyste correspond à quelque chose de réel. En effet ni l'assentiment ni la dénégation du patient ne suffisent à prouver la vérité de ce qui est ici reconstruit. La dénégation peut être l'effet du refoulement, l'assentiment, lui, peut être l'effet d'une suggestion, le sujet se trouvant poussé à acquiescer du fait de l'influence qu'exerce sur lui le psychanalyste. Je ne reprends pas dans le détail le texte sur l'Homme aux loups, mais ceux qui l'ont lu ou relu récemment conviendront que des questions de ce type y sont constamment présentes.

Peut-être me direz-vous alors que ce type de questions perd de sa pertinence pour nous dans la mesure où nous n'intervenons plus guère de cette façon là, que nous ne proposons pas volontiers à l'analysant, de telles descriptions générales de sa petite enfance. Mais quelle que soit la forme de nos interventions il me semble que la question freudienne reste d'actualité. La cure met en place des phénomènes dont nous savons l'importance, et que nous regroupons sous la rubrique du transfert. Lorsque l'analysant se trouve conduit, dans la cure, à réévaluer tel ou tel moment de son histoire, lorsqu'il donne tel ou tel sens à un fragment de rêve, qu'est-ce qui garantit que son discours n'est pas entièrement pris dans le mouvement du transfert. Est-ce que dans un autre cadre, avec un autre analyste, il n'aurait pas été conduit à dire des choses très différentes ? Est-ce que son discours est vrai, ou seulement vraisemblable ? Qu'est ce qui, dans ce qu'il dit peut avoir vraiment valeur de réel ?

Nous pourrions revenir, dans la discussion, sur certaines questions que j'aborde ici en passant, comme celle du transfert. Je voudrais finir assez vite en vous indiquant quatre dimensions par lesquelles nous pouvons marquer, nous pouvons souligner, que l'enjeu majeur du texte sur l'homme aux loups concerne bien la question du réel. Mais vous verrez aussi que chemin faisant la définition même de ce que nous appelons réel devra être modifiée, ou à tout le moins précisée.

Je commencerai, si vous voulez bien, par ce qui est pour nous le plus connu, parce que Lacan en a traité de façon tout à fait explicite. Il s'agit de ce que nous pouvons désigner comme forclusion de la castration, et comme retour de la question de la castration dans le réel. Freud en effet nous dit dans le point VII de son texte que l'homme aux loups avait une attitude complexe à l'égard de la castration. D'un côté il l'abominait, d'un autre côté il était « tout prêt à l'admettre », et à se consoler avec l'idée d'être aimé en femme par le père. Mais il y avait encore en lui un troisième courant psychique, courant qui rejetait totalement la castration, qui faisait comme si elle n'avait jamais existé. Or c'est précisément parce qu'il y a ce rejet total, cette forclusion comme dit Lacan, c'est parce que la castration n'est même pas symbolisée, qu'elle ne peut revenir, à ce niveau, que de l'extérieur du système symbolique. Non pas dans un rêve, par exemple, mais dans une hallucination. C'est ce qui se passe lorsque l'homme aux loups, enfant, voit un de ses doigts détaché de sa main, ne tenant plus que par la peau. Lacan nous dit ici que ce qui a été forclos du symbolique revient dans le réel, et nous aurons bien sûr à reprendre cette question importante.

Cependant je crois qu'on ne peut en rester là. La question du réel étant ainsi appelée par ce que Lacan a pu nous dire d'essentiel sur l'homme aux loups, nous pouvons sans doute l'étendre bien au delà.

Prenons, pour commencer, une question qui n'est pas sans importance dans le texte, celle du temps. Vous savez que Freud accorde beaucoup d'importance à la chronologie, qu'il essaye de s'assurer de la date exacte des événements et des remaniements psychiques. On pourrait d'ailleurs négliger la spécificité de cette question, on pourrait estimer qu'il ne s'agit là finalement que de ce souhait d'établir la réalité des déterminations pathologiques dans l'enfance et même la petite enfance. Il me semble cependant que nous pourrions aujourd'hui donner un tout autre statut à ce souci freudien. Nous sommes à présent moins soucieux de retrouver le plus ancien comme équivalent au plus essentiel. En revanche l'idée qu'il est important de saisir ce qui peut faire série, ce qui vient après ou avant dans une chaîne n'est pas du tout négligeable pour nous. Autrement dit nous prêterons attention non au contenu des scènes qui se succèdent, à tout l'aspect anecdotique, imaginaire, mais au rapport de succession, à ce qui s'inscrit du fait du mécanisme même de la succession, à ce qui fait trait, un trait qui peut se répéter de diverses façons, en diverses occurrences. A la limite d'ailleurs ces séries peuvent d'ailleurs être constituées par la succession des séances ou par celle des énoncés au cours d'une même séance. Elles n'en conservent pas moins une importance décisive pour nous. S'il était question de la signification de ces éléments nous pourrions certes douter, mais l'ordre de leur succession, parfois, est tel qu'on ne peut en douter. Or ce dont on ne peut douter, c'est ça le réel.

Dans le prolongement de cette question du trait, nous pouvons encore, et ce sera l'avant dernier point, repérer que cette question du réel se trouve centrale dans L'homme aux loups en rappelant que ce texte a pu paraître tout à fait important pour situer ce qu'il en est de la lettre pour la psychanalyse. C'est Serge Leclair, sans doute, qui a donné, dans *Psychanalyser*, le relevé le plus complet de la façon dont la question de la lettre se pose dans l'article de Freud. Il nous rappelle l'importance du 5, ou mieux du V, du 5 romain, dans l'analyse de Sergei Pankejeff. 5, c'est cinq loups, c'est l'heure aussi des accès de dépression ou de fièvre dont souffrait l'homme aux loups enfant. Mais c'est aussi, redoublé, l'initiale du mot loup lui même, et de ces

Wolf avec lesquels Sergueï ne cessa d'avoir des démêlés. C'est bien des choses encore, que vous retrouverez dans *Psychanalyser*, et par exemple, c'est le souvenir que ce patient rapporte assez précisément à Freud. Enfant, il avait été pris d'une peur terrible d'un papillon qui s'était posé sur une fleur. Je cite « le patient remarqua que l'ouverture et la fermeture des ailes, lorsque le papillon était à l'arrêt, auraient fait sur lui cette impression inquiétante. Il en aurait été comme d'une femme ouvrant les jambes, et les jambes donneraient alors la figure d'un V romain, heure, comme on sait, à laquelle, dans les années où il était petit garçon déjà, mais même encore maintenant, un assombrissement de son humeur avait coutume d'intervenir ». Et qu'on ne se précipite pas ici alors pour donner au V romain un sens, fût-il un sens sexuel. En réalité le fait que cette lettre se répète dans des usages très divers tout au long du texte et de la vie de l'homme aux loups prouve qu'il ne s'agit pas essentiellement de cela. La lettre ne conserve de l'image que le trait, ce trait brisé à angle aigu. Et nous pourrions alors insister sur le poids de réel d'un élément qui se répète de façon apparemment automatique dans la vie du sujet, qui, à force d'être au-delà de toute signification particulière illustre bien le caractère insensé du réel.

Il y a enfin un dernier point sur lequel je voudrais attirer votre attention, c'est la question de ce que nous pouvons nommer, avec Lacan, l'objet a. Là aussi on y reviendra sans doute durant ce cycle de conférence. Pour en avoir une idée, reportez-vous tout simplement au rêve des loups. Comme Sergueï Pankejeff dit de ce rêve qu'il lui donnait un fort sentiment de réalité effective, qu'au réveil il mit longtemps à se convaincre que ce n'était qu'un rêve. Freud en déduit que ce rêve renvoie à une scène antérieure effectivement vécue. Sans nécessairement contester ce point, on peut se demander si la dimension de réel ici n'est pas liée à la présence d'un objet particulier, qui est l'objet regard. Ce regard c'est le regard des loups, mais aussi celui du rêveur lui-même puisqu'il est lié au retour, pour Sergueï, de la scène primitive. Ce regard, qui se détache dans le rêve et donne tout le poids de réel, Lacan dit parfois que le sujet en constitue la coupure. Ce n'est pas que les loups ressemblent au rêveur. Nous ne sommes pas ici dans l'ordre du spéculaire. Mais le rêveur se fait loup regardant, ou, mieux encore, il se réduit au point, au moment, où le regard se détache en tant que tel. Ce genre de chose, il serait sans doute important que nous y soyons attentif, parce que toute cure qui est poussée jusqu'à un certain point comporte au moins un moment de ce type. En tout cas nous pouvons y voir encore un des chemins qui pourra nous mener à la question du réel.

Voilà donc ce que je voulais vous dire aujourd'hui pour commencer à aborder ce texte de *L'homme aux loups*. Je n'ai pas essayé comme vous l'avez vu de recenser toutes les questions qu'il pose. Mais j'ai cru pouvoir vous montrer qu'au-delà des enjeux qu'il comporte explicitement pour Freud il renvoie à notre interrogation sur ce qui constitue un réel pour la psychanalyse, question pour nous toujours essentielle.

Jean-Louis Rinaldini

SERGUEI PANKEJEFF, BRICOLEUR DU SIGNIFIANT

La cure de l'homme aux loups pose des questions multiples à la clinique et à la théorie psychanalytiques, Roland Chémama en a déjà parlé ici. C'est que ce cas relaté par Freud, outre qu'il s'inscrit dans l'élaboration de la théorie que Freud tente d'imposer à cette époque, s'inscrit aussi directement dans ce qu'on pourrait appeler un carrefour structural. Car les découpages nosographiques: Névrose (hystérie et obsession), Psychose, Perversion n'ont de pertinence que si on maintient les variables structurales qui unissent tous ces éléments entre eux. Freud indiquait déjà que "l'obsession est un dialecte de la langue plus générale que constitue l'hystérie".

Donc à ce carrefour où se situe l'homme aux loups, je suis parti de l'idée suivante:

Il aurait pu être psychotique, c'est une discussion qui a déjà été débattue, sur laquelle Lacan a écrit, je laisserai pour ma part cette grande question de côté, elle sera reprise je crois par d'autres intervenants.

En revanche, il aurait pu être pervers ou carrément phobique. Qu'est-ce qui fait qu'il ne l'a pas été ou qu'il n'est pas reconnu franchement comme tel ? Quel bricolage opère-t-il avec le signifiant pour cela ? Voilà au fond ce que sera l'objet de mon propos, ce que je voudrais mettre en discussion et pour cela je m'appuierai à la fois sur les épisodes amoureux de l'homme aux loups pour lesquels vous le savez Freud parle de compulsion amoureuse, et sur les rêves, inaugural et terminal de la cure. Je n'évoquerai pas la réalité possible de ce matériel onirique sur laquelle se sont affrontés maints psychanalystes.¹

L'HOMME AUX LOUPS ENTRE LA PASSION AMOUREUSE QU'ON POURRAIT APPELER NORMALE ET L'AMOUR FETICHISTE OU UNE DIMENSION PERVERSE DE L'AMOUR.

Je rappellerai d'abord un certain nombre d'éléments mis à jour par la cure qui sont nécessaires à mon propos.

Freud parle du caractère irrésistible des coups de foudre qui le frappaient quand il découvrait une femme de dos à genoux. Rappel de la scène primitive observée à l'âge de un an et demi et au cours de laquelle il avait observé sa mère dans cette position au cours d'un coït à tergo. Depuis lors, pour susciter son désir, "la femme devait avoir pris la posture attribuée à la mère dans la scène primitive. Depuis la puberté, des fesses larges, proéminentes, étaient [pour

¹ Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p.353.

lui] le charme le plus puissant chez une femme"². La vision de fesses de femme couronnant comme un arc renversé, l'angle formé par ses jambes écartées, agissait sur lui comme un signal qui déchaînait instantanément toutes ses forces libidinales: "Les manifestations les plus frappantes de sa vie amoureuse, après qu'il eut atteint la maturité, furent des accès de désir sensuel et compulsif pour telle ou telle personne, désirs qui surgissaient et disparaissaient dans la succession la plus énigmatique. Ces accès libéraient chez lui, même au temps où il était par ailleurs inhibé, une énergie gigantesque et échappaient entièrement à son contrôle"³. On se rappelle que la première version de ces coups de foudre c'est un épisode conservé dans un souvenir d'enfance, postérieur de un an à la scène primitive et qui met en scène la bonne Grouscha qui porte le même nom que sa mère: "Quand il [la] vit par terre en train de frotter le plancher, à genoux, les fesses en avant et le dos horizontal, il retrouva en elle l'attitude de sa mère; en vertu de la réactivation de cette image, l'excitation sexuelle s'empara de lui et il se comporta alors envers elle en mâle, comme son père, dont il n'avait pu autrefois comprendre l'action qu'en y voyant une miction. Uriner sur le plancher était au fond, de sa part, une tentative de séduction".

Ainsi ajoute Freud, "la compulsion émanée de la scène primitive avait été transférée avec cette scène avec Grouscha et continuait à se faire sentir grâce à elle". On voit que dans cette deuxième scène il y a un fait nouveau, un nouveau détail, l'activité de lavage, sur laquelle se trouve déplacée la libido, et qui va constituer pour les situations à venir la "condition" définitive du sujet (au sens où parle de la condition d'amour) comme vont le confirmer un certain nombre d'épisodes de sa vie: la servante en train de **laver** le parquet, une jeune paysanne aperçue dans la même position près d'une **mare**. Pour l'homme aux loups donc, "le choix définitif de l'objet [...] se manifesta [...] comme dépendant de la même condition amoureuse, comme dérivé de la compulsion qui, à partir de la scène primitive en passant par la scène avec Grouscha, dominait ses choix amoureux"⁴. Plus que d'une mutation de la "condition d'amour" dont parle Freud, (c'est-à-dire l'isolement d'un trait de l'objet) bien sûr dans ce cas là, la "condition d'amour" est déplacée de la posture de la femme à son activité, plus que cela donc, il semble qu'il y ait un tissu de relations signifiantes, qui fonctionne comme un voile sur quelque chose de plus secret. C'est là qu'on rejoint les épisodes du papillon et de la guêpe.

"Il était à la poursuite d'un beau et grand papillon rayé de jaune [...]. Soudain, comme le papillon s'était posé sur une fleur, il fut saisi d'une peur terrible du petit animal et s'enfuit en poussant des cris." En commentant ce souvenir le patient dit que "... le fait d'ouvrir et de fermer les ailes, ainsi qu'avait fait le papillon une fois posé sur la fleur, était ce qui avait fait sur lui cette impression inquiétante. On aurait dit d'une femme qui ouvre les jambes, et les jambes faisaient alors un V romain, ce qui était [...] l'heure, où, au temps de son enfance et aujourd'hui encore, un assombrissement de son humeur avait coutume de se produire". L'analyse va d'abord établir que les raies jaunes du papillon sont celles d'une poire "d'un goût délicieux" nommée Grouscha, jusqu'à ce qu'un rêve de transfert, montre un homme arrachant ses ailes à une *Espe*, c'est-à-dire une Wespe amputée de son initiale, et qui révèle celles du sujet S.P. (Serguei Pankejeff)⁵. Cet épisode du rêve fait pendant la cure permet d'approcher la question de la lettre, lettre qui

2 Ibidem.

3 *Ibidem*, p.396.

4 *Ibidem*, p.396-397.

5 *Ibidem* p.397.

détermine véritablement pour Sergueï le déclenchement de la *libido*, lettre voilée par les divers éléments mis au jour par l'analyse (la posture de la femme, les fesses, le lavage).

Le V figure l'angle renversé formé par les jambes écartées d'une femme, c'est une sorte de sigle autonome, un peu comme une lettre d'un rébus, c'est le V figuré par les ailes du papillon et qui produit pour l'enfant le "chiffre" de la castration qui déclenche sa terreur. Ce chiffre c'est aussi la Vème heure, qui marque chaque jour l'assombrissement de son humeur, ce qui commémore ainsi l'angoisse éprouvée lors de la scène primitive qui s'était déroulée à ce moment de l'après-midi. La lettre V a donc un rôle à jouer sur le versant de l'angoisse. Mais elle joue également un rôle sur le versant de la jouissance puisqu'elle est le chiffre qui produit le signal des énamorations du sujet (il urine devant Grousha en train de laver le plancher pour la séduire).

On sent donc la proximité voire le paradoxe entre l'amour dit normal pour lequel Freud élabore le concept de condition d'amour, et l'amour fétichiste si on se rappelle que dès 1909 Freud avait défini le fétiche comme objet idéal même si l'on peut penser que cela constitue une drôle d'idéalisation. On trouve dans le livre d'Henri Rey-Flaud⁶ auquel je me référerai au cours de mon intervention et auquel je vous renvoie, des pistes très intéressantes sur cette question et notamment sur le statut de la lettre V pour Sergueï.

Freud s'en sortait en différenciant les pratiques perverses caractérisées par un rapport à l'objet brut, et le fétichisme défini lui par une élaboration particulière de l'objet au terme de laquelle celui-ci advient idéalisé. L'idéalisation de la personne aimée par exemple est accomplie à partir de l'élection d'un trait signifiant⁷ qui se trouve exalté par l'amant sans égard à la réalité de l'objet, ce qui vaut d'ailleurs à l'amour d'être tenu souvent pour une folie passagère.

Ainsi dans l'amour, comme dans l'identification, le sujet prélève, sur un mode imaginaire, un attribut (la chevelure blonde par exemple) qui se voit conférer la fonction de représenter l'ensemble des attributs de la femme. *Si bien que cet attribut perd sa fonction d'attribut (à savoir de pouvoir être compté comme un parmi d'autres et à ce titre de pouvoir se laisser prendre dans le jeu des déplacements signifiants) pour devenir un signe imaginaire pétrifié de la femme, chargé à lui tout seul de détenir "toute la femme".* La possession de ce signe assure à celui qui s'en est rendu maître la possession du modèle idéal lui-même.

La manière de procéder du fétichiste est très proche puisque l'opération à laquelle se livre le fétichiste consiste en une partialisation de l'objet qui aboutit à sa déconstruction. C'est comme l'envers du jugement d'attribution qui consiste on le sait à accorder ou à refuser une qualité à une chose dans la mesure où elle tend à retrancher de l'objet les qualités qui lui avaient été reconnues et qui le constituaient en tant qu'objet afin d'obtenir en fin de cette opération de soustraction "en pelure d'oignon", un objet décanté de ses enveloppes attributives et élevé au rang de pure substance. Le fétichiste entreprend donc par ce travail de soustraction (il retranche), d'élaborer un objet "pur" de faire d'une chose (eine Sache) la Chose (das Ding).

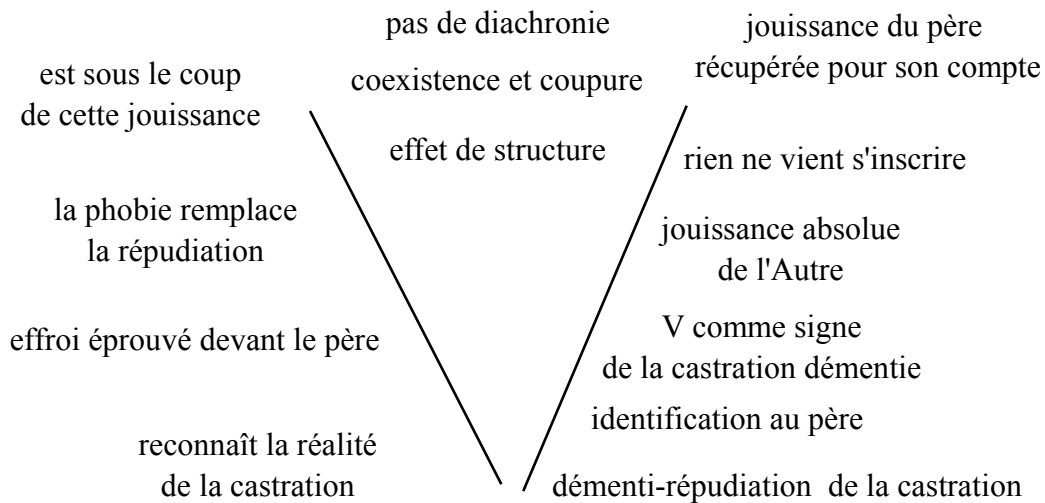
On voit que l'amour fétichiste se déploie dans un monde où aucun signifiant n'est susceptible d'advenir pour évoquer une perte "absolue", le sujet fétichiste s'installe dans un pur rapport à la jouissance. Alors que le névrosé cède sur l'objet et conserve l'attribut de l'objet, quitte à le déplacer ou à le renverser en son contraire, le fétichiste lui, retranche l'attribut et conserve l'objet idéalisé. Le fétichiste est ainsi détenteur de l'objet, il maîtrise le manque et le désir. Dans la passion amoureuse névrotique classique, l'amant tombe sous le coup de son objet, tandis que le

⁶ Henri Rey-Flaud, *Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot, Payot, 1994.

⁷ Cf. Chapitre VIII "Etat amoureux et Hypnose" de *Psychologie des foules et analyse du moi*, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

fétichiste lui se fait maître du sien. A ce titre, ce qui semble intéressant dans *L'Homme aux loups* c'est que son analyse permet d'éclairer cette opposition.

En fait l'homme aux loups oscille de part et d'autre des branches du V.



On est là en face d'un chiffre essentiel pour le sujet, d'un chiffre essentiel **du** sujet. Est-ce que cette lettre supporte le fantasme du sujet ou est-ce un chiffre insensé, qui détermine non plus le désir mais la jouissance du sujet ? Est-on du côté de la névrose ou de la perversion ? Si cette lettre est vraiment pour le sujet le chiffre de la jouissance, cela veut dire qu'il y a au fond un échec de l'opération de la métaphorisation de la jouissance par les jeux du signifiant, que cet échec confère au chiffre la détention de la jouissance *absolue* du Père primitif. C'est ce que Freud semble indiquer lui-même puisqu'il voit dans le fait d'uriner devant la bonne, une scène qui "représente l'enfant en train de copier son père et nous fait voir une tendance à évoluer dans une direction qui pourrait mériter le nom de virile".⁸ C'est-à-dire que le sujet se trouve à un carrefour où son destin peut encore évoluer vers la névrose ou la perversion. Mais un an et demi plus tard, lors du grand rêve des loups, le "rejet" de la castration maternelle opère en feed back sur les matériaux de la scène avec Grousha, ce rejet intervient pour démentir tout défaut dans l'Autre, annule le manque et confère au V, qui figure la posture de la mère, le statut de chiffre de la jouissance du père. Ce qui provoque la série compulsive des coups de foudre, ce qui traduit la reproduction, sans effet de métaphore, de la jouissance paternelle primitive. C'est-à-dire que l'on est face à une jouissance qui serait pétrifiée, avec un trait fétichiste qui la déclenche, le V. Le V, qui est alors un signe, car il est transmissible, reproductible, toujours prêt à émerger, identique à lui même, donc pas un signifiant si le signifiant est justement ce qui ouvre à la métaphore, c'est-à-dire que puisse se substituer au corps une signification subjective. Si le signifiant de la jouissance est impossible à écrire, ce signifiant devenu signe, devenu chiffre n'est plus sous le coup de cette impossibilité, donc il a aussi le pouvoir de déclencher l'angoisse du sujet. Cette lettre V a un double statut: commandement de la jouissance et signe de l'angoisse. Mais en même temps et c'est ce qui nous questionne, Serguei est comme tout névrosé, assujéti à la loi du signifiant, c'est-à-dire soumis à la rencontre fortuite de son chiffre, comme le démontre l'histoire de ses coups de foudre.

En fait il semble qu'il y ait un clivage dans la constitution psychique de Serguei, partagé originairement entre un rejet de la castration (*Verwerfung*) qui le situe sur le versant de la jouissance, et une reconnaissance de la castration (*Annerkennung*) qui l'inscrit au registre de la

⁸ Freud, Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, *L'Homme aux loups*, *op. cit.*, p.397.

névrose et du désir. Le double statut de la lettre V traduit cette dichotomie fondamentale, qui surgit sur le versant de la jouissance, pour commander le déchaînement libidinal de Sergueï, et qui surgit à d'autres moments, du côté du désir, comme signal d'angoisse face à la menace de castration. Il semble qu'il y ait donc un mouvement de bascule qui va marquer toute la vie de l'Homme aux loups avec cette contrainte de la lettre attachée au V qui va intervenir comme un trait fétichiste.

ET POURQUOI PAS CARREMENT PHOBIQUE ?

On pourrait se questionner pour se demander finalement ce qui est analogique entre le phobique et le fétichiste, puisque la névrose et la perversion sont deux façons possibles de répondre à la condition assignée à l'homme comme sujet du langage. On se rappelle le jour où le petit Hans est confronté de façon insoutenable, parce que la vision en est insoutenable, aux organes génitaux féminins. Cette vision est structurante pour le sujet, en tant qu'elle opère comme révélation, c'est-à-dire comme levée du voile du manque en tant que tel. A ce moment d'apocalypse, l'homme "se divise à l'endroit de la réalité" dit Lacan.⁹ C'est-à-dire qu'il n'a pas le choix. Que ce soit par la voie de la névrose (le refoulement) ou par celle de la perversion (le déni) il va refuser cette révélation insupportable qui s'impose à lui tout en feignant de la reconnaître. De ce point de vue la production du fétiche dont on vient de parler représente un coup de force. La phobie, elle, démontre une stratégie défensive. L'angoisse de castration traduit en dernier terme, au delà de la crainte de perdre son faire-pipi comme dit le petit Hans, le refus ontologique d'être introduit au manque et de s'engager dans la voie du désir. Cette frayeur dont il s'agit traduit sur la scène du monde le recul horrifié du sujet devant le dévoilement du manque qui vient remettre en cause brutalement sa croyance à la vérité, sa croyance à la jouissance et au bonheur en lui révélant au travers de la vision qui s'impose à lui, la mort à laquelle il est destiné. Et s'il y a une éthique du désir, elle confirme bien qu'elle est cette fidélité au manque, selon la formulation de Lévinas, à laquelle le phobique va précisément manquer.

Dans un premier temps, pour échapper au manque le phobique met à sa place un objet imaginaire interdit, pour Hans le cheval qui va le mordre. Donc le manque jusque là impossible à représenter et à signifier, ce manque donc a désormais un nom et une figure ce qui a pour but de rabattre l'horreur indicible qu'il suscitait sur un danger réel contre lequel il est possible de prendre un certain nombre de mesures défensives d'évitement. C'est-à-dire que le phobique découvre l'échappatoire: soumettre le manque à un certain nombre de conditions. Il s'agit donc à proprement parler d'une parade qui est mise en place, faite d'approches et d'esquives mais avec un retournement de la situation qui se prépare en secret et que Freud pointe dans la peur exprimée par Hans que le cheval tombe. Dans une première approche on peut voir là la peur que cet écran qu'il a dressé (même si cet écran est redoutable) la peur que cet écran qui a une fonction de protection, ne s'effondre. Mais il faut ajouter que la peur vient de ce qu'il adviendrait si l'objet phobique venait à manquer. C'est-à-dire que l'objet phobique protège sur deux fronts:

- à l'origine contre la menace de castration inhérente au désir
- mais il protège également le sujet contre la *menace de la disparition du désir*.

Ce qui permet de mettre en relation la position perverse et phobique au regard du manque.

Tous les deux sont terrifiés devant la révélation du manque. Le fétichiste produit son objet, et règle une fois pour toutes à son profit la question de la jouissance. Le phobique montre que

⁹ Lacan, "La science et la vérité", dans *Ecrits*, p.877.

pour lui la situation est beaucoup plus fragile parce qu'il est prisonnier du système défensif qu'il a constitué. L'interdit qu'il a constitué (en lui donnant les traits d'un animal terrible) représente "la case vide qu'il est nécessaire de préserver sur l'échiquier du désir. C'est-à-dire que le refus du manque se renverse dans la terreur que le manque vienne à manquer. Une sorte d'oscillation entre la castration de l'Autre qui s'ouvre devant lui, et sa complétude vécue comme une jouissance déferlante qui emporterait le sujet.

On pourrait dire que l'objet phobique soumet à sa loi celui qui l'a créé, alors que l'objet fétiche est au service de son détenteur. Ainsi par un décalage subtil, minime de la position du sujet, l'objet fétiche peut être appelé à la place de l'objet phobique pour tenir son rôle. C'est ce que montre au fond cette fameuse lettre V dans l'Homme aux loups.

Le premier statut de la lettre V nous l'avons vu était celui de chiffre de la jouissance. Mais elle a aussi une autre fonction, celle de signal d'angoisse dans la phobie.

Au départ pour l'homme aux loups le schéma est le même que pour le petit Hans. Sergueï aurait compris au cours du rêve d'angoisse fait à l'âge de cinq ans, le sens de la scène du coït de ses parents dont il avait été le témoin à l'âge de un an et demi. A ce moment il aurait reconnu la réalité de la castration de la femme et pris conscience de la menace qui, par contrecoup, pesait sur son propre pénis. C'est cette menace qui rend compte de sa peur le jour où il est confronté à un papillon battant des ailes, formant un V comme le ferait une femme ouvrant et fermant ses jambes. Ainsi le V est-il devenu le "signe" de la menace de castration, comme le confirme le retour ponctuel de l'angoisse, chaque jour, à la Vème heure. Voilà donc le principe qui détermine versant névrose l'histoire du sujet. On se rappelle que le papillon a des ailes rayées de jaune et qu'il renvoie d'abord, par le relais de la poire nommée Grousha, à la jeune bonne qui avait proféré la menace de castration le jour où il avait uriné devant elle. Dès l'origine, la lettre V a bien la fonction de signal d'angoisse, repris quelques années plus tard quand la menace de castration sera déplacée sur la figure paternelle. Ce déplacement dans la cure apparaît à travers la terreur de l'enfant lorsque sa soeur par malice, brandissait devant lui l'illustration d'un livre de conte de fées montrant un loup qui s'avance vers lui une patte érigée (menace d'être livré à la jouissance du père) et qui va se perpétuer à l'âge adulte sous les traits de ces divers tailleurs (schneider en allemand qui évoque directement la castration) qu'il accablait on s'en souvient de préventions ridicules. Donc nous sommes en face d'une phobie comme chez le petit Hans, là, le V agissant comme signal d'angoisse pour déclencher la fuite du sujet. Puis Freud désigne une autre fonction, celle de rempart devant la jouissance de l'Autre. Freud dit que au cours du rêve, l'enfant avait reconnu l'existence du vagin. Mais nous dit-il, c'est à ce moment "qu'un processus que l'on ne peut rapprocher que d'un refoulement amène une répudiation de cet élément nouveau [le vagin] et son remplacement par une phobie".¹⁰

On voit que dans cette affaire l'opération se mène en deux temps alors que d'habitude elle s'accomplit en une seule fois. L'observation à un an et demi est conservée dans son inconscient comme une lettre cachetée jusqu'à l'âge de cinq ans où la lettre est enfin ouverte. Donc deux temps et durant ce deuxième temps l'enfant comprendrait le sens du vagin et cela l'introduirait à la reconnaissance de la castration.. Cette reconnaissance ne se traduit pas par une acceptation et c'est ce que le phobique nous dit, puisque l'animal chez Sergueï est appelé pour circonscrire l'angoisse de castration en lui donnant une figure : le loup, qui s'avance vers l'enfant une patte dressée pour dévorer l'homme aux loups et dans lequel Freud reconnaît le père castrateur. Il faut revenir sur la pertinence de cette identification.

Freud dit qu'au moment où l'enfant découvre la menace de castration, il se hérise

10 Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, *op. cit.* p.410.

(sträuben). D'une façon plus radicale il rejette (verwaf) cet élément nouveau c'est-à-dire qu' "il n'en voulut rien savoir au sens d'un refoulement" si bien que pour lui les choses se passaient comme si elles n'existaient pas.¹¹

Le texte freudien pose ainsi une équivalence entre "répudiation" (Ablehnung) et "rejet" (Ververfung). Or si on s'en tient à la lettre de ces formulations il faut bien reconnaître que lorsqu'on répudie quelque chose l'ombre du premier choix, avant la répudiation est conservée. De même pour le rejet, on rejette quelque chose que d'abord on reconnaît. C'est-à-dire que par l'usage de ces deux termes, on voit que d'une façon ou d'une autre est maintenue la destitution que l'on veut annuler. On n'est pas dans la forclusion à proprement parlé. Cela veut dire que sur un versant, le sujet a bien reconnu la réalité de la castration, mais que sur un autre versant, ce même sujet "n'en voulut rien savoir au sens d'un refoulement". Il n'existe aucune ligne de crête pour passer d'un versant à l'autre (ce que Freud va appeler plus tard le clivage). Sur le second versant rien n'est venu s'inscrire pour conserver la trace de la "reconnaissance" de la castration maternelle. C'est ce qui confère à l'Autre, sur ce versant là, le privilège d'une jouissance absolue.

La lettre V est le signe de la castration démentie (terme aussi ambiguë que répudiation puisque le démenti demande qu'on prenne en compte et donc qu'on conserve l'affirmation qu'on prétend annuler). Son statut est alors celui du fétiche, lorsqu'il est revêtu de la signification et de la valeur du phallus. Donc sur le versant répudiation-rejet, la situation se joue avec un chiffre V chiffre de la jouissance qui déclenche les forces libidinales du sujet, chiffre identifié à la figure du père primordial sous les traits du loup. Sur le versant de la reconnaissance de la castration, coupé du premier versant, produit pas moins des effets en faisant que l'enfant ne s'installe pas confortablement dans une position de refus ou d'ignorance de la castration, d'où remplacement de la répudiation par une phobie. La phobie montre que si sur un versant le sujet récupère pour son propre compte la jouissance du Père primitif, sur un autre versant, il tombe sous le coup de cette jouissance, lorsque le loup devient cet animal phobique devant lequel Serguei s'enfuit terrorisé chaque fois que sa sœur place sous ses yeux son image d'angoisse.

Donc nous avons deux faces présentées par la jouissance paternelle (identification au père, effroi éprouvé devant lui) et c'est une distribution des places que la clinique du petit Hans avait laissé dans l'ombre. Mais sous cette figure du Père jouisseur et castrateur avec laquelle l'homme aux loups entretiendra toujours une relation ambiguë, sous cette figure se cache une figure de secrète de l'Autre, tenue par le mère. La figure du loup est aussi une figure de la mère, revoir pour cela "Le petit chaperon rouge": la Mère-Grand, l'inventaire morceau par morceau du corps énigmatique de la bête qui évite soigneusement la partie du corps qui risque de susciter l'apparition du phallus innommable de la Mère, figure prête à émerger pour engloutir le sujet. Au moment ultime, il y a le surgissement fatal de cette jouissance sous la forme "...et la mangea".

Pour Serguei on connaît l'importance des fictions populaires, que ce soit le grand loup gris mutilé par le vaillant petit tailleur et sur le dos duquel est monté un autre loup, ou le loup menaçant qui s'avance une patte en érection, la patte blanche de la bonne mère ou la patte noire satanique de la figure maternelle dans le Loup et les sept chevreux, on voit donc l'importance de ces fictions nourrissant le fantasme de l'enfant, et le renvoyant à l'insupportable du manque de l'Autre à l'horreur de sa jouissance. La phobie sert à protéger d'un côté contre le danger narcissique suscité par la menace de castration de l'Autre, et le met à l'abri de l'autre côté contre le déchaînement d'une jouissance incontrôlée consécutive au démenti de la castration.

On retrouve bien là l'affirmation de Freud selon laquelle la phobie est appelée à un moment pour remplacer la répudiation de la castration. Cette formulation pose problème si on entend que le remplacement se ferait de façon chronologique, une position supplantant l'autre. Cette vision

¹¹ *Ibid.* p.389.

des choses est certainement dû au fait que Freud parle de "l'histoire d'une névrose infantile" et qu'il retrace pour le lecteur cette histoire dans une perspective historique avec une dimension de la temporalité. Cela privilégie une dimension diachronique alors que pour le sujet ces éléments ont une valeur synchronique. C'est là toute l'importance d'aborder les choses au plan de la structure, puisque la répudiation de la castration et la peur de la castration qui implique sa reconnaissance coexistent l'une à côté de l'autre et coupées l'une de l'autre.

Rappelons-le encore une fois, l'objet phobique est convoqué pour produire un semblant de manque destiné à ménager à minima un espace au désir du sujet, alors que l'objet fétiche est chargé de faire du manque un objet réel chargé d'accomplir sa jouissance. Le fétichiste fabrique le *chiffre* de sa jouissance. Le phobique confère à son objet le statut d'un *signifiant* déchaîné, c'est-à-dire qui échappe aux maillons du discours pour advenir comme signal d'angoisse. On trouve donc chez Sergueï, le fétichisme et la phobie, accomplies sur un même élément, la lettre V. Pour terminer je voudrais creuser cette distinction entre *chiffre* de la jouissance et *signifiant* de l'angoisse.

On se souvient du rêve où Sergueï arrache les ailes à une Espe, ce qui révèle les initiales du patient S.P.¹² Ce rêve de transfert est habituellement interprété comme un rêve de guérison puisqu'il y aurait reconnaissance de la castration et introduction à la nomination. Mais cette solution est bien fragile puisqu'elle revient pour le sujet à accepter sur le mode masochiste (courant dominant chez ce patient comme le souligne Freud), la castration reçue de la part d'un autre imaginaire pour se soustraire à la jouissance de l'Autre symbolique. Sergueï accède à la nomination par une mutilation à laquelle il consent. Le sujet y gagne seulement de changer de maître, pour devenir la proie du signifiant. On entrevoit la précarité de cette position subjective si l'on se réfère à l'histoire de Sergueï Pankejeff et à l'inconsistance de son nom propre chez cet homme dont l'existence va se réduire à incarner le CAS de Freud en s'inscrivant pour la postérité sous le nom de l'homme aux loups (signatures au bas de ses toiles).

Certes le rêve terminal est bien une tentative de guérison puisque Sergueï remanie à son profit les données contenues dans le souvenir d'enfance du machaon. Mais pourquoi redoubler le V en W? Le W redouble le V comme pour reproduire la lettre et tendre ainsi à la destituer de son statut de chiffre. On trouve cette idée intéressante toujours dans le livre de Henri Rey-Flaud.¹³ Cette lettre V que l'on soit directement sur le versant pervers, fétichiste, ou indirectement sur le versant de la phobie, cette lettre V a toujours en fin de compte le statut de la jouissance puisqu'elle désigne la castration démentie de l'Autre. En redoublant le V, le W est comme une sorte de doublure de la lettre initiale, en produisant comme une fiction, une re-présentation de la présence de la jouissance. C'est comme si le sujet avait la volonté de susciter par le W un tenant-lieu de ce signe le V. C'est-à-dire de produire une représentance, un espace où la fonction de la représentance produirait de la temporalité et introduirait le V à la signifiante. Autrement dit si le V c'est un signe, un signifiant primordial pétrifié, (S2), le redoublement du V c'est la tentative d'accomplir fictivement la première métaphore (fictivement puisque le redoublement est effectué sur lui-même) pour dégager le V pétrifié et produire un premier signifiant W. Ce rêve terminal serait une imaginarisation de l'opération du refoulement originaire. Car la mutilation de la guêpe au-delà de la castration imaginaire subie/acceptée du pénis de Sergueï, c'est une mutilation de la

12 Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, *L'Homme aux loups*, *op. cit.*, p.397.

13 Henri Rey-Flaud, *op. cit.*

lettre, elle doit être référée au défaut de l'Autre du langage.

En effet l'interprétation de Freud est que la mutilation de la guêpe est une mesure de rétorsion exercée par Serguei sur Grousha (identifiée à la guêpe via la poire, par le détail des raies jaunes) en réponse à la menace de castration proférée par la bonne à la suite de sa tentative de séduction "Le rêve dit clairement qu'il se vengeait sur Grousha de sa menace de castration".¹⁴ En réalité si on remonte la chaîne associative les raies jaunes renvoient au machaon effrayant aux ailes palpitantes. Au-delà de la rétorsion sur Grousha c'est bien l'excision d'une lettre que le rêve vient figurer, marquant la bascule de la castration de l'imaginaire au symbolique, ce que confirme la séquence finale quand le V arraché fait retour, métaphorisé comme double V (W), pour être aussitôt élidé, ce qui montre que c'est bien du sort de la lettre que dépend l'avenir du sujet. La tentative de guérison amenée par le rêve peut s'éclairer si on comprend que le sujet entreprend de réaliser en deux temps l'effectuation du refoulement originaire:

- d'abord en assurant la métaphorisation du v en w
- puis en assurant le refoulement de ce signifiant figuré dans l'élimination du w.

On voit comment le névrosé essaie maladroitement de se rendre maître de l'opération qui assure la structure du langage.

Le phobique là n'est qu'un bricoleur, puisqu'on le voit tenter de fabriquer avec les appareils du système signifiant, le signifiant qui se trouve au principe du système des signifiants. Lacan désigne ce signifiant comme étant le joker du système.¹⁵

Au champ de la perversion qu'en est-il de cette opération? Sur ce versant, la lettre V intervient aussi comme dans la phobie, au point où a été reconnue la castration. Seulement cette fois le V est élu comme fétiche afin de démentir cette reconnaissance, ce qui montre qu'il n'a plus cette fois une fonction de lieu-tenance à l'endroit du signifiant binaire, mais qu'il est ce signifiant désormais incarné dans un signe pétrifié, chiffre de la jouissance.

L'homme aux loups présente ainsi les deux versions de la lettre V.

Cela permet d'approcher ce que Lacan évoque quand il parle de la fonction de rempart tenue par la phobie, c'est-à-dire que le sujet est occupé en permanence à entretenir ses fortifications, toujours menacée de quelque brèche.¹⁶ C'est une suppléance au défaut de l'Autre par le signifiant.

Cela permet de comprendre également comment pour le fétichiste, l'objet n'est plus convoqué pour assurer la représentation, mais bien la présence réelle du manque. Dans ce cas

¹⁴ Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, *L'Homme aux loups*, *op. cit.* p.397.

¹⁵ Lacan, *Séminaire VIII. Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p.305.

¹⁶ Lacan, "La science et la vérité", dans *Ecrits*, p.977.

18

c'est une suppléance au défaut de l'Autre par le signe pétrifié.

Cela permet enfin peut être de saisir un peu mieux l'impasse pathétique de la cure de l'homme aux loups.

Jean-Jacques Rassial

1ère intervention

C'est bien, parce que tu m'épargnes toute une partie de ce que je voulais dire, et que je reprendrai dans la discussion, sur la question justement "objet phobique, objet fétiche", et qui vient se constituer là pour Sergueï Pankejeff. Je vais aborder les choses de façon peut-être plus...amusante, je vais essayer...ton travail est très pointu... d'approcher quelques questions que soulève pour nous le cas de l'Homme aux Loups.

Alors je vais commencer par vous suggérer pourquoi j'ai tendance à introduire Sergueï Pankejeff dans une lignée, dans une famille, dans une série de personnages. Je vous dirai après quelle série de 4 personnages dont j'essaierai de parler non pas aujourd'hui, mais à un autre moment. J'en dirai quelques mots là.

Le statut de cette cinquième des psychanalyses, est un statut déjà intéressant. Freud nous prévient dans l'introduction... ça a permis d'expliquer pourquoi, comme toutes les analyses qu'il nous présente, comme celle de Schreber et pour cause, c'étaient des analyses ratées, c'est-à-dire qu'on voyait bien comment l'enjeu de Freud allait bien au-delà d'un enjeu thérapeutique, en tout cas il évoquait les quatre cures, plus le Pdt Schreber dont vous savez qu'il ne s'agit pas d'une cure, c'est qu'il y a en permanence des aller-et-retour entre une question clinique-des questions cliniques-et des questions qu'on va appeler anthropologiques.

Freud nous le dit de façon explicite puisqu'il nous dit comment l'occasion de ce texte est la polémique avec Adler et Jung, on peut voir historiquement aussi comment ce texte vient à être autant un texte anthropologique que Totem et Tabou est un texte clinique. Là on a en permanence, j'y reviendrai peut-être, intérêt à mettre ces deux textes en rapport, vous voyez que la rupture entre ce qui serait des textes cliniques de Freud et puis des textes anthropologiques est une coupure complètement artificielle, fausse, et je crois que le cas de l'homme aux loups le montre très bien.

C'est la première raison pour laquelle je crois qu'on peut considérer que Sergueï Pankejeff a été reconnu comme tel, comme vous le savez, dans sa vie - un des grands hommes de la psychanalyse. Alors on va avoir nos quatre grands hommes de la psychanalyse que j'évoquerai, pour moi, évidemment avec un peu d'humour. Le deuxième point c'est un problème clinique alors je vais passer de la clinique à l'anthropologie, c'est un problème clinique tout à fait clé, tu nous l'a bien montré, par rapport à cet enjeu phobie, perversion, enfin... fétichisme, et je crois qu'on est en permanence embarrassé depuis Freud et jusqu'à nos jours par ce texte, puisque la grande question, c'est la question de quel est le diagnostic à porter sur le cas de l'Homme aux loups D'ailleurs puisqu'on voit bien qu'il réussit à...Il réussit quoi? Pourquoi je fais se rejoindre ces quatre personnages? Il réussit à nous inventer une troisième polymorphie. Il y a la polymorphie, comme on le sait, de l'enfant pervers polymorphe. Pervers polymorphe, là, au sens de l'enfant. Il y a la polymorphie de l'hystérie. Et le fait que Freud a permis, a probablement permis d'enrichir cette polymorphie de l'hystérie comme on le voit de nos jours, et je crois qu'on a avec le cas de Sergueï Pankejeff un type de polymorphie structurale tout à fait intéressante.

Comme on l'a, à mon avis, avec ces trois autres cas que j'évoquerai, cliniques. Que j'appelle cas cliniques. C'est-à-dire qu'on a chez Sergueï, là tu l'as bien montré, cette hésitation entre un choix phobique et un choix fétichiste. On a aussi l'affirmation freudienne qui nous pose un

certain nombre de problèmes, qu'il s'agit d'un cas de névrose obsessionnelle, et il est quand même là-dessus très clair. Et puis on a, surtout quand on a lu Lacan, on a la mise en avant comme n'étant pas simplement un épisode marginal mais comme étant quelque chose de central, que d'ailleurs Freud reprend dans un autre texte, comme vous le savez, on a ce problème de l'épisode dit "psychotique" de l'HL où tous les éléments nous font penser qu'il est comme on le dit pour d'autres "passé très près de la psychose".

Je crois que si on voulait être provocateur, donc je veux être provocateur, l'Homme aux Loups est psychotique, il est obsessionnel, il est phobique et il est fétichiste. Et il réussit cette polymorphie, qui me semble tout à fait définir quelque chose...un concept sur lequel je vais évidemment me faire engueuler toute l'année jusqu'au 21-22 Septembre à Namur, je vous donne les dates, si vous avez l'occasion de faire un petit tour en Belgique, l'Association Freudienne, par le biais de Jean Pierre Lebrun et moi-même, organise des Journées qui vont s'appeler "Etats-limite, états sans limites", et vous savez sans doute que l'Homme aux loups est par certains...en tout cas pour ceux qui ont écrit des choses un peu intelligentes sur les états-limite, c'est-à-dire les français, Green en particulier, l'Homme aux loups est considéré comme le cas-limite de Freud.

Je le dis avec provocation parce que je vais vous évoquer en fait quatre cas-limite. Je crois qu'il y a cet élément tout à fait...en tout cas qui ne peut que nous interroger, c'est-à-dire que je ne crois pas qu'on puisse à aucun moment éliminer l'hypothèse que l'Homme aux loups participe de ces quatre modes de constitution de la structure. Un mode psychotique, un mode obsessionnel, un mode phobique, et un mode pervers. Là aussi je fais le saut fétichisme-perversion.

Vous voyez que c'est intéressant, parce que, qu'est-ce qui lui manque dans l'affaire, fondamentalement? C'est l'hystérie. C'est-à-dire que, alors qu'à propos de l'H aux rats, comme tu l'évoquais, Freud peut évoquer la névrose obsessionnelle comme dialecte de la langue hystérique, avec l'Homme aux loups pour autant qu'on tire du côté de la névrose obsessionnelle, et bien là on a une organisation qui, en rien n'est hystérique. C'est-à-dire qu'on a un mode de fonctionnement qui ne donne aucun des leviers de la structure hystérique du sujet en tant que tel. Et je crois que c'est justement quelque chose de tout à fait sensible quand on lit ou quand on relit le cas de l'Homme aux loups c'est qu'on ne voit pas apparaître de trait hystérique.

Je vais essayer quand même d'aller vite, peut-être que j'irai simplement jusqu'à donner ces quatre noms, et de les commenter un peu. Mais ce qui caractérise cette position masculine de l'Homme aux loups, dont j'ai envie de dire qu'elle est fondamentalement moderne, c'est quand même...c'est étonnant d'ailleurs, Freud a une petite note fabuleuse, il dit: "Le malheur social de l'Homme aux loups" - vous savez qu'il se retrouve ruiné, exilé - "c'est un élément fondamental de sa guérison." Je ne sais pas si Brunswick aurait dit la même chose, celle qui a succédé à Freud comme analyste de l'Homme aux loups... Bon cette position psychopathique me semble quelque chose qui nous intéresse sur ce que c'est que le masculin aujourd'hui, ce que c'est que le mode d'organisation masculine aujourd'hui. Pankejeff est vraiment un homme exemplaire, un homme au sens mâle du terme.

Je passe de là à un point de vue plus anthropologique. Il y a une deuxième question qui est soulevée par Freud directement là, qui est la question du statut de l'Oedipe dans cette affaire. Vous savez qu'il conclut son texte... alors évidemment je renvoie à la polémique avec Jung, vous savez que la grande rupture avec Jung, contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas sur l'hypothèse d'un inconscient collectif. L'inconscient collectif de Jung, après, ça devient très nulle, comme

vous le savez, ça devient vraiment très molasson, son hypothèse.

Mais la rupture avec Jung se fait fondamentalement sur la place de la sexualité infantile. C'est ça qui fait rupture. L'hypothèse d'un inconscient collectif, bon, ça gêne beaucoup Freud, que cet inconscient collectif soit chez Jung un peu Aryen, mais bon, ces mythes généraux, il ne leur donne pas la même valeur, et c'est plus tard que Jung va développer ses archétypes, sa passion alchimique...

Ce qui fait vraiment rupture, c'est la sexualité infantile. Mais justement, sur cette question de la sexualité infantile, Freud est immédiatement confronté au statut de l'Oedipe. Au statut ambigu de l'Oedipe. L'Oedipe à la fois comme ce que Lacan appelle le guignol de la rivalité, c'est-à-dire l'Oedipe, je ne veux pas dire imaginaire encore, mais l'Oedipe psychique, celui qui affecterait l'enfant, et puis l'Oedipe comme structure, dans laquelle l'enfant vient s'inscrire. Et Freud nous le dit, explicitement, là, la citation est à la fin de l'Homme aux loups : "Deux des nombreux problèmes qui nous sont posés () le premier est relatif aux schémas phylogéniques que l'enfant apporte en naissant". Le schéma phylogénique que l'enfant apporte en naissant, c'est là, c'est inscrit..." schémas qui, semblables à des "catégories" philosophiques, ont pour rôle de "classer" les impressions qu'apporte ensuite la vie". Vous voyez, catégories au sens Kantien du terme, Kant: à priori de l'existence du sujet dans le monde..."Je suis enclin à penser qu'ils sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine". Totem et Tabou. " Le complexe d'Oedipe, qui embrasse les rapports de l'enfant à ses parents, est l'un d'eux; il en est, de fait, l'exemple le mieux connu".

Vous voyez que d'un seul coup il franchit le saut, il fera un recul après. Il fera un recul quand? Il fera un recul, oedipien, quand il y aura le conflit entre Anna Freud et Mélanie Klein. Parce que, évidemment, la conception de l'Oedipe précoce de Mélanie Klein va tout à fait dans ce sens-là. C'est-à-dire de quelque chose qui se jouerait, d'entrée. Mais en même temps il est avec l'Homme aux loups confronté au fait que la construction psychogénétique de l'Oedipe, est une construction évidemment fautive. Et on le voit très bien en ce que pour l'Homme aux loups il y aura trois temps qui seront des temps, trois moments - je ne parle pas des rêves, je ne parle pas de son récit - c'est trois moments qui sont le même, c'est de l'Oedipe en tant que tel, parce que la question de l'Oedipe vient se poser pour lui, mais c'est la scène primitive, la scène primitive dans la première acception du terme, qui est ce qui se voit, ce qu'il est censé voir de ce coïtus a tergo, c'est joli, hein, on traduit "position en levrette". Remarquez, lisez le texte de l'Homme aux loups et vous verrez qu'il n'y a jamais autant de mots latins que dans l'Homme aux loups il n'arrête pas, il y a un problème de langue, ça m'a frappé quand je l'ai relu la semaine dernière, il y a un problème de références au latin, il y a quatre ou cinq formules latines qui sont utilisées par Freud...Pars pro toto...Et dans le verbier de l'Homme aux loups on trouve aussi...Entre parenthèses c'est aussi un texte à relire, il s'attarde beaucoup sur le W...la mémoire que j'ai du travail d'Abraham et Torok, et la préface de Derrida. Je reviendrai peut-être tout à l'heure sur la question de la lettre.

Donc scène primitive en tant que vision et immédiatement scène primitive, et ce phénomène tout à fait étonnant, ce qui nous est dit à chaque fois par Freud en note, il nous le dit en note à la fin, il nous le dit en remarque inclusive dans la tournure de la phrase, (c'est vrai que je m'appuie sur la traduction, la même, celle de Marie Bonaparte, parce qu'il y en a une autre...bon, Lacan a assez insisté sur le caractère mauvais de cette traduction pour que...) c'est toujours sous forme d'inclusion, il ne s'y attarde jamais, il l'inclut dans son raisonnement, cet

élément fondamental, qui caractérise l'Homme aux loups il est né le jour de Noël, c'est-à-dire qu'il est né à un moment qui anthropologiquement n'est pas neutre du tout, j'y reviendrai tout à l'heure.

C'est-à-dire qu'en permanence quand on traverse ce texte, on s'aperçoit que Freud qui s'attarde en permanence avec l'Homme aux rats, comme avec Dora, à faire une histoire individuelle, une anamnèse, et bien est obligé de constater - il le constate tellement qu'à la fin il est même obligé de nous rappeler une chronologie - la dernière note du texte c'est pour nous donner la chronologie de l'histoire de l'Homme aux loups de l'enfance de l'Homme aux loups que justement il y a quelque chose qui ne se laisse pas réduire en termes d'histoire individuelle. Et ça je crois que c'est un élément tout à fait important, c'est-à-dire que le mode d'entrée du sujet dans le monde, ordonné par la castration, l'Oedipe, la scène primitive, donc vous voyez bien que la fonction de la scène primitive, c'est de nous renvoyer à quoi? Nous renvoyer, on le voit très bien avec ce texte-là, non pas à la vision d'un coït parental, mais à la scène de notre conception. Ce qu'il est en train de voir, c'est sa conception. C'est ça, la scène primitive. D'où on va avoir un certain nombre de constats qui nous permettront de réunir les quatre personnages, les quatre personnages auront pour particularité de, on va dire pour l'instant, de méconnaître, on aura à voir de quel type est cette méconnaissance - à méconnaître, non pas ce qu'il en est tout de suite de la sexualité, ou de la génitalité, mais de méconnaître qu'ils sont nés du vagin d'une femme. Qu'ils sont sortis du vagin d'une femme. Donc ces quatre personnages, vous allez les découvrir les uns après les autres, ont cette singularité, sur un mode ou sur un autre, de ne pas vraiment être sortis du vagin d'une femme.

L'élément suivant, sur un mode anthropologique là aussi, ces quatre personnages, je les réunis parce que ce sont des théoriciens de l'amour. On voit que le fétichiste, c'est un théoricien de l'amour. L'amour callipyge. On voit bien comment en fait tu as bien pointé cet élément qui est tout à fait essentiel, Pankejeff est particulièrement sujet à la passion amoureuse, et en repérant tout à fait ce qui, comme Kierkegaard, comme il ne fait pas partie de ma série, je peux dire Kierkegaard tout de suite, comme Kierkegaard, que ce qui va déclencher l'amour, c'est tel ou tel trait, telle ou telle posture, tel ou tel symptôme, tel ou tel défaut de l'autre, qui immédiatement provoque un émoi sexuel. Théoricien de l'amour, c'est là aussi tout à fait fascinant dans le texte de Freud. Freud est fasciné par Pankejeff. C'est étonnant parce qu'on parle toujours du "contre-transfert" de Freud à propos du cas Dora. On l'évoque vaguement par rapport à l'Homme aux rats. On l'évoque très peu par rapport à l'Homme aux loups

Or l'investissement de Freud par rapport à l'Homme aux loups est absolument incroyable. On l'a vu par la suite. Je veux dire que généralement, les patients, après, il leur arrive ce qu'ils veulent, je veux dire que leur destin lui est à peu près indifférent. Il y a pour Freud par rapport à l'Homme aux loups un enjeu, j'y vais avec des mots forts, à proprement parler d'identification projective. Je veux dire que Freud s'identifie à l'Homme aux loups Et je crois que ça on le voit à travers l'ensemble du texte qui nous informe d'ailleurs sur le fait... Qu'est-ce que lui renvoie l'Homme aux loups? On n'a jamais fait le rapport entre les ailes de papillon, les ailes de guêpe, et puis la marguerite, le pissenlit. Vous vous souvenez de cet épisode de Freud qu'il rapporte comme étant... où il y a tout cet épisode, arracher les pages du livre, arracher les pissenlits, arracher les feuilles. Arracher les ailes... Alors Freud déjà de ce point de vue-là, on voit comment il y a des déplacements tout à fait étonnants, on oublie... on pourrait aussi faire des liens... je laisse, parce qu'il y a un enjeu tout à fait important de Freud sur son prénom, Sigismund, Sigmund, c'est la même initiale que Sergueï, il y a plein d'éléments, mais je crois de façon plus

cruciale pour nous parce que ça c'est de l'anecdote.

Ce qui par contre nous intéresse plus, c'est que l'Homme aux loups vient présenter le fondement, ou la fondation, de la sexualité masculine. Je crois que c'est cet élément-là que je veux pointer. On ne va pas non plus s'attarder sur le problème de la sexualité de Freud.

Théoricien de l'amour, mais théoricien de l'amour masculin. Parce que l'amour au féminin, ça va, on sait très bien que l'hystérique est une théoricienne de l'amour. Mais là on a une théorie de l'amour vue du point de vue masculin, et je crois qu'il y a une fascination de Freud pour ce point de vue, qui est probablement aussi la mienne, la nôtre. Je crois que tout homme ne peut qu'être fasciné par ce personnage.

Troisième élément: c'est après avoir lu Lacan, les problèmes soulevés par le fait fondamental que c'est à partir de l'Homme aux loups et du texte sur la dénégation, que Lacan produit ce concept de forclusion. Qu'il tire la Verwerfung, V-W et oui, c'est intéressant aussi ça, quand Lacan s'est attardé sur cette question du v et du w, on dit Verwerfung, c'est intéressant de la retrouver là aussi, et où Lacan pointe précisément le statut singulier de la Verwerfung, là aussi en critiquant la traduction de Marie Bonaparte, la Verwerfung, c'est ce qui s'oppose à la Verdrängung, c'est ce qui s'oppose au refoulement. "Il n'en voulut rien savoir sur le mode du refoulement", ça n'est pas un jugement, nous dit Lacan, hein le mot de jugement qui est introduit dans le texte, c'est un mot qui est introduit précocement puisque le mot d'Urszene interviendra dans la phrase suivante, je vous renvoie au Séminaire qui traite de la dénégation. Donc le chapitre d'avant, il rappelle ce séminaire sur l'Homme aux loups que Lacan a fait un an et demi avant, et il revient sur sa lecture tout à fait particulière qui isole, qui spécifie la Verwerfung. Alors ça nous pose un certain nombre de problèmes, en-deçà de... par rapport à l'usage que Lacan va faire du concept de Verwerfung, il l'isole à partir de l'hallucination du doigt coupé, chez l'Homme aux loups mais ça va devenir très vite, ce qui va marquer, ce qui va être associé à la question de la psychose.

Alors là il y a quelque chose sur lequel on a intérêt à travailler, à isoler les points les uns après les autres. Et, pour constater quoi? Pour constater que si on lit Lacan à ce moment-là quand il parle de l'Homme aux loups quand il parle de la dénégation, c'est-à-dire avant qu'il ne parle des psychoses, avant qu'il n'applique strictement la question de la Verwerfung à la psychose, et bien la Verwerfung, elle participe de la fonction de pensée pour n'importe qui. C'est-à-dire que la forclusion n'est pas spécifique de la psychose. Ce qui va être spécifique de la psychose, j'y reviens dans un moment, c'est la forclusion du Nom-du-Père. Mais la forclusion en tant que telle, elle participe du mécanisme de pensée, je vous rappelle le texte sur la Verneinung, où Lacan, s'appuyant sur Hippolyte, fait une lecture un peu hégélienne il faut le reconnaître du texte de Freud, vient pointer que, il y aurait comme cela un premier temps où s'opposeraient la Bejahung, qu'on traduira, avec Lacan, par la symbolisation, et ce rejet, ce retranchement, dit-il, alors il dit retranchement, ce qui n'est pas un beau mot, je préfère Verwerfung, mais il en donne un deuxième dans la phrase suivante, que moi je trouve remarquable, c'est le mot que je préfère utiliser pour traduire Verwerfung, plutôt que forclusion qui prête à beaucoup de confusion, il dit "en tant que c'est une abolition".

Je trouve que traduire Verwerfung par "abolition" nous explique bien en quoi la Verwerfung, la forclusion, n'est pas un défaut d'opération, mais est à proprement parler une opération. Verwerfung est une opération. Cette forclusion est une opération de la pensée, une

opération commune. Alors quand je veux faire un peu de pédagogie, je dis: qu'est-ce que c'est que la Verwerfung? Imaginez qu'au lieu d'avoir le calme dont on bénéficie aujourd'hui, parce qu'il n'y a pas trop de bruit autour, on soit dans un bruit énorme. Qu'il y ait plein de bruit autour. J'espère que vous réussirez une opération - il y a un moment où on ne peut pas la réussir, mais quand on peut la réussir, on voit très bien ce qui est en jeu-réussir une opération, c'est isoler parmi les sons qui vous parviennent, ce qui vient constituer un discours, et précisément le mien. Si je parle. Et bien les sons que vous n'entendrez pas, non pas ceux qui surgiront et qui viendront s'inscrire à parasiter ce que je dis, mais ce que vous n'entendrez pas, sera à proprement parler marqué d'une Verwerfung. Marqué d'une abolition. C'est-à-dire que la constitution même de la perception - pour l'utiliser - de la perception, n'est possible qu'avec une forclusion.

Vous savez bien que c'est le problème du psychotique, du paranoïaque par exemple - je prends la paranoïa parce que les choses sont plus simples avec la paranoïa - on pourrait dire, en inversant les choses, que pour un certain nombre de raisons, il y a un certain nombre de forclusions qu'il ne réussit pas. Je cite toujours ce cas que Marcel Czermak a évoqué un jour, qui me plaisait beaucoup, ce type qui entendait son voisin communiquer avec lui par les chasses d'eau, vous savez dans les immeubles c'est pratique. La chasse d'eau lui parlait. Vous voyez bien comment le bon névrosé moyen, et bien il va forclure le bruit de sa chasse d'eau. Autant que faire se peut. Tandis que le psychotique ne pourra pas forclure ça. C'est-à-dire que ça viendra à proprement parler s'inscrire dans le Symbolique. Ça viendra à proprement parler s'inscrire dans le Symbolique. C'est l'enjeu qui se pose avec la schizophrénie. Lacan nous dit à un moment de la schizophrénie-il ne nous dit pas qu'il n'a pas accès au symbolique...vraiment, quand j'entends "il n'a pas accès au symbolique" ça me fait bondir. Il ne nous dit pas ça, il nous dit: pour le schizophrène, tout le Symbolique est réel. Petite note par rapport à ce que tu disais, on voit très bien dans le texte de Freud, et dans ce que Lacan en dit, que par rapport à cette castration qui est forclore, puisque la forclusion dont il est question, c'est la forclusion de la castration, j'y viens dans un instant, cette castration fait retour dans le Réel. On voit très bien comment la castration réelle vient en place de la castration symbolique, chez l'Homme aux loups

Alors premier temps pour aborder ça donc, ça vient nous poser un problème, c'est-à-dire que la compétence à la forclusion est une compétence de la pensée en tant que telle. C'est-à-dire que le névrosé forclot. Il y a une formule que je trouve tout à fait remarquable de J.A. Miller, qui disait quelque chose d'énigmatique et de passionnant en même temps, il disait que dans la névrose la femme est forclore. Et ça me semble quelque chose de tout à fait bien vu. Juste. En tout cas on voit bien que dans la psychose, en tout cas dans la paranoïa de Schreber, la femme n'est pas forclore. Deux choses à partir de là: la forclusion n'est pas un mécanisme spécifique de la psychose, mais on va la retrouver dans un certain nombre de champs. Deuxièmement, la forclusion est une opération.

Pour forclure il faut qu'il y ait une émergence de... c'est bien ce qui va faire par exemple la différence - on retombe sur la clinique - entre l'autisme et la psychose. Dans l'autisme il n'y a pas eu d'opération, ni d'inscription, ni de Bejahung, ni de forclusion. C'est pour ça que quand on guérit un autiste, on réussit généralement à en faire un psychotique, c'est-à-dire on lui permet de transformer cette non-opération en forclusion. Parfois on réussit à en faire un névrosé, mais c'est rare. Généralement quand on le guérit, on en fait un psychotique. C'est un gain contestable. Mais vous voyez bien d'ailleurs que...c'est d'ailleurs toute l'opération, entre parenthèses, très bien organisée par la méthode Tischler, la méthode Tischler, ça vise à transformer les autistes en psychotiques. A transformer les autistes en schizophrènes. Alors on peut apprécier ou pas,

pourquoi pas? C'est peut-être moins invalidant, je ne sais pas. C'est leur permettre un accès à l'automatisme mental, par exemple.

Deuxième temps, très énigmatique...alors pour l'Homme aux loups se pose la question de la psychose, sur quoi porte la forclusion? Si je dis que la forclusion est une opération d'abolition qui en tant que telle, qui est constitutive même de la perception du monde, la perception du monde en tant que quoi? En tant que nous ne pouvons construire la réalité qu'à en exclure le Réel. On le voit très bien. Les Gestaltistes ont très bien pigé ça. Les Gestaltistes ont très bien montré comment il y avait des phénomènes d'expulsion qui étaient centraux du fait de la construction de représentations. Dont Freud ne serait pas loin de dire avec eux qu'elles sont innées. A la limite, on s'en fout. Elles seraient innées pour Freud parce qu'elles seraient phylogénétiques. C'est étonnant comment ce texte est un texte innéiste, le texte de l'Homme aux loups Alors sur quoi porte la forclusion? Je vais vous dire deux choses, et après je conclurai en vous disant quels sont les quatre personnages.

Sur quoi porte la forclusion? Il y a cinq termes qui nous posent problème, et comment on passe de l'un à l'autre?

Le trait unaire

La Lettre

S1: le signifiant-maître

Grand Phi: le phallus symbolique

NDP: le Nom-du-Père.

En permanence, on glisse... parce que Lacan, là-dessus, passe allègrement...avec ce qui est associé, bien sûr, S1 est associé à S2, à Grand Phi est associé le Phallus Imaginaire, au Trait unaire est associé quoi? Le symptôme, etc. A la Lettre est associé le phonème. Au Nom-du-Père, ça va poser problème. J'é mets une hypothèse. J'é mets une hypothèse que chez l'Homme aux loups comme chez ces quatre personnages, et dans ce que personnellement j'appelle les états-limite, et vous voyez que je généralise les états-limite à quelque chose qui ne rencontre pas tout à fait la clinique habituelle, il y en a moins qu'on ne le croit, j'en parlerai la prochaine fois, je donne simplement l'hypothèse: le Nom-du-Père est l'agent de la forclusion. J'inverse. Dans la psychose, il y a forclusion du Nom-du-Père, vous voyez que ça désoriente le Symbolique. Dans le cas de l'Homme aux loups on voit très bien que ce sur quoi porte la forclusion, c'est Grand Phi, c'est, nous dit Lacan, nous dit Freud même, la Verwerfung, mais Lacan traduit par la forclusion, c'est une forclusion de la castration. Pas une forclusion du Nom-du-Père. C'est une forclusion de la castration.

Alors je sais bien, parce qu'on a rappelé récemment... mais je ne suis pas d'accord, ça ne fait rien, que Melman a développé l'idée que la forclusion de la castration, c'est l'idée fondamentale de la névrose obsessionnelle. Il me semble que c'est très réducteur, je ne suis pas d'accord avec cette hypothèse, je pense que quand on fera les journées sur l'Homme aux loups on aura l'occasion d'en discuter avec lui. Mais je crois que si on entend à ce moment-là comment dans un certain nombre de cas le Nom-du-Père est l'agent de la forclusion, alors un agent qui évidemment va prendre un aspect tout à fait particulier, c'est-à-dire que vous voyez bien que si là j'ai mis le symptôme, ici je mettrai comme Lacan le fait, le Sinthome par exemple.

Donc vous allez trouver le 3e personnage. Et bien je vous demande de réfléchir à cette idée-là, que la symbolisation du Nom-du-Père aurait chez l'Homme aux loups l'effet d'être

l'agent, l'instrument d'une forclusion. Forclusion de quoi? Je l'ai dit tout à l'heure: forclusion de la femme. Forclusion de la mère, et forclusion de la femme. Je laisse cela sur ce point énigmatique. Mes quatre personnages qui ont réussi cette opération, sont évidemment Sergueï Pankejeff, Joyce, je crois qu'on est obligé de lire en parallèle ces deux textes, je crois que le cas Joyce vient strictement pour Lacan à la place de l'Homme aux loups pour Freud, à la fois dans un souci clinique et anthropologique, et là aussi avec cette interrogation clinique permanente. On voit très bien comment Joyce voisine avec la psychose, il aurait été psychotique sans le Sinthome, nous dit Lacan carrément, il l'écrit, comment il voisine avec la perversion, et le diagnostic habituellement porté sur Joyce c'est le diagnostic de perversion, et comment en même temps on va retrouver chez lui, alors pour le coup, des traits phobiques tout à fait marqués, il n'y a qu'à lire Ulysse, je vous conseille les poèmes de Joyce en bilingue, et on voit très bien dans les poèmes qui sont très lisibles, très intéressants, on voit très bien ces éléments de traits phobiques.

Le troisième c'est Pinocchio, j'en ai déjà dit un mot... En particulier parce que Pinocchio n'est pas né du vagin d'une femme, il est né d'un morceau de bois, taillé par le père. Walt Disney a fait deux erreurs à mon avis problématiques, la première c'est avec Jiminy Crickett, qui en dehors du fait que c'est un personnage très sympathique - le grillon parlant - et le grillon parlant n'a d'effet que parce que Pinocchio a commencé par le tuer, il ne ressurgit comme agent surmoïque dans le roman que parce que la seule scène où le grillon parlant apparaît, il se prend une godasse sur le coin de la figure. Il est écrasé. c'est intéressant parce qu'on a...le grillon parlant c'est la Wespe de Pinocchio, c'est tout à fait dans le voisinage. Et la dernière erreur c'est la fin, où il retrouve son père, non pas dans le ventre d'une baleine mais dans le ventre du requin blanc, c'est-à-dire une figure qui n'est évidemment pas une figure maternelle. Qui est une figure de père dévorateur. Donc c'est mon troisième cas-limite. Le quatrième évidemment c'est Jésus. On voit très bien que c'est un cas-limite avec l'histoire juive qui raconte les trois preuves de la judéité de Jésus. La première preuve c'est qu'il a repris le métier de son père, la seconde c'est qu'il a toujours cru que sa mère était vierge, et la troisième c'est que sa mère le prenait pour un dieu. Vous voyez bien qu'on a là quelque chose qui nous fait voisiner avec des situations du même genre. Je vais m'arrêter là.

Elisabeth Blanc

*On ne parle pas la bouche pleine:
ou le don de la parole en analyse*

Le thème du séminaire c'est l'actualité de la clinique freudienne à travers l'analyse de l'homme aux loups.

Nous allons voir que l'histoire de ce cas traverse toute l'histoire de la psychanalyse et pose les questions fondamentales concernant la pratique analytique.

L'homme aux loups: Serguei Pankejeff est né le jour de Noël 1886, il aurait eu 110 ans cette année. Il y a 100 ans, Freud faisait son fameux rêve dit de l'injection d'Irma: le rêve des rêves, le rêve inaugural de la science des rêves que Freud va mettre en application dans son analyse de l'homme aux loups à travers l'interprétation magistrale qu'il fait de ce fameux rêve.

1910, l'année où S.P. entame son analyse avec Freud, c'est aussi l'année qui marque le point culminant de la tension entre Freud et certains de ses disciples, notamment Jung et Adler. Freud va se servir de ce cas pour établir plus fermement sa théorie en la démarquant radicalement des positions prises par Jung et Adler concernant la réalité du traumatisme sexuel et la sexualité infantile, le fait qu'une névrose adulte a presque toujours son origine dans une névrose infantile due à un traumatisme sexuel.

Donc à travers ce cas, Freud va véritablement mettre en place sa théorie et il sera intéressant d'étudier la question de la pratique analytique dans ses rapports avec la théorie, c'est à dire comment une pratique, l'écoute d'un patient, aide à mettre en place une théorie mais aussi, inversement comment la théorie influe sur la pratique quitte parfois à opérer certains forçages pour faire coïncider pratique et théorie. Cela pose la question de l'interprétation.

Autre question importante soulevée par l'engouement incroyable et unique provoqué par ce cas pour Freud et la société psychanalytique de l'époque mais aussi le fait qu'à travers 2 ou 3 générations d'analystes cet engouement s'est perpétué jusqu'à nos jours. La question donc du transfert: Le transfert de S.P. bien sûr mais aussi le transfert de Freud, et le transfert des autres analystes à Freud.

Ce cas est donc important car il soulève des enjeux théoriques et transférentiels et pose les questions essentielles de la fin et des fins de la cure analytique. Si l'on part du principe que la fin et les fins de l'analyse consistent à donner la parole à l'analysant et que cette parole fasse acte, nous allons essayer d'étudier cela, à travers l'histoire de ce cas. S.P. un aristocrate russe, très riche, après plusieurs séjours dans des centres de convalescence ou sanatorium pour y soigner quelque chose qui ressemble à une forte dépression, maniaco dépressive selon l'avis des psychiatres qui le suivent, se décide sur les conseils d'un ami docteur et accompagné de celui ci,

à tenter l'expérience de la psychanalyse sans trop savoir ce que c'est. D'emblée la rencontre avec Freud s'avère extrêmement impressionnante pour Sergueï. Il lui accorde, semble-t-il toute sa confiance, nous verrons plus loin ce que l'on peut en penser étant donnée l'évolution ultérieure de sa maladie. Ce qui le décide vraiment à entamer cette analyse c'est le fait que Freud ne le décourage pas de retrouver Thérèse, ce qui avait été rigoureusement interdit par les autres médecins. Freud lui fixe simplement un délai. Sergueï est donc très vite impressionné par Freud, son calme, son équilibre, sa bienveillance mais surtout son savoir. Freud en retour considère Sergueï comme quelqu'un de très intelligent, ayant du goût pour les études et s'intéressant aux idées nouvelles. Donc une estime réciproque. Freud va, en quelque sorte initier Sergueï à la psychanalyse et Sergueï va accepter de jouer le jeu. Il va consciencieusement lui raconter sa vie, ses problèmes, ses cauchemars de manière assez passive et mécanique jusqu'à ce que Freud, assuré du transfert lui impose une date limite pour la fin du traitement, un forçage qui aura pour effet de déclencher une réaction positive et la résolution de ses symptômes.

Le travail va s'effectuer essentiellement autour de ce fameux rêve qu'il lui apporte au tout début du traitement et Freud va déployer tout son génie dans l'interprétation de ce rêve. Il va démontrer que le point de départ de la névrose infantile se situe dans ce rêve fait à l'âge de 4 ans, la veille de Noël, en tant qu'il est la réactivation ou l'actualisation d'un trauma subi par cet enfant à l'âge d'un an et demi. Nous voyons donc Freud démonter ce rêve, selon la technique qu'il a mise en place avec un grand luxe de détails. A travers l'homme aux loups, Freud s'adresse à Jung et à Adler pour leur prouver à partir de ce rêve la réalité de la sexualité infantile. Sergueï accepte donc assez passivement toutes ces explications sans les intégrer vraiment. N'oublions pas que sa caractéristique principale est sa passivité, passivité à l'égard de son père, passivité, cause de ses souffrances et de ses symptômes. La passivité d'une tendance homosexuelle qu'il refuse et l'angoisse que cela lui procure quant aux effets et aux conséquences de cette soumission. Freud parle à cette occasion d'Oedipe inversé.

Dans ce rêve, Sergueï désire obtenir un cadeau du père qui viendrait témoigner de son amour pour lui mais en même temps il redoute terriblement ce cadeau qui impliquerait une castration, je dirais réelle d'où le sentiment d'angoisse.

L'analyse dura 4 ans, avec des effets positifs dus notamment à la limite imposée par Freud. Freud va estimer que l'analyse est finie. Effectivement, le patient va beaucoup mieux, il va jouir d'une assez longue période d'équilibre, il va se marier et va supporter tous les grands cataclysmes de cette époque, la guerre, la révolution, le fait qu'il soit ruiné etc... d'une manière relativement satisfaisante, il va s'installer à Vienne, poursuivre ses études, trouver du travail. Il va accepter ses nouvelles conditions de vie avec beaucoup de courage. Il refait cependant une petite tranche d'analyse avec Freud en 1920.

Mais son état va s'aggraver vers 1926, ses symptômes hypocondriaques restés latents resurgissent assez violemment. Il a des problèmes avec son nez, mais aussi surtout avec ses médecins. Il ira consulter Freud qui à ce moment là sort lui-même d'une grave opération à la gorge, il va donc trouver un Freud affaibli, vieillissant et très malade. Cela va certainement aggraver ses propres symptômes et entraîner un passage que R.M.B. va qualifier de paranoïde. Un passage paranoïde qui se manifeste de deux manières:

Un sentiment accentué de mégalomanie, il a le sentiment qu'il est le fils préféré de Freud, le héros de la théorie freudienne et de la psychanalyse, d'ailleurs, dit-il, Freud lui a fait un cadeau, P 287: "Les cadeaux d'argent de Freud étaient considérés par le patient comme constituant son dû, comme des gages d'amour d'un père à son fils", cette rente versée par la société de psychanalyse pour l'aider à résoudre ses difficultés matérielles et un sentiment de persécution à l'égard des médecins qui ne savent pas le soigner.

Il va donc entreprendre une nouvelle analyse, sur les conseils de Freud, avec une femme R.M.B. qui a été elle même une analysante de Freud et son élève.

Il consulte donc R.M.B en 1926 pour des troubles concernant son nez, il est désespéré par un trou qu'il croit voir sur son nez qui serait dû à une mauvaise cicatrisation. Il est très agité et passe son temps à contempler son nez dans un petit miroir.

R.M.B. établit un diagnostic d'hypocondrie à tendance paranoïde et considère l'hypocondrie comme un délire de persécution, lié à une très forte mégalomanie avec une tendance très marquée d'identification pathologique à la mère.

Sentiment de mégalomanie car il estime être le fils préféré de Freud, le héros de la psychanalyse, le centre de l'intérêt universel. Il est persuadé que l'analyse faite par R.M.B. est télécommandée par Freud. p 291 ;" Il dit qu'il en était sûr, que je discutait avec Freud de tous les détails de son analyse afin d'agir ensuite d'après les conseils de Freud". D'ailleurs Freud lui a prouvé son affection et son attachement en lui faisant verser cette rente pour l'aider à résoudre ses difficultés financières dues à la perte de sa fortune. Il en impute d'ailleurs la responsabilité à Freud qui l'aurait empêché de regagner son pays.

Sentiment de persécution à l'égard des médecins qui ne savent pas le soigner. Sentiment qui rappelle sa méfiance à l'égard des tailleurs et des dentistes. Mais, R.M.B. ajoute que le fait de se méfier de qui le soignait était pour lui une condition primordiale à tout traitement. Méfiance et confiance se succèdent également à l'égard de Freud. P.295 " Tous les dentistes l'avaient maltraité et, depuis qu'il était à nouveau mentalement malade, Freud lui même l'avait traité assez mal. De fait toute la profession médicale lui était hostile".

Identification pathologique à sa mère dans ses manifestations hypocondriaques qui reprennent en écho cette plainte entendue tout petit : "Je ne puis continuer à vivre ainsi". Sa mère souffrait de troubles vaginaux avec des saignements fréquents. Freud lui avait fait associer cela, déjà, à ses troubles intestinaux. Identification qui atteint son paroxysme dans l'extase qu'il éprouve à la vue de son sang coulant sur son visage après une petite intervention sur son nez. Sa mère et sa femme avaient toutes deux une verrue sur le nez. On a l'impression qu'il s'est complètement englouti dans cette identification métonymique, que tout son être s'est concentré dans le trou qu'il croyait voir sur son nez. Ce qui n'est pas sans rappeler son hallucination du doigt coupé.

R.M.B. a su résoudre ce passage paranoïde en adoptant une position intermédiaire, dans l'entre deux : en tant que femme il a pu l'identifier à sa mère et à sa sœur, mais elle a su déplacer cette image pour qu'il puisse la représenter comme une femme à séduire, donc, dans son aspect féminin: elle est entre la femme mère/ sœur et la femme femme. Dans les rêves que S.P. lui apporte, elle est presque toujours représentée avec des habits masculins mais séduisante, donc un genre neutre, comme elle le dit. P 291, entre l'homme et la femme. En tant qu'analyste, elle était un substitut paternel, mais dans une image moins forte que celle de Freud. Elle se disait elle même, soumise à Freud, mais pas entièrement. Elle se place entre Freud et lui.

D'autre part elle lui a signifié, malgré la colère furieuse que cela a provoqué, qu'il n'était pas le fils préféré de Freud, mais un patient comme un autre, et ensuite elle a réussi avec une grande intelligence psychanalytique à lui révéler son désir de mort à l'encontre de Freud après l'annonce qu'elle lui fait de la mort du docteur X et la réaction très violente de S.P. "S'il est mort, je ne vais pas pouvoir le tuer"

Cependant elle reconnaît qu'il ne s'agit pas là d'un désir de mort de type oedipien. P 291: "Je soulignerai qu'ici le désir de la mort du père n'est pas engendré par une rivalité masculine entre eux, mais par l'amour passif, insatisfait, repoussé, éprouvé pour le père par le fils". Il s'agit là encore d'une manifestation d'agressivité paranoïde.

Cependant, si R.M.B. établit un diagnostic de passage paranoïde, elle maintient le

diagnostic de Freud de névrose obsessionnelle et reconnaît que son analyse n'a pas vraiment apporté d'éléments nouveaux, que l'essentiel avait été analysé par Freud et qu'elle s'est surtout occupée à liquider le reliquat de transfert à Freud de S.P. sans peut être vraiment analyser son propre transfert à l'égard de Freud et sa soumission aux interprétations freudiennes. Elle était elle-même la fille préférée de Freud puisque celui-ci l'avait préférée à H. Deutsch (sa rivale auprès de Freud !) pour s'occuper de S.P.. Ainsi elle réactive inconsciemment la rivalité de S.P. avec sa sœur pour obtenir l'amour du père. Elle fait sans cesse référence à Freud et remplace toujours le discours de S.P. par rapport à ce qu'en a dit Freud. P 289 " ce que je savais par Freud lui-même être la vérité". C'est à dire qu'elle n'écoute pas le discours de S.P. dans sa vérité mais le remplace dans la vérité de Freud (Cf l'épisode des cervelles fraîches rapporté par Lacan). Mais le pouvait-elle? Freud étant à la fois son analyste, son contrôleur et le fondateur de la théorie. Le travail qu'elle a pu faire est d'autant plus admirable. Je n'agissais, disait-elle qu'en tant que médiatrice entre le malade et Freud, mais ce faisant elle s'est aussi interposée entre Freud et S.P. elle a marqué ainsi une coupure qui a permis à S. de retravailler son analyse et surtout elle a réussi à résoudre ce passage paranoïde en marquant sa différence.

Lacan lui rend hommage à ce sujet dans son séminaire de 1952. Par ailleurs, il a montré dans le séminaire sur les Ecrits techniques, toujours à propos de l'analyse de l'homme aux loups comment une parole se met en place dans la coupure laissée par le va et vient entre deux identifications quand une interprétation est donnée.

Toute l'histoire de S.P. oscille tel un pendule dans ce mouvement de va et vient entre une identification féminine passive et une identification masculine active sur le mode sado-masochiste, mouvement qui a perduré malgré ses multiples analyses.

C'est là que l'on peut se poser la question du contre-transfert de Freud sur S.P. La méconnaissance qu'il avait de sa propre identification féminine, notamment à sa sœur Anna (Le même prénom que la sœur de S.P. et le prénom de sa fille)

et le transfert des autres analystes de S.P. à Freud et leur soumission aux interprétations freudiennes. Que venaient-ils chercher auprès de l'homme aux loups?

Se posent donc les questions du transfert et de l'identification de ces analystes par rapport à l'interprétation freudienne et donc aussi la question de savoir qu'est-ce qu'une interprétation?

Freud a en quelque sorte, pour des enjeux théoriques et institutionnels, investi S.P. comme l'objet de son discours et S.P. est resté accroché à cette identification imaginaire à l'objet, le savoir de Freud et le "cadeau" de Freud ne faisant que l'accentuer en y ajoutant un sentiment de mégalomanie. Il était l'objet de l'intérêt universel car les analystes du monde entier se sont succédés à son chevet pour venir contempler et interroger l'objet du savoir de Freud. D'ailleurs la question de l'argent est au cœur de ce problème, mis à part, sa première analyse avec Freud, toutes les autres analyses furent gratuites, ce sont les analystes qui transfèrent, ce sont les analystes qui paient. M. Schneider parle d'analyse en PCV. (Bulletin freudien sur la violence).

D'autre part, Freud voulant promouvoir également sa théorie de la fonction paternelle et niant sa propre identification féminine a négligé dans l'histoire de l'homme aux loups l'importance de la parole maternelle et le fait que les menaces de castration émanent toujours des femmes. Il a fait appel à la phylogenèse pour justifier l'importance de la fonction paternelle, ce qui est vrai aussi, bien sûr, mais il n'a pas fait fonctionner ces deux discours de façon dialectique et s'est imposée lui-même comme un père autoritaire en imposant son discours, sa vérité dans ses interprétations explicatives. Son interprétation est essentiellement explicative et didactique. Comme le dit R. Aron (Bulletin freudien): " donner sens fait partie de la pratique, mais s'attacher à fixer un sens par injonctions de significations inscrites dans le Savoir-Vérité de l'analyste ou de son intuition c'est s'incorporer de force dans l'univers fantasmatique de l'analysant".

Cependant la parole interprétative de Freud a eu des effets, elle a résolu provisoirement ses

symptômes de constipation (Freud aussi avait des problèmes intestinaux) en opérant une coupure qui ressemble plutôt à un forçage, en lui imposant cette date limite de la fin du traitement. Freud a joué sur la culpabilité du patient et la coupure s'est faite grâce à la révélation de cette culpabilité. C. Stein dans l'enfant imaginaire montre comment la parole de l'analyste peut être ressentie par l'analysant comme magique et avoir des effets somatiques, des effets d'apaisement d'une angoisse, d'une tension. Elle lève le malaise qui s'était déjà traduit dans une affection corporelle. Elle a une fonction métaphorique, elle agit comme une substance. La parole du psychanalyste est douée d'un pouvoir originaire dans la mesure où elle est la répétition d'une première parole mythique. Freud s'inscrit dans cette parole mythique en faisant appel à la phylogenèse. "Cette parole est fondatrice car elle établit le patient à la fois, les deux effets sont inséparables en tant qu'objet du désir de celui qui l'a prononcée et en tant que sujet d'une faute originelle. La parole est triplement signifiante: en tant que jugement elle établit celui qui la reçoit comme objet du désir de celui qui la prononce, en tant que prédicat elle le fonde en son statut de sujet, de par son effet de métaphore, elle est l'agent de son plaisir". Si la parole de l'analyste n'est que jugement, elle enferme l'analysant dans le discours de l'analyste, si elle n'est que prédicat elle le maintient dans la coupure et une certaine jouissance du tragique, si elle n'est que métaphore elle l'enferme dans le fantasme. La parole de l'analyste va provoquer chez le patient à la fois un sentiment de culpabilité et un soulagement à l'égard de cette culpabilité. La culpabilité du patient va s'exprimer de trois façons: " Il est incarnation de la culpabilité comme seule référence au désir de l'analyste, il est sujet de par la notion de sa faute passée et du fait d'un lien entre l'idée de sa faute et la jouissance de la parole qui établit cette faute, il est coupable de sa jouissance".

L'interprétation freudienne a donc eu des effets positifs sur ses symptômes en révélant la culpabilité du patient. Mais elle a cependant maintenu celui-ci dans un lien de dépendance par rapport à ce discours.

Cette culpabilité est essentiellement attachée à sa relation au père mais en négligeant l'aspect mortifère de la relation à la mère, Freud l'a, en quelque sorte reprise à son compte, il s'est fait à la fois père autoritaire et mère gavante qui le nourrit de ses explications détaillées à l'extrême et de ses discours théoriques. Ce faisant, il a accentué la confusion entre la position féminine et la position masculine. R.M.B. montre bien qu'il s'agit plus d'une confusion sexuelle que d'une identification féminine et que ses maladies successives si elles le renvoient à la problématique de la castration c'est plutôt dans son rapport direct à la mort que dans sa possibilité d'accès à la différence sexuelle. Freud ce faisant a maintenu sous-jacent le réel mortifère qui apparaissait déjà dans le rêve. Ce rêve posait peut-être plus la question sur l'origine que sur l'acte sexuel en soi. Ce réel angoissant qui a ressurgi au moment du passage paranoïde quand il a vu Freud vieillissant et malade alors qu'il avait de lui une image de toute puissance. Parallèlement à ses va-et-viens entre position masculine et féminine se pose essentiellement pour lui, tout au long de sa vie la question de la mort et de la folie (le suicide de sa sœur, de son père, de sa femme et leur folie). Lacan dit dans son séminaire de 52 que la seule chose juste que Freud ait vu c'est la peur de Sergueï d'être dévoré.

Enfin et surtout la première analyse de Freud a partiellement réussi car c'est la seule qui a été payée et l'on voit bien aussi dans ce que nous dit R.M.B combien cette problématique de la dette est essentielle et comment dans une certaine mesure c'est le cadeau de Freud qui a annulé les effets positifs de sa première analyse en renversant la dette.

Tout au long de sa vie, dans tous ses entretiens, il n'a fait que répéter ce que lui a dit Freud, mais sans y croire vraiment, comme s'il était étranger à tout cela. Il répète inlassablement les mêmes souvenirs pour faire plaisir à ses analystes, pour leur permettre d'exercer leurs talents, mais on sent bien que l'essentiel pour lui se situe ailleurs, il finit même par adopter le nom de l'homme aux loups et signe ainsi ses tableaux et ses articles, il a perdu son identité pour devenir

le cas de Freud. Je pense que "l'homme aux loups" n'est pas une nomination, un nom du père comme on l'a dit la dernière fois mais ce qui le désigne comme objet: le cas de Freud. A propos d'un rêve P 301. R.M.B. montre bien qu'il avait des problèmes d'identification avec le héros du livre parce que "ce héros, crée par l'auteur était entièrement sous la dépendance de son créateur "d'autre part il avait le sentiment de sa propre inhibition quant à la création qui lui rendait l'identification à l'auteur impossible. Il s'asseyait entre deux chaises comme dans sa psychose.

L'analyste n'explique pas, il ne dialogue pas, il n'est ni un maître, ni un miroir, son interprétation est une parole décalée, asymétrique qui permet de laisser un espace disponible pour la parole de l'analysant. L'interprétation consiste d'abord, comme l'a montré Lacan à opérer une coupure, une coupure entre l'analyste et l'analysant et une coupure dans le discours de l'analysant, une coupure dans laquelle le sujet pourra émerger dans sa division même, une coupure qui permet la déprise de soi, l'éclatement du moi imaginaire, mais une coupure qui suscite la reprise d'une parole dans un acte de parole soutenu par un sujet. Freud en investissant S.P. comme l'objet de son discours sur le mode fusionnel l'a contraint à la répétition. La reprise est différente de la répétition en ce que justement le sujet y met du sien. La reprise signifiante permet de dépasser la coupure Culpabilité/ Déculpabilité pour faire accéder le sujet à sa responsabilité de sujet qui en tant que sujet de l'inconscient peut venir soutenir cette parole.

R.M.B. justement a pu opérer cette coupure, peut être parce qu'elle était une femme, mais elle a permis aussi la reprise de la parole. Elle insiste beaucoup sur le "retravail" qui a été nécessaire. Elle a relevé aussi une caractéristique de S.P. qui explique aussi d'une certaine manière sa force et sa résistance à l'analyse, et ce trait de caractère c'est l'humour. L'humour ou alors cette lucidité si particulière du paranoïaque pour mettre en relief la contradiction. Il dit par ex: Mme Mack pense que je suis parano mais Freud me trouve très intelligent, ou bien Freud trouve Thérèse très bien et Mme Mack la trouve folle parce qu'elle est jalouse. Il pense que ses analyses ont plutôt été des échecs, mais ce faisant il reconnaît quand même une réussite globale de l'analyse ou plutôt une réussite de l'inconscient. Tout l'argent donné par les analystes, il s'en sert pour payer des prostituées et il laissera tout à sa dernière compagne, cupide mais aussi malade. Ce faisant, il se paie la tête des analystes mais il paie aussi sa Dette.

Si je devais poser un diagnostic, je dirais qu'il s'agit certainement d'un état limite, mais surtout d'un état confusionnel, sans limite. J.-J. Rassial a montré que la question de S.P. était celle de savoir s'il était né d'un vagin de femme. C'est vrai, et son fameux rêve le montre bien ainsi que ses impulsions sexuelles, car contrairement à ce que pense Freud la vision du coït a tergo est celle qui entretient le plus cette confusion entre coït rectal et coït vaginal. Etat confusionnel et sujet à l'angoisse car à travers cette image confusionnelle c'est toujours la mort qui apparaît. Confusion qui serait peut-être l'effet de sa relation incestueuse avec sa sœur.

Confusion que Freud a entretenue en faisant de S.P. l'objet de son discours et en niant sa propre identification féminine.

Enfin Freud se sent certainement plus à l'aise avec la névrose qu'avec la psychose:

Pour des enjeux théoriques et institutionnels il a mis en avant la sexualité infantile et la fonction paternelle qui tournent autour de la question de l'un, l'au moins un, le Père à partir duquel on peut se situer. Dans la psychose c'est la question du multiple qui est posée, question qui renvoie à quelque chose d'archaïque dans la constitution du psychisme. 5. 6. ou 7 loups renvoie à la multiplicité, au morcellement schizophrénique mais aussi à la confusion paranoïaque. Cf. art de Deleuze: Un seul ou plusieurs loups? (Mille Plateaux) :« Tout est piégé dès le début: jamais, l'homme aux loups ne pourra parler. Il aura beau parler des loups, crier comme un loup, Freud n'écoute même pas, regarde son chien et répond: "c'est papa". Tant que ça dure, Freud dit que c'est de la névrose et quand ça craque, c'est de la psychose. L'homme aux

loup recevra la médaille psychanalytique pour services rendus à la cause et même la pension alimentaire qu'on donne aux anciens combattants mutilés. L'homme aux loups continue à crier: six ou sept loups? Freud répond: quoi? des chevreaux, comme c'est intéressant! Je retire les chevreaux, il reste un loup, c'est donc ton père ».

Edmonde Salducci

Il y en avait qui prenaient des vacances pour venir rencontrer l'Homme aux Loups tous les jours... Vous croyez qu'il n'y avait pas de quoi se dire: "C'est vrai que je suis le centre du monde pour la Psychanalyse"? Et aussi se poser la question de savoir: "Et moi, en tant que Sujet, est-ce que j'existe?". Ces gens avaient l'air de venir le voir parce qu'il avait rencontré Freud, qu'il avait fait une analyse avec Freud, parce que c'était le fameux Homme aux loups. Je crois que c'était très dur à supporter, et surtout pour quelqu'un qui, comme vous le disiez, était un état-limite, limite surtout dans le sens où c'était un très grand déprimé. Alors là il y avait quelque chose du Sujet qui disparaissait, il n'était plus que l'objet de la Psychanalyse. Je ne suis pas bien sûre que cet homme-là soit psychotique parce que, pour tenir cette place-là et s'en plaindre...

Elisabeth Blanc - Et je dis "un objet contrôlé", parce que dans l'article que fait Michel Schneider, il montre à quel point par exemple Muriel Gardiner, quand elle lui demandait des articles, pour repréciser certains détails, en même temps contrôlait ses articles, il lui arrivait de censurer des passages, d'arranger certaines choses. On contrôlait sa production comme à l'époque on contrôlait ses sphincters

E. Salducci - Tout à fait: il fallait qu'il soit "politically correct"

E. Blanc - Les entretiens qu'il a faits avec Karin Obholzer ont été un scandale, il était lié à une Société d'Édition, il devait faire telle chose et telle chose, et puis là il s'est mis à faire des fantaisies avec quelqu'un qui n'était pas du tout...ça, ça a été très mal vu

E. Salducci - Je me suis posé la question de notre intérêt pour l'Homme aux loups, et je me suis dit: " Si nous avons fait cela il y a 20 ans, est-ce que nous n'aurions pas été tentés de lui demander de venir?" Elisabeth n'aurait sûrement pas manqué de nous demander une participation financière pour envoyer un billet à ce brave homme, et lui demander de venir nous parler de son analyse. (Rires)

Est-ce que le fait d'être analyste, d'être aussi facilement introduit dans l'intimité de quelqu'un, ne nous a pas quelque peu fait reculer les barrières de l'endroit où on doit s'arrêter? Les analystes du monde entier ne se sont pas gênés pour chercher à retrouver son nom, pour faire des rapprochements dans le but d'essayer de le retrouver, pour aller le rencontrer, lui poser des questions...C'est terriblement intrusif.

E. Blanc - Mais en même temps je crois que ce qu'on cherche, c'est la vérité de la psychanalyse, plus que sa vérité à lui...

E. Salducci - Mais je trouve que c'est terriblement destructeur. Alors s'il avait été psychotique...je ne suis pas bien sûre qu'il soit psychotique, je n'en sais rien. Mais s'il l'avait été, je crois que ça l'aurait vraiment détruit.

Régine Moscovitz - Il ne faut pas oublier le transfert que nous faisons à Freud, nous sommes freudiens, cela veut dire quelque chose. Donc que s'est-il passé en Freud et chez Freud,

et qu'est-ce que nous, nous pouvons apprendre et comprendre?. Ce procès permanent à Freud m'agace un peu...D'abord c'était il y a très longtemps. Ensuite nous devrions être un peu plus humbles et modestes par rapport à nos propres réussites, s'il y en a...C'est vrai que ce n'est pas la personne de Sergueï Pankejeff... Et aussi, que sait-il, lui, de ce qui s'est passé?. Nous en sommes là.

E. Salducci - En plus. Qui peut faire l'analyse de son analyse?

R. Moscovitz - C'est ce que tu as dit, Elisabeth, par rapport au secret du secret

E. Blanc - Freud c'est quand même le fondateur, l'inventeur de la psychanalyse, et donc au moment où il met en place la psychanalyse, comme tout inventeur, il n'a pas le recul nécessaire pour voir tous les effets, toutes les conséquences, et les effets secondaires, que peut avoir la psychanalyse. Donc aujourd'hui, et notamment après Lacan, après le travail que Lacan a fait sur Freud, on a un petit peu ce recul, mais ça n'enlève absolument rien au génie créateur de Freud.

E. Salducci - Mais pour en revenir à la question de l'intrusion: faire des recherches pour retrouver son nom, pour aller le rencontrer, je me dis que tout de même ça pose la question de l'Ethique. Et je me suis sérieusement posé la question.

Christiane Shönbach - Il fallait bien découper les cadavres pour voir ce qu'il y avait dedans...

E. Salducci - Mais c'étaient des cadavres, on ne leur faisait pas trop de mal, à part le point de vue religieux

E. Blanc - Là c'est un problème religieux, moral, pas vraiment un problème éthique

Régine Moscovitz - Il y a eu pire quand des analysants ont raconté leur cure avec Lacan. Et qu'en plus ce soit des analystes...

E. Salducci - Non, là ils sont libres de raconter ce qu'ils veulent, de leur histoire. Ce qui est plus gênant c'est qu'un analyste fasse une enquête pour retrouver un analysant, pose des questions pour savoir son nom, ça je trouve que c'est grave. Il faut se poser la question de l'Ethique quand même, dans cette affaire

X - Cela pose aussi l'angoisse de l'analyste face à son analysant. Etre analyste c'est avant tout accepter de ne pas savoir. Et être face à face avec une réalité qui est la réalité quotidienne de son analysant. Cela, quelque part, c'est extrêmement difficile. Donc on va se sécuriser à droite ou à gauche.

E. Salducci - Et bien non, je trouve qu'on ne va pas se sécuriser à droite ou à gauche, on va en contrôle, on ne va pas trouver l'analysant de l'autre, qui est célèbre, ça me paraît difficile. Je me souviens d'une démarche que j'ai pu faire à un moment, j'étais jeune étudiante et on travaillait le séminaire de Lacan où il est question de cet enfant aux loups de Rosine Lefort. J'avais un travail à faire, c'était toute la leçon de Rosine Lefort sur cette question-là. Jeune et naïve comme j'étais, je prends le téléphone, j'obtiens un rendez-vous avec Rosine Lefort, et je vais la rencontrer en disant: "Voilà, j'ai un papier à faire sur votre travail, je viens vous voir, je voudrais vous poser

des questions". On a travaillé un bon moment ensemble, il ne m'est pas venu à l'idée une seule seconde de vouloir savoir qui était cet enfant, ce qu'il était devenu, d'essayer de le retrouver et d'aller lui poser des questions. Du moment que l'analyste avait publié ce cas, c'était dans le domaine public, je pouvais aller lui poser des questions à elle, et d'ailleurs elle n'a jamais commis la moindre indiscretion, on a parlé technique, on a parlé structure, on a parlé psychose, mais on n'a pas dit la moindre chose qui pouvait mettre sur la piste pour rencontrer ce garçon-là, ça ne m'est même pas venu à l'idée.

X - Oui mais il s'agit de Freud, il s'agit du Père aussi, vers lequel les analystes à une certaine époque sont allés chercher quelque chose, et le meurtre du père...

E. Salducci - Ce que je suis en train de dire c'est qu'un analyste ne peut pas se comporter comme un être humain ordinaire.

X - Là je suis bien d'accord

R. Moscovitz - L'Homme aux loups n'a jamais fait d'analyse avec Gardiner

E. Blanc - Elle était quand même en position d'analyste. Obolzer non, mais on ne peut pas nier le transfert de Sergueï sur Muriel Gardiner qui était l'analysante de Ruth Mack Brunswick

R. Moscovitz - Ils n'ont jamais fait de travail analytique ensemble

E. Blanc - Elle s'en est défendue

R. Moscovitz - Elle l'a complètement trahi

E. Blanc - C'est une journaliste...

R. Moscovitz - Il n'a eu que deux analyses, Freud et Ruth Mack Brunswick

E. Salducci - Il en a eu beaucoup plus que ça, j'ai essayé de les compter, je n'y suis pas arrivée. Il est allé faire un bout de cure avec Mr Weill, spécialiste du Rorschach .

R. Moscovitz - Ce n'est pas un analyste

E. Salducci - Lui est venu dans une position de psychothérapie, de quelque chose comme ça, et obligatoirement ça induit un travail de psy...C'est pour cela que je vous dis que quand même ça pose question. Elisabeth l'a très bien dit, ce sont les analystes qui vont payer pour aller le rencontrer. C'est d'autant plus intéressant qu'il y a dix ans, nous aurions payé pour le rencontrer. Et que quand même on doit se poser la question de ce qu'on fait là

R. Moscovitz - Tout à fait

Quelqu'un - C'est la jouissance sur le transfert

E. Salducci- Ruth Mack Brunswick dit que c'est sa mégalomanie qui l'a fait tenir

E. Blanc - Mégalomanie au sens de fils préféré, fils unique

E. Salducci - En même temps elle dit qu'elle a tout fait pour le déloger de cette place-là. Si tu repères chez un patient que c'est ça qui le fait tenir, comment vas-tu le lui enlever?

E. Blanc - Elle s'est forcée de casser cette image-là de fils préféré, et quand elle a vu dans les séances suivantes son état de délabrement, de morcellement physique...

E. Salducci - Là ça pose une question intéressante, la question de quelqu'un qui vit comme étranger dans un pays. Indépendamment de la psychose. De la manière dont tu le dis on pourrait l'entendre du côté de la psychose. Moi je me demande si on ne peut pas l'entendre du côté: d'être étranger sur le sol où l'on vit, il faut bien trouver quelque chose pour que ça tienne. Peut-être est-ce cette affaire-là qui le lui a permis. Là ça permettrait aussi de dire qu'il n'est pas si psychotique que certains le prétendent à cause de ses hallucinations, parce que l'on sait bien, pour avoir pas mal d'émigrés dans notre région, j'habite Marseille, que nous avons affaire à des bouffées délirantes lorsqu'il s'agit d'émigrés qui n'ont finalement pas...on ne peut pas dire qu'ils sont psychotiques. C'est tout à fait limité et ponctuel.

E. Blanc - Sergueï n'est pas un immigré, c'est un grand aristocrate russe qui parle couramment trois langues, passe sa vie...

E. Salducci - Quand on parle si volontiers de son indifférence aux événements du monde, on peut peut-être dire qu'à partir du moment où il est apatride...

E. Blanc - Ce n'est pas si sûr, son indifférence vis-à-vis de la Révolution etc. Dans ses entretiens avec Karin Obholzer justement il revient un peu là-dessus. Il ne faut pas oublier que son père, c'est le chef d'un grand parti libéral, et que s'il retournait en Russie, il risquait sa vie, par rapport aux positions prises par son père. Donc il y avait là quelque chose qu'il n'a peut-être pas exprimé mais qui était quand même latent, qui était là

E. Salducci - D'ailleurs cette manière qu'il a eue, inconsciente d'aller...alors que le danger était immense dans la zone russe...il va provoquer

E. Blanc - Il va toujours au devant de quelque chose de la limite, de la loi...C'est plus qu'une punition, c'est vraiment, il va au...à la limite

E. Salducci - Ce que je trouve intéressant aussi avec ce cas, c'est justement la place que peut avoir un analyste dans la direction d'une cure. Parce qu'alors là c'est massif, dans le sens où il y a eu la question du forçage, la reconstruction je dirais de cette affaire du rêve, avec la reconstruction de la scène primitive, on ne peut pas dire qu'il y ait eu une remémoration du patient, c'est une construction de l'analyste, Ruth Mack Brunswick affiche clairement que son travail consiste à liquider le transfert de Freud, signaler à Sergueï qu'il n'a pas la place du fils préféré de Freud. J'aimerais bien votre avis sur l'interférence qu'il peut y avoir sur le fait que ce soit un analyste qui agisse dans ce cas-là, la place de l'analyste dans la direction de la cure.

Denis Siboni - Ces analystes qui le prennent comme objet de connaissance...Finalement, après avoir fait ce rêve de loups, il se retrouve avec des loups

E. Blanc - "L'Homme aux analystes" comme il dit

D. Siboni - C'est une situation perverse, on l'étiquette, c'est insensé cette limitation de la cure, même si elle donne une dynamique, c'est au moment où il va être en cure qu'il devra s'arrêter.

E. Salducci - Vous avez raison, c'est vrai.

D. Siboni - Il n'a jamais été en cure, il a passé son temps à ne pas être en cure, et donc il y a eu un tas d'erreurs qui ont fait...

E. Salducci - Je ne sais pas si on peut appeler cela des erreurs, on n'en sait rien, vous savez, il faut aussi bien entendre que pendant des années rien ne se passe, Freud a été patient, et qu'il a bien fallu à un moment qu'il introduise une dynamique de la cure.

D. Siboni - Il aurait pu dire "on va s'arrêter" au lieu de dire "on va s'arrêter à une date fixe".

E. Salducci - Alors il ne se serait rien passé du tout. Tandis que si vous dites "à une date limite, fixe"...Bon. mais Freud était en train de découvrir la technique. Peut-être qu'il faut subtiliser un petit peu cela, même si ça peut arriver qu'on soit dans la nécessité de se servir de ce système-là. Mais dire par exemple: "Ecoutez, on va se donner jusqu'à telles vacances, et puis si rien ne se passe on en reparle..." Dire "on en reparle" permet de laisser la porte ouverte. Si la dynamique de la cure est en place, on peut continuer.

D. Siboni - On est dans le fantasme de la psychanalyse, le fait de se battre sur le même objet, donner trop de sens. C'est intéressant d'essayer de bâtir une théorie

E. Blanc - C'était déjà ressenti à l'époque même puisque la fameuse polémique entre Freud et Rank...quand Rank a dit: "Finalement ce rêve des loups, c'est un rêve de Freud, parce que dans la salle d'attente de Freud, il y avait le portrait des six disciples de Freud, ce serait donc par une sorte de suggestion de Freud qu'il aurait rêvé ces cinq ou six loups, qui auraient représenté les analystes de l'Ecole Freudienne

E. Salducci - Cela replace ma question de tout à l'heure: quel est la place de l'analyste dans la direction d'une cure?. Tout est basé sur ce rêve, tout est basé sur la reconstruction de la scène primitive, et si c'est un rêve provoqué par les six disciples affichés dans la salle, c'étaient des loups parce que c'est vrai qu'ils se battaient...Je trouve que c'est particulièrement intéressant parce que ça pose vraiment la question de la direction de la cure

E. Blanc - Dès l'époque même-puisque Rank est un contemporain-ils ont senti qu'il y avait quelque chose. Parce qu'en fait il n'y a jamais eu vraiment, sauf Ruth Mack Brunswick, d'analyste du transfert, en tant que tel. C'est elle qui a posé la question de l'analyse du transfert, entre Freud et Sergueï. Sans voir le sien, évidemment.

E. Salducci - D'ailleurs quand le pauvre HL dit que c'est une analyse téléguidée, on peut croire qu'il est psychotique, non, elle est téléguidée, ce n'est pas du délire, puisque Ruth MB n'arrête pas d'aller voir Freud...

E. Blanc - Même si elle s'en défend, même si elle dit: "Freud n'a pas toujours raison, moi je

pense plutôt ça", elle va quand même le voir.

E. Salducci - Si elle a quand même pas mal réussi, c'est qu'elle n'était pas complètement collée à tout ce que pouvait dire Freud

E. Blanc - C'est elle qui a avancé la première ce diagnostic de psychose, donc là elle se démarquait par rapport à Freud. Elle n'est pas allée jusqu'au bout puisqu'elle a dit: "Ce n'est qu'un passage paranoïde, l'essentiel a été analysé par Freud, névrose obsessionnelle etc." Mais elle a quand même mis là quelque chose de différent.

Edouard Bouyssou - Ceci dit Freud nous explique très bien ce que nous constatons tous les jours dans la clinique, c'est qu'en dehors de la construction qu'il a tenté de faire, il était conscient qu'il y avait des choses que le patient ne pouvait admettre...Il le dit lui-même: "Nous pourrions imaginer que tout cela est du ressort de l'imagination de l'analyste". On ne peut pas reconstruire n'importe quoi

E. Salducci - C'est certain

R. Moscovitz - C'est "l'Homme aux loups-voilements" (Rires) On voit dans la cure qu'il y a des paroles qui n'ont pas de sens sur le moment et qui peuvent à un moment... il y a des mots qui s'enchaînent jusqu'au moment où quelque chose va se dire. Mais chaque parole n'est pas parole d'évangile

E. Blanc- C'est le problème de la "vérité vraie", il ne faut pas oublier qu'en 1926, Freud écrit à l'Homme aux loups pour, encore, lui faire préciser certains détails du rêve, seize ans après son analyse. Il est encore là à écrire, parce qu'il est en train lui-même de...Aller écrire à un analysant, en lui demandant: "Au fait, il y a 15 ans, vous m'avez dit ça, est-ce que vous êtes sûr que ce jour-là c'était bien ça?" Aujourd'hui, ça nous paraît...

E. Salducci - C'est là que se pose le problème de la vérité en analyse. J'ai copié une petite phrase de Lacan: "L'histoire est une vérité qui a cette propriété que le Sujet qui l'assume, en dépend dans sa constitution de Sujet même, et cette histoire dépend aussi du Sujet lui-même, car il la pense, il la repense, à sa façon. L'expérience psychanalytique se situe, pour le Sujet, sur le plan de sa vérité. Et la psychanalyse est une expérience à la première personne".

Cela veut dire que, comme disent les enfants, la vérité vraie, on n'en sait rien, et, je vous dis franchement, on s'en fout. Ce qui compte, c'est la manière dont le patient va reconstruire son histoire, la réécrire en fonction de ce qui se passe aujourd'hui et maintenant, pour que ce qui a pu être des noyaux pathogènes de l'enfance soient dénoués, et que les choses puissent marcher. C'est pour cela que l'histoire à laquelle faisait allusion Elisabeth tout à l'heure, de "cervelles fraîches", l'écrivain qui se dit plagiaire, son analyste qui lui dit "mais non vous n'êtes pas plagiaire puisque je suis allé acheter votre livre, et aussi le livre que vous croyez avoir plagié. Pas du tout, vous n'êtes pas plagiaire!" Et le bonhomme en sortant va au restaurant manger des cervelles fraîches. Aller faire une démonstration dans la réalité, ça ne veut rien dire. Ce qu'il y a, c'est d'entendre ce que la patient dit quand il dit qu'il est plagiaire, et travailler au niveau de ce signifiant.

Cet exemple-là pose la question de la participation de l'analyste dans la direction de la cure, mais ça pose aussi la question, comme le disait si bien Elisabeth, de ses références théoriques. Si

vous êtes parti dans des références théoriques où votre patient doit avoir un moi fort, il faut le soutenir...identification au moi fort de l'analyste, évidemment vous allez le rassurer, vous allez acheter le livre et dire: "non non"...Alors que si on voit le travail qu'a fait Lacan sur cette histoire de cervelles fraîches, non seulement il a parlé de cette affaire d'acting out, mais en plus il a dit: "au fond il faisait une anorexie mentale." Et donc on entend bien comment on peut se servir du signifiant d'une manière un peu différente. Et c'est toute la différence avec les gens qui travaillaient d'une certaine manière avant l'apport de la linguistique, avant l'apport de Lacan.

Par exemple je pense à cette histoire de fenêtre qui s'ouvre sur les loups, et bien j'ai entendu un jour un patient me dire "fenêtre fenêtre, c'est le fait de naître." Vous voyez que quand on l'entend du côté du signifiant, on n'a plus du tout la même reconstruction. Même s'il est vrai que ce rêve peut être plusieurs scènes à la fois, la scène primitive, l'histoire du tableau dans la salle d'attente, puisque le rêve fonctionne par condensation, tout est possible et sans doute vrai, la question n'est pas là, elle est de se dire qu'avec certaines références théoriques, on mène la cure d'une manière, ou on la mène d'une autre. J'ai envie de vous raconter une petite histoire que je trouve savoureuse, c'est un petit garçon qui passe ses journées dans l'atelier d'un sculpteur et qui, jour après jour, le regarde tailler la pierre. Quand l'œuvre est terminée il regarde le sculpteur et lui dit: "Dis monsieur, comment tu savais qu'il y avait un cheval dessous?" (Rires). Je trouve que cette histoire-là représente bien cette question. Avec toutes les nuances et subtilités d'interprétation que vous voudrez lui donner

E. Blanc - Justement l'analyste doit pointer le signifiant, c'est-à-dire que le signifiant renvoie à des tas d'autres signifiants, et non pas en faire un signifiant pétrifiant, en disant: "Voilà, c'est ça, c'est tout!", ce qui est complètement réducteur. Mais en pointant la diversité même du signifiant, ça lui ouvre des possibilités énormes, dans lesquelles il pourra se reconstruire

E. Salducci - On ne peut pas non plus parler de signifiant comme ça posé, parce que chaque mot va être signifiant, pour tel patient ça va être ça, pour tel autre ça va être ça. Et ça va être encore la manière dont vous allez l'entendre, c'est-à-dire que va venir faire signifiant tel mot pris dans telle histoire de telle façon. Et ce même mot ne sera pas signifiant pour un autre, bien évidemment. Et de nouveau nous parlons de l'oreille de l'analyste. Selon comme vous repérez les signifiants, vous menez la cure d'une manière ou d'une autre. D'où l'importance de bien choisir son analyste, d'où l'importance de savoir ce qu'on fait quand on appartient à une Ecole, comment on la choisit, parce que ce n'est pas rien non plus le choix d'appartenir à tel groupe ou à tel autre

E. Blanc - Edmonde je dirais aussi: d'où l'importance des deuxièmes tranches, et des contrôles. Parce que c'est dans la deuxième tranche et dans les contrôles qu'on peut revenir en arrière, faire ce re-travail sur son analyse, déplacer le transfert, et le rendre opérationnel.

E. Salducci - Et aussi le style de l'analyste. Je me demande si le style de chacun de nous n'est pas un mélange de nos repères théoriques, de notre identification à notre -ou nos- analystes, de ce que, jeune, on a pu entendre de notre travail sur le contrôle, de ce que vous-mêmes en tant que contrôleurs vous faites passer...Le style de l'analyste vraisemblablement c'est l'assemblage de tout ce puzzle-là. Et puis il y a les tics. Quand nous allons entendre parler nos grands pontes, il y a plein de tics que l'on retrouve, de chez Lacan, qui sont très...attendrissants on va dire.

E. Blanc - Mais ce qui reste non-liquidé dans une analyse, c'est le transfert de l'analyste, et c'est pour cela qu'on a besoin de faire d'autres tranches, pour justement analyser ce point noir du transfert de l'analyste

E. Salducci - Normalement c'est le travail de l'analyste de liquider le transfert du patient

E. Blanc - Il ne peut pas aller jusqu'au bout, ce n'est pas possible

E. Salducci - Moi je dis volontiers que lorsque mes patients ont terminé leur analyse, quand ils ont plaqué la porte et qu'ils sont sur le trottoir, ils ne savent même plus que j'existe. Normalement ça devrait être comme ça. Alors ça pose le problème de la fin de l'analyse. Je crois que c'est dans le premier Séminaire d'Encore que Lacan dit qu'on entend bien que l'analyse se termine quand le patient n'est plus avec l'idée que l'analyste est le Supposé savoir, mais que maintenant lui en sait un bout, il est moins dans cette quête de ce que l'autre pourrait savoir, et que du même coup, de n'être plus à la place du Sujet supposé savoir, ça liquide obligatoirement le transfert. Et c'est vrai que c'est très important d'essayer de ne pas rattraper quelque chose. Parce qu'il y a aussi des analystes qui y tiennent, à ce que ça dure, le transfert. Il faut un certain masochisme pour dire: c'est fini". Mais c'est bien la moindre des choses.

Jean-Jacques Rassial

2ème intervention

Hier soir, en relisant ce que j'avais préparé, je me suis dit, non pas que c'était tout à fait inintéressant, mais que ça n'avait strictement plus rien à voir avec l'Homme aux loups. Alors j'ai essayé de retrouver l'Homme aux loups au passage, et je vais probablement.. j'en arriverai je pense à ce que j'essayais.. je vais essayer de.. de dire à propos de l'Homme aux loups, puisque précisément l'Homme aux loups.. cette lecture avait pour moi réactivé toute une série de questions, m'avait fait reformuler toute une série de questions, alors je vais essayer d'y arriver mais en partant quand même du cas de l'Homme aux loups.

Ce sur quoi je voudrais tomber, je ne sais pas si j'arriverai jusque-là, mais j'anticipe déjà, c'est la question de l'origine du Symbolique, au sens du Symbolique lacanien bien évidemment. Mais je me suis rendu compte que j'avais commencé par préparer quelque chose qui abordait la question de l'origine du Symbolique, et où j'avais perdu l'Homme aux loups dans l'affaire. Même si, me semble-t-il, on est, pour toute une série de raisons, au vif de cette question à propos de l'Homme aux loups. La dernière fois, j'avais, dans la suite de ce que nous avait proposé Jean-Louis Rinaldini, abordé les choses à partir de la clinique, je reprendrai probablement la prochaine fois, parce que je m'étais dit que ça serait probablement intéressant de reprendre une comparaison que je n'ai pas faite, là, mais une lecture parallèle de l'Homme aux rats et de l'Homme aux loups, puisque la question du diagnostic de névrose obsessionnelle est là dans les deux cas. Je vous dis tout de suite que je pourrais presque donner un intitulé provocateur la prochaine fois, mais qui suppose que je passe par tout ce que je vais dire aujourd'hui, et qui serait: " Y-a-t-il (évidemment il faut dire que non) mais y-a-t-il une psychose obsessionnelle, au sens où on parle de psychose hystérique? "

Alors aujourd'hui je voudrais reprendre les choses à partir d'un des thèmes centraux de l'Homme aux loups, presque, ce qui justifie pour Freud la présentation de l'Homme aux loups, c'est à partir de la question de la scène primitive, la dite scène primitive, scène originaire etc. Vous voyez bien que le mot de primitif est de toute façon un mauvais mot, mais le mot d'originaire l'est aussi, je pourrai y revenir. A propos du statut de la scène primitive dans le texte, je ne ferai pas une lecture pointue, je me référerai peut-être au texte on verra, mais aussi dans ce qui va être le destin de cette scène primitive dans la métapsychologie freudienne.

Alors je vais reprendre déjà ce qu'il en est de l'émergence de cette scène primitive dans le texte, dans le descriptif de l'Homme aux Loups. C'est déjà tout à fait embarrassant, parce que la scène primitive, elle apparaît vraiment comme venant contester la théorie du rêve telle qu'on la trouvait dans la Traumdeutung. On est à mi-chemin, me semble-t-il, dans le travail que Freud effectue sur le rêve de l'Arbre aux loups, entre la Traumdeutung, et le problème qui reviendra ultérieurement, qui reviendra dans les années 20, le problème du rêve dans les névroses traumatiques. Vous savez que dans les névroses traumatiques on se trouve confronté à un problème tout à fait important, qui est que ces sujets - je laisse l'aspect nosologique de côté - qui seraient engagés... qui auraient vécu comme cela une expérience traumatique tardive, et bien, auraient pour contenu du rêve, et pour orienteur, pour vecteur, de leurs rêves, la répétition d'une scène de déplaisir.

Vous connaissez le principe fondamental de la Traumdeutung, le rêve, on apprend cela en classe terminale, le rêve est l'expression déguisée des désirs refoulés. Donc on voit bien que les névroses traumatiques vont.. c'est la théorie de la pulsion de mort, que la réflexion que Freud va mener à ce propos va le faire revenir sur sa première conception du rêve, sur la conception de la Traumdeutung de 1900. Il me semble que le travail qu'il effectue en partant du rêve de l'Arbre aux loups pour en arriver à la scène primitive est un travail tout à fait intermédiaire. Et il va même se trouver confronté - déjà de façon qui anticipe sur les problèmes de 1920, au même type de question, c'est-à-dire la question de la réalité de cette scène primitive. C'est un enjeu tout à fait, me semble-t-il, essentiel.

Alors ce qui est aussi tout à fait intéressant, quand on reprend le texte - je ne vais pas le reprendre là, vous le ferez de votre côté, ça ne sert à rien de faire de la lecture, ça c'est du travail de groupe de travail pour le coup, plus que d'intervention, donc je vous conseille dans un groupe de travail de le suivre pas à pas - ce qui est tout à fait intéressant c'est comment Freud procède là, dans ce qu'il nous raconte en tout cas, pour tomber sur - on va dire *pour tomber sur* pour l'instant puisque la question sera évidemment la question de savoir s'il retrouve ou s'il construit, et cette question sera posée de façon explicite par Freud - pour tomber sur la scène primitive. Il procède de façon tout à fait intéressante, vraiment alors là on anticipe, on n'anticipe pas sur Freud, on anticipe sur la Lettre Volée, il procède comme dans une enquête policière, d'indice en indice.

Alors si vous lisez le texte comme je l'ai relu ces derniers jours, en particulier dans la version, la mauvaise traduction.. dans tout le passage qui anticipe ce que je voulais dire, c'est-à-dire vers les pages de cette version-là, de 350 à 360 à peu près, vous voyez comment il avance d'indice en indice, il utilise d'ailleurs ce terme-là, dans cette traduction-là. C'est plus que des signes, ce sont des indices. Alors on aurait intérêt à se poser la question, justement, des termes que nous utilisons, le terme d'indice me semble un terme tout à fait passionnant, puisque l'indice, ça n'est renvoyé ni au signe ni au signifiant, c'est à renvoyer probablement à la trace, c'est-à-dire c'est à renvoyer du côté de la lettre, bien évidemment, puisqu'en définitive on tombera sur des affaires de lettres. En tout cas il avance petit à petit, et il va passer, dans son interprétation, dans son travail d'interprétation du rêve de l'Arbre aux loups - rêve dont la première émergence est vers trois-quatre-cinq ans - il va passer par deux étapes. Il me semble intéressant de relier en permanence ces deux étapes, Jean-Louis l'avait évoqué la dernière fois. D'abord il va passer par la référence au conte. Le problème du Petit chaperon rouge et puis des Sept chevreux. Il va passer par une référence à un conte, je laisse cela en réserve. Pourquoi? Parce qu'évidemment on va avoir trois termes qui vont fonctionner de façon dialectique dans l'approche de Freud. On en a plus que trois mais il y en a trois que je voudrais mettre en avant, qui sont ce terme de conte qu'il faut maintenir je crois, le terme de fantasme, et le terme de mythe.

Et on pourra dire que d'une certaine façon, en permanence la question pour nous reviendra sous cette forme-là: la scène primitive, est-ce que c'est un conte? Pourquoi pas? Quelque chose qu'on raconterait aux enfants, sur leur origine. Vous voyez bien que cette dimension de conte c'est ce qui va légitimer l'articulation entre la scène primitive et les théories sexuelles infantiles. Il n'est pas besoin d'avoir lu Bettelheim pour constater comment il y a une adéquation forte entre les contes et les théories sexuelles infantiles. L'articulation donc du conte. Du mythe. Le mythe, on le retrouve dans la pensée de l'originaire, c'est bien ce qui m'intéresse ici, on le retrouve dans quelque chose qu'il faut bien différencier des théories sexuelles infantiles, puisque c'est une élaboration plus tardive semble-t-il, mais qui me semble tout à fait importante, qui est la notion

de roman familial.

La subjectivation du conte pourrait-on dire, ce sont les théories sexuelles infantiles, la subjectivation du mythe, c'est le roman familial. Vous voyez bien que l'Homme aux loups se prête de façon forte à ce qu'il en est de cette application-là, de cette réflexion-là sur les théories sexuelles infantiles. Il y a une théorie sexuelle infantile très forte chez l'Homme aux loups qui est la question du coït anal, qui a posé le problème de l'organisation sexuelle, on l'a vu déjà la dernière fois. Il y a cette dimension du roman familial, parce que lorsqu' on lit là aussi ce qui s'est écrit par la suite de la vie de l'Homme aux loups on a vraiment l'impression que c'est un roman familial permanent. Vous savez que le roman familial est quelque chose que cliniquement on perçoit très bien chez l'adolescent, qu'on perçoit encore mieux quand, chez l'adolescent, ce roman familial est exigible, je veux dire par exemple chez l'adolescent adopté. Chez l'Homme aux loups on pourrait presque dire que sa vie, c'est le déploiement de ce roman familial.

J'évoque cette notion de roman familial par rapport à la notion de mythe, parce que je pense que j'aurai l'occasion d'y revenir. Donc Freud va avancer à partir du conte. Et il va se trouver confronté à.. il va nous dire quelque chose, qui est très énigmatique. Par rapport à cette scène originaire qui surgit, là, c'est-à-dire ce coït parental, qu'est-ce qui vient poser problème pour Freud, et qui va engager le renouvellement du débat avec Jung, surtout, et accessoirement avec Adler, c'est, dans l'ancienne traduction, le fait qu'il y a du côté du patient un "sentiment durable de réalité". Quant au surgissement de cette scène, je vois dans la nouvelle traduction "...que se forme peu à peu chez les patients eux-mêmes une ferme conviction touchant à la réalité de ces scènes originaires, conviction qui ne le cède en rien à celles fondées sur le souvenir...", c'est un petit peu plus loin qu'il le dit, mais il y a la question de la conviction du sentiment de réalité, qui vient poser à Freud un problème tout à fait énorme.

Quel est le statut de réalité de cette scène? Et c'est là-dessus qu'il va s'attarder longuement. J'ai tendance à penser que nous ne pouvons pas penser, ou que Freud se trouve dans une difficulté pour penser, la qualité de réalité de cette scène, ce qui va l'engager dans toute une réflexion sur le rapport entre le souvenir et la construction, sans utiliser...il manque à Freud une distinction lacanienne, forte, entre la réalité et le Réel. Je dis déjà ce que j'en pense, c'est-à-dire que cette scène originaire, elle ne vient peut-être pas de la réalité, mais en tout cas elle vient du Réel. Et pour le coup elle fait forçage du Réel, dans le rêve. Vous voyez bien que c'est aussi ce qui nous permet de penser la difficulté de la névrose traumatique.

Dans la névrose traumatique on a affaire à quelque chose qui semble être du registre d'une réalité, et puis on s'aperçoit que c'est beaucoup plus complexe que cela la plupart du temps. Je crois que dans les névroses traumatiques - je pense à une névrose traumatique que j'ai connue, sur le divan, une névrose qui se présentait comme une névrose traumatique, on avait à mon avis un coup de Réel qui avait été porté dans la réalité, on pourrait le dire, "un coup de Réel porté dans la réalité", mais ce qui faisait traumatisme ce n'était pas la réalité, ce n'était pas l'événement dans la réalité de son effectuation, mais c'était bien le fait que dans la réalité le Réel avait fait retour.

Dire le Réel a fait retour dans la réalité, ça veut dire que le Réel a fait retour dans l'Imaginaire. On est très très précisément dans ce qui est le fondement hallucinatoire de l'objet, mais aussi le fondement hallucinatoire de notre histoire. Alors donc Freud avance par indices, les trois indices qui semblent les trois grands indices à mon avis, à partir du rêve

- le "regarder-être regardé"
- l'arbre de Noël
- la dépression de 5 heures.

C'est-à-dire que, pour comprendre ce rêve de l'Homme aux loups vous voyez que Freud ne fait pas une lecture interne du rêve, il fait une lecture en extériorité permanente, c'est-à-dire en utilisant ce qui va être l'interprétation du rêve faite par l'Homme aux loups. Ce qu'il interprète ce n'est pas le rêve, ce qu'il interprète c'est ce que l'évocation du rêve fait revenir comme élément dans le récit de l'Homme aux loups. Pour la petite histoire, et pour penser en général la question du rêve dans la cure, pour penser aujourd'hui la question du rêve dans la cure, on voit qu'on retrouve l'idée classique, mais ça fait du bien de la voir concrètement, que ce qui s'analyse dans la cure, ce n'est pas le rêve, c'est le récit du rêve. Et je crois que c'est une idée tout à fait forte. Et qui est ici manifeste, beaucoup plus manifeste me semble-t-il que dans le cas de l'Homme aux rats, où on a l'impression que Freud en reste à l'intérieur du rêve lui-même, là on voit très bien que dans le rêve lui-même il ne voit pas grand-chose, il voit un certain nombre de choses mais pour réussir à voir un certain nombre de choses dans le rêve, pour pouvoir l'interpréter, il faut qu'il passe par ce que l'Homme aux loups évoque, par rapport à ses rêves. Le "regarder-être regardé", l'arbre de Noël, la dépression de 5 heures.

Alors donc il va tomber sur la question de cette scène primitive, dans sa qualité de Réel ou de réalité. Est-ce qu'elle est réelle ou est-ce qu'elle s'est retrouvée dans la réalité? Vous allez voir qu'il règle le problème de façon évidemment polémique, mais d'une façon tout à fait intéressante. Avant d'en arriver là, pour rester sur cette question de l'articulation entre le rêve et la scène primitive, je crois qu'on a un mécanisme très très intéressant là aussi dans la pensée de Freud, dans l'approche de Freud, puisqu'on a trois temps en fait. On aurait: la scène primitive, premier temps, qui se passe donc à un âge où l'enfant ne peut rien en construire, et qui va supposer, on va le dire, l'Oedipe, pour pouvoir être interprété. Et on a le rêve. Et dans ce sens -là, le rêve qu'est-ce que c'est? Le rêve est une interprétation de la scène primitive. Le rêve est strictement une interprétation de la scène primitive. Or, dans le parcours de la cure de l'Homme aux loups, la scène primitive, dans le déploiement qui en est fait sur l'incitation de Freud, interprète le rêve. C'est-à-dire qu'on a quelque chose de tout à fait dynamique là, qui, en même temps soulève le problème sur lequel on va s'attarder un peu. Le rêve nous dit Freud, je vous rappelle l'idée de la scène primitive, l'enfant ne peut pas l'interpréter, il n'a pas les éléments pour l'interpréter, il va falloir un temps ultérieur, et le rêve, en fait, va interpréter, donc traduire en signifiants on pourrait le dire, traduire en représentations, quelque chose, une représentation qui n'avait pas pu se structurer, qui faisait événement à allure traumatique.

Donc le rêve est une interprétation de la scène, et la construction de la scène elle-même vient rendre compte des éléments du rêve, et pratiquement de l'ensemble des éléments du rêve, donc la scène elle-même opère comme interprète du rêve. Cela a l'air d'une banalité, mais vous voyez que ça pose des problèmes, y compris techniques, tout à fait essentiels. Problèmes qu'on va retrouver... C'est intéressant de voir que l'Homme aux loups est un personnage qui surgit en permanence pas n'importe comment dans l'œuvre de Freud. Vous savez quand l'Homme aux loups termine son analyse, Freud avait donc des places pour ses patients, puisqu'il leur consacrait une heure, et qui prend la suite de l'Homme aux loups? Très intéressant cette affaire. Cela a été repéré par Thierry Bokanovski: quelqu'un qui attend une place pour faire une analyse avec Freud, et c'est quand l'Homme aux loups part que la place de l'Homme aux loups, les heures de l'Homme aux loups, sont prises par quelqu'un -on peut penser que ça induit des effets dans cette

cure analytique- et c'est Ferenczi.

Je suis tombé là-dessus tout à fait par hasard, d'un seul coup, en reprenant cette idée-là, hein? Qui est quoi cette idée-là? Qui est... qui va être reprise en permanence par Freud, au-delà de la polémique avec Jung, jusque dans deux textes importants, un où l'Homme aux loups et Ferenczi sont cités successivement, l'un après l'autre: c'est "Analyse finie analyse infinie", il présente deux cas, un patient qui est l'Homme aux loups, et un deuxième, qui est un analyste brillant, qui se trouve être Ferenczi, juste à la suite. Mais c'est aussi le problème qui va être soulevé dans un texte que, je crois, nous aurions intérêt à fortement relire pour comprendre ce qui se joue là, qui est le texte "Construction dans l'analyse".

Et il va déjà être confronté à cette question du statut de l'interprétation, et au statut de la construction. C'est-à-dire que vous voyez bien que si on peut parler à proprement parler d'interprétation, c'est ici. Ici il y a interprétation, le rêve interprète la scène primitive. Et la question qui est soulevée par Freud c'est que la scène primitive telle qu'elle est retrouvée, ou telle qu'elle est produite dans la cure, et bien, d'une certaine façon, elle se présente comme une construction. Il y aurait presque de quoi s'arrêter là.

Vous voyez, quand je dis ça, je dis que le conflit, enfin l'opposition entre interprétation et construction, qui est déjà en jeu, qui anime toutes les phases de la polémique avec Jung, dans le texte de l'Homme aux loups, d'une part anticipe sur une question qui va en permanence revenir chez Freud, dans "Construction dans l'analyse", à propos du rêve traumatique, je l'ai évoqué, dans "Construction dans l'analyse", mais aussi dans "Analyse finie et infinie", à travers cette question-là, et cette affirmation - qui quand même nous pose énormément de problèmes - de Freud, qui nous dit que dans toute névrose il y a une part constitutive et une part traumatique, vous connaissez ce fragment, mais ce qui nous pose le plus de problèmes, c'est qu'il nous dit "plus la part traumatique est importante et plus l'analyse est possible". Et plus la part constitutive est importante et plus on va se retrouver devant des problèmes de non-terminabilité de la cure.

Ce problème quand même tout à fait important, il le pose donc je vous le dis par rapport à l'Homme aux loups mais aussi par rapport à Ferenczi. On pourrait se poser la question de savoir - en faisant un peu de polémique - dans quelle mesure il y a une correspondance entre ce qui va être déployé aussi bien au niveau théorique que de ce qui va en être de sa vie, de son rapport aux femmes etc. de ce qui va constituer un parallèle entre la vie de Ferenczi, l'œuvre de Ferenczi, et la vie de l'Homme aux loups, et l'œuvre de l'Homme aux loups. Il y a quelque chose de tout à fait troublant dans cette affaire, et justement, avec ce type de question qui fera retour en permanence, à savoir interprétation ou construction. Interprétation ou construction. Vous voyez bien que la seule réponse à mon avis, elle est simple, il y en a une. La question interprétation ou construction ne se pose plus, ou du moins elle est réglée par la conception du Symbolique chez Lacan. J'y reviendrai tout à l'heure.

Donc à partir de cette reconstruction et de ce type de problème, ce type de problème "réalité-pas réalité", "réel-pas réel", c'est là que Freud va (c'est le passage qu'on ne lit généralement pas, donc je me suis dit que ce n'était pas mal de le lire, enfin, qu'on ne lit pas, sur lequel on ne s'attarde pas) engager la polémique avec Jung, va reprendre - puisque vous savez que ce texte est un texte qui a une visée polémique, au départ, que Freud l'écrit vraiment pour répondre aux propositions de Jung, et là il y a quelque chose qui va sembler tout à fait étonnant, j'y reviens dans un instant. Donc la question c'est cette scène primitive - que j'ai retrouvée - est-ce

qu'elle constitue un fait réel, un fantasme, un mythe, et si elle est un fantasme, est-ce qu'elle est un fantasme retrouvé chez le patient, ou est-ce qu'elle est un fantasme de l'analyste? Puisque d'une certaine façon ça va être la grande idée de Jung, de dire que l'idée d'épisodes sexuels infantiles qui joueraient un rôle déterminant pour l'enfant, et bien ça se trouve, Jung le dit, mais ça se trouve avec deux causes qui sont des causes qui n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé pour l'enfant, puisque les deux causes de l'émergence de ces fantasmes sexuels chez l'enfant, pour Jung, sont d'une part, et c'est ce qui là est contesté par Jung, allié aux constructions fantasmatiques de l'analyste - c'est le fantasme de l'analyste, plus méchamment Jung dit c'est le fantasme de Freud, mais enfin à l'époque il n'est pas encore à dire que c'est le fantasme de Freud, il dit c'est le fantasme de l'analyste, d'une certaine façon ce serait aussi intéressant de voir comment Ferenczi répond à Jung.

On oublie souvent la position de Ferenczi dans l'affaire puisque Ferenczi et Jung étaient des gens qui ne s'aimaient pas, pas du tout, il y avait des antipathies, c'était un monde étonnant, Abraham et Jung, c'est infernal, Abraham et Jung se détestent à un point incroyable, Abraham c'est le premier qui dit: "Mais Jung ça n'a rien à voir avec la psychanalyse", Abraham et Ferenczi se détestent cordialement, Abraham dénonce Ferenczi, dénonce Rank, dénonce tout le monde, et en même temps à chaque fois il dénonce trop tôt, c'est très étonnant. C'est dans le premier titre du Colloque de Montpellier, qui est devenu "La psychanalyse est-elle une histoire juive?", mais c'est dans une lettre à Freud, Abraham dit: "Mais comment, vous voulez mettre Jung à la tête de l'Association Psychanalytique Internationale, vous ne voyez pas que ce Suisse Allemand va totalement casser tout ce qui nous anime, et puis que c'est un personnage abominable, qui n'a rien à voir avec la psychanalyse, c'est un arriviste, tout ce qui l'intéresse c'est la succession de Bleuler, et la psychanalyse il s'en fout, il se sert de vous et c'est tout?" Et Freud lui répond: "Mais non vous vous trompez, et en plus il faut absolument mettre Jung à cette place-là, pour que la Psychanalyse cesse d'être une internationale juive, et devienne une science."

Ensuite il y aura la polémique Abraham-Ferenczi, et Abraham, à propos de Rank et de Ferenczi, les deux au départ, dira: "Vous ne vous rendez pas compte qu'ils vont très très loin, qu'ils s'éloignent de vous?" Et Freud qui aime bien Ferenczi...Abraham, ce n'est pas quelqu'un qu'il aime bien, il a une relation très passionnelle avec Jung, très passionnelle avec Ferenczi, pas avec Abraham... et Abraham évidemment va aussi, très tôt, repérer que Ferenczi s'engage sur des voies problématiques, peut-être pas par rapport à la Psychanalyse mais en tout cas par rapport à Freud, et Freud va le rabrouer...Heureusement que Abraham était mort quand Jones a été nommé parce que je pense que ça aurait continué sur le même mode, en tout cas il y a une ambiance qui est une ambiance un peu dure, et il y a aussi une ambiance dure entre Ferenczi et Jung, et d'une certaine façon on peut penser que dans un certain nombre de positions, Ferenczi répond d'une façon plus efficace que Freud à Jung.

Donc l'hypothèse de Jung c'est de dire: "Mais tout ça, ça correspond à des fantasmes de l'analyste." Ce n'est pas loin d'être l'hypothèse d'Adler aussi. Mais avec des nuances. Evidemment je mentionne qu'Adler et Jung se détestent aussi très cordialement, et que la petite bande des juifs Viennois dont Adler fait partie, ne supporte pas qu'émerge ce Suisse Allemand un peu prétentieux d'après ce qu'on sait, et le départ d'Adler anticipera le départ de Jung. Mais au départ le premier conflit d'Adler n'est pas avec Freud, il est avec Jung. Et Bleuler. Jung entraîne Bleuler dans son sillage. Alors la position d'Adler est autre, elle est de dire: "En fait vous ne pouvez pas penser cette sexualité sans son étayage biologique. Alors c'est très étonnant parce qu'on trouve dans Adler, je ne l'ai pas lu directement mais par l'intermédiaire de cet écrivain français qui a

beaucoup travaillé avec Adler, je ne sais plus comment il s'appelle, vous allez voir que ça a des relents tout à fait intéressants - Adler dit à un moment: "L'être humain naît inachevé, et par là même il est dans une situation de dépendance par rapport à la mère - ça ne vous rappelle rien, ça? - et ce qui va être son sentiment premier par rapport à la mère, c'est un sentiment d'infériorité. Il est dans cette dépendance qui le rend inférieur, et il va se trouver confronté à un pouvoir qui lui est extérieur - vous transformez pouvoir par phallus et vous avez vraiment quelque chose que nous pourrions traduire dans des textes modernes - c'est étonnant je trouve qu'on a tort de ne pas relire Adler, on y découvre quand même des éclairs de lucidité extraordinaires et en particulier on peut penser qu'Adler est le premier théoricien du phallus et le premier théoricien de la pulsion de mort.

On peut critiquer Adler sur ce qu'il va en faire ensuite, ce qu'il va en déployer, mais Adler a quand même là une perception intéressante. Là Freud est radical, on est plus tard, on est en 1911-12, il va mettre Adler et Jung dans le même sac. On a deux théories totalement divergentes, Adler et Jung, Freud va mettre Adler et Jung dans le même sac, et il va là être amené à dire des choses à mon avis qui sont en impasse, et qui resteront en impasse me semble-t-il jusqu'à Lacan. Il dit deux choses. Il nous fait un montage en nous disant - on dirait du glissement, il y a quelqu'un que je dénonce souvent pour ses glissements sémantiques, c'est quelqu'un de très intéressant mais quand on lit ses textes c'est étonnant on se voit glisser petit à petit, et on se dit comment il nous a amenés à ce point-là, c'est Baudrillard, lisez Baudrillard, vous vous apercevrez que vous partez d'un point, vous le suivez, et quand vous relisez vous vous rendez compte qu'à des moments vous avez fait des sauts sans vous en rendre compte.

Et bien Freud nous berne de la même façon dans ce texte. C'est-à-dire qu'il passe allègrement - c'est souvent le cas d'ailleurs, mais d'habitude il le fait sur un mode très interrogatif par rapport à lui-même, il se met en question, il dit peut-être qu'on peut aller dans cette direction, mais je ne suis pas sûr...Là non il est dans la polémique, et il y va et il nous met tout dans le même panier: le rêve, le souvenir-écran, qui surgit là, massivement, je préfère dire souvenir-écran que souvenir-couverture, il nous dit: après tout, que ça ait eu lieu ou que ça n'ait pas eu lieu, ça n'a pas d'importance, mais il ne nous explique pas pourquoi, il nous dit d'un seul coup: le souvenir et le ressouvenir, ça a la même consistance, c'est la même chose, il nous le dit. Alors, mais pourquoi? On est en panne en permanence, on se dit mais pourquoi? Qui nous justifie ça? Il ne nous le justifie pas. Et c'est étonnant, il fait une critique de Jung et entre autres de l'idée de Jung que la réalité correspondrait au fantasme mais au fantasme qui n'est pas le fantasme du patient mais le fantasme de l'analyste, et c'est là qu'on a encore un mot latin, c'est très intéressant, que c'est une position "pars pro toto", c'est-à-dire je prends la partie pour le tout. C'est quoi, prendre la partie pour le tout? C'est étonnant quand même, c'est étonnant, c'est-à-dire qu'il nous dit: Je fais une critique de Jung parce qu'il interprète ce que je dis comme je demande qu'on interprète un rêve.

Jung après a dérapé, c'est vrai que, ensuite, quand il s'est lancé dans l'alchimie, et sa théorie qui suit immédiatement des archétypes et tout ça, ça nous fait rigoler je crois, pour être gentil, ça pourrait nous faire pleurer aussi. Mais au moment de la polémique, Jung dit quand même quelque chose d'extraordinaire, il prend cet élément-là, et alors Freud - je vais essayer de vous retrouver le passage du "pars pro toto" qui est quand même tout à fait extraordinaire - c'est dans les "Discussions de quelques problèmes", ou "Quelques discussions..." dans la nouvelle traduction: "Je me permets de faire remarquer ici que les contradictions dans la littérature psychanalytique d'aujourd'hui sont habituellement confectionnées selon le principe du "pars pro toto". On extrait

d'un ensemble d'une haute complexité une partie des facteurs à l'œuvre, on la proclame être la vérité, et on contredit en sa faveur l'autre partie, et l'ensemble."

C'est bien ce qu'on doit faire, c'est-à-dire que ce que fait Jung comme critique, c'est de dire: l'ensemble est incohérent. "Regarde-t-on habituellement de plus près à quel groupe a échu cette préférence, on trouve que c'est celui qui contient ce qui est déjà connu par ailleurs, ou s'y rattache le mieux (la nouvelle traduction est illisible, mais ça ce n'est pas grave) ainsi chez Jung l'actualité et la régression, chez Adler les motifs égoïstes, mais laisser de côté, rejeter comme erreur ce qui justement est nouveau dans la psychanalyse, et lui revient en propre, c'est par cette voie que les avancées révolutionnaires de l'incommode psychanalyse se laissent le plus aisément repousser."

C'est étonnant, l'argument de Freud. Comment peut-on dire que la position de Jung et d'Adler est critiquable pour ça? J'aurais tendance à penser personnellement que Jung et Adler, à ce moment-là, au moment de la scission avec Freud, posent de très bonnes questions, et que de toute façon, Freud y reviendra. Sur la question de l'inconscient et du collectif, qui commence à être abordée par Jung, Freud y reviendra, c'est vrai que ce n'est pas là-dessus que s'engage le débat, mais sur la question de la théorie sexuelle, évidemment la théorie de la pulsion de mort, fera revenir Freud sur les questions soulevées par Adler, et sur la question du rapport entre le fantasme, et puis le transfert, et le contre-transfert, Freud y reviendra, il y reviendra à propos de ses querelles avec Ferenczi, mais là aussi Lacan y reviendra.

N'oubliez pas quand même quand on parle de Jung, que Jung est le théoricien du contre-transfert, le théoricien de la formation de l'analyste. L'analyse didactique c'est une invention de Jung. On oublie la dette de Freud à Jung. Le terme de complexe, que Freud va garder, c'est un terme jungien. Et il vient nous gêner ce terme de complexe, à propos du complexe d'Oedipe, du complexe de castration, il n'empêche que Freud, ce concept, il le garde jusqu'au bout. Il y tient mordicus. Or ce concept est un concept jungien. L'idée que la formation de l'analyste passe par l'analyse de l'analyste, c'est une idée jungienne. Freud pense que ce n'est pas la peine, il pense qu'en une après-midi, on peut essayer d'expliquer à quelqu'un comment ça marche, et ça suffit. C'est Jung qui va dire: "Mais non, il faut que les analystes soient passés par une expérience analytique la plus profonde possible." C'est tout à fait étonnant, et en relisant cela, ce qui me frappe, c'est la mauvaise foi de Freud.

Tout cela pour dire quoi? C'était une anecdote pour dire qu'à mon avis Freud ne répond pas à la question qu'il soulève, et qui est soulevée par Jung et Adler, surtout par Jung. En l'occurrence la question de la fonction de l'infantile. Voyez que cette question va rester en suspens jusqu'à Lacan. On va se retrouver devant une difficulté que chacun essaiera de régler, qui est la question de la définition de ce que nous appelons l'infantile. On voit bien que si on essaie de fouiller au plus loin sur ce que c'est que l'infantile, on tombe sur l'originaire. Et qu'à ce moment-là, l'enfance, en tant que telle, et bien elle va se réduire au point le plus archaïque. Freud le dit un peu plus loin, je cite toujours ce passage-là, c'est sa conclusion de l'Homme aux loups, c'est le problème de l'articulation phylogénèse et psychogénèse, où il est amené à nous dire que le complexe d'Oedipe, l'Oedipe, ça préexiste au Sujet. Vous voyez que ça va tout à fait à l'encontre d'une théorie d'un primate de l'infantile. C'est-à-dire que l'enfant fait son entrée dans l'Oedipe.

"Je suis enclin à penser qu'ils sont des précipités de l'histoire de la civilisation humaine", et en définitive ce qu'il nous dit c'est que l'enfance, ça va être simplement un remaniement, une appropriation de cet Oedipe qui est inscrit dans la culture. On voit bien comment ça va se poser

tout au long de l'époque freudienne et ensuite avec le fait que si on essaie d'aller fonctionner du côté de l'infantile, retrouver l'infantile, et bien on va fonctionner par exemple dans la ligne de Mélanie Klein, c'est-à-dire qu'on est là dans le précocissime, ou on va faire comme Lacan, c'est-à-dire construire des mythes de l'enfance - c'est ce qu'il fait - de plus en plus précoces. Et on a une espèce de point, d'enfance, d'aucuns diraient imaginaire, qui vient se constituer, non pas dans la vie du névrosé, mais dans la théorie psychanalytique elle-même.

Or en fait - et vous savez ce que ça va donner comme dérive, une dérive impliquée par Freud - ça donnera le psychanalyste classique qui pensera que la consigne à donner aux gens dans la règle fondamentale, ça devient: "Parlez-moi de votre enfance", et puis la conviction que plus on fera venir des constructions ou des souvenirs, mais plutôt des constructions, d'une période la plus ancienne possible, et plus on sera au plus vrai de la fonction constitutive de l'enfance. Et on finit avec le cri primal, on tombe sur quelque chose qui serait le cri articulé de la naissance. Mais il y a une espèce de mythe qui fonctionne, qui va persister me semble-t-il en permanence et qui va soulever un certain nombre de problèmes. Je crois que ce qui est en jeu dans ce débat, à partir de la production de cette scène primitive, dont vous voyez bien que son intérêt c'est que Freud est très embarrassé quant à sa qualité par rapport à ce qu'il a déployé jusqu'à présent, c'est-à-dire l'Oedipe, puisque bien évidemment l'Oedipe là on le voit dans le rêve, 4-5 ans, mais la scène primitive, elle serait bien antérieure, c'est que nous sommes tenus, nous sommes obligés de passer d'une fonction de l'infantile à la fonction de l'originnaire. La scène primitive, c'est la scène originnaire. Pour le dire autrement, ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que la scène primitive, ce n'est pas le fait que l'enfant voie ses parents dans un acte sexuel, dans un rapport sexuel, on pourrait presque le dire, mais c'est la construction du rapport sexuel, qui a été celui de ses parents, le concevant. C'est-à-dire, évidemment, à un moment qui est, pour tout enfant, articulé avec Noël, le Noël de l'Homme aux loups - il faut faire de la provocation vulgaire quand même - elle est archétypale.

Je l'ai dit la dernière fois, il me semble qu'on ne peut pas penser cette fonction de la scène primitive comme se passant à un autre jour que le jour de Noël. Ce qui est en jeu, ce n'est pas le coït parental, ce qui est en jeu c'est la conception de l'enfant. La scène primitive, c'est la scène originnaire, c'est-à-dire le coït parental, puisque l'idée quand même qui fait que le névrosé ne se flingue pas tout de suite, c'est qu'il méconnaît que nous ne sommes que l'effet, nous dit Lacan, d'un malentendu, c'est-à-dire que nous, on croit qu'il y a eu un rapport sexuel, même s'il n'y en a plus, qu'il y en a eu un, celui qui a eu pour effet que nous soyons conçus. Conçus. C'est très joli, le mot conçus. Conçus comme un concept. Conçus non seulement au niveau de la fabrication, mais bien même comme essence, là on tomberait sur un enjeu philosophique qui est un enjeu philosophique fondamental, c'est-à-dire que la fonction sur laquelle Freud va tomber nous oblige à nous déplacer de la question de l'infantile à la question de l'originnaire. Sachant que l'infantile ça n'est que le mode sur lequel nous subjectivons l'arbitraire, l'absurde, et la bêtise de notre origine.

Après tout, ce que nous construisons de notre enfance, mais aussi ce que nous construisons dans notre enfance, c'est bien cette espèce de tentative d'interprétation d'un événement qui se caractérise par le fait que la seule chose dont nous soyons certains c'est qu'il a eu lieu. La seule chose dont nous soyons certains c'est qu'il a eu lieu. Vous voyez bien que c'est d'ailleurs ce qui va poser problème dans certaines psychoses.

Roland Chemama

Quelques réflexions sur la question de la castration à partir de L'homme aux loups

Ce dont je vais vous parler aujourd'hui c'est de la question de la castration, et c'est une question que je vais articuler, bien sûr, avec la lecture que je peux faire de L'homme aux loups.

Évidemment je ne vais pas prétendre que tout ce que je vais vous dire aujourd'hui est totalement dérivé de cette lecture. Il serait pour le moins artificiel d'aborder la lecture de L'Homme aux loups comme si nous avions d'abord fait table rase des diverses questions que nous nous posons sur tel ou tel point essentiel, et des réponses que nous tentons d'apporter, peu à peu, à ces questions. Mais c'est précisément à partir de là que nous pouvons situer tout l'intérêt de ce travail sur L'Homme aux loups. Ce travail nous permet de nous préciser à nous mêmes un certain nombre d'apports de Freud, de Lacan, éventuellement de quelques autres analystes ; mais également - et c'est sans doute là l'essentiel - ce travail nous permet de mettre à l'épreuve, à propos d'un cas précis, quelques hypothèses que nous pouvons formuler. sur les questions qui nous paraissent aujourd'hui cruciales.

Mes questions concerneront donc, comme je vous l'ai dit, le thème de la castration. En fait je partirai de la question de la forclusion, dont je crois qu'on vous a déjà parlé. Mais vous verrez que je serai conduit peu à peu, à m'éloigner de ce point de départ

Il y a en effet, dans un cas comme celui qui nous occupe, au moins deux façons de procéder. La première est de partir d'un certain nombre de concepts qui peuvent nous paraître acquis. Par exemple refoulement d'un côté et forclusion de l'autre ; ou encore reconnaissance de la castration d'un côté et rejet de la castration de l'autre ; ou enfin névrose d'un côté et psychose de l'autre. A l'aide de ces concepts on peut mieux saisir ce qui se passe dans un cas comme celui qui nous occupe. C'est une démarche de ce type que je suivrai tout d'abord. Mais la démarche inverse est peut-être plus intéressante. Il s'agit, à l'occasion de ce que nous apprend un cas, de réinterroger les concepts psychanalytiques eux mêmes. C'est là dessus que je voudrais déboucher, au moins donc en ce qui concerne la castration.

Sur quoi, depuis Lacan, nous accordons nous le plus couramment en ce qui concerne l'homme aux loups? Vous savez que Lacan a donné une importance tout à fait particulière à l'épisode de l'hallucination du doigt coupé. A l'âge de 5 ans Serguei joue à entailler l'écorce de noyers avec son couteau de poche. Il s'aperçoit soudain - c'est une hallucination - qu'il s'est coupé un doigt, de telle sorte que celui-ci ne tient plus que par la peau. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il peut constater qu'il n'en est rien. Or Freud introduit ce passage après avoir parlé de l'attitude que le jeune enfant avait adopté à l'égard de la castration. C'était une attitude complexe, mais nous en retenons surtout que d'un certain point de vue Serguei n'avait rien voulu en savoir. « les choses se passaient comme si elle n'existait pas ». Freud emploie le mot de Verwerfung, que Lacan a proposé de traduire par forclusion. Or vous savez que Lacan a fait de ce concept de

forclusion le concept fondamental pour rendre compte de la psychose. Il y a pour Lacan, chez le psychotique, forclusion, rejet, non symbolisation, de quelque chose d'essentiel, à savoir de ce qui représente en chacun de nous la loi, forclusion donc de ce que Lacan appelle le Nom-du-Père. Et vous savez bien sûr que la forclusion va s'opposer au refoulement au sens où ce qui est refoulé est en même temps inscrit, symbolisé, ce qui n'est pas le cas de ce qui est forclos. Il est vrai que tout cela n'est pas encore complètement élaboré à l'époque notamment du séminaire I, dans lequel Lacan commente le cas, et encore moins deux ans avant dans un séminaire non publié dont nous avons quelques traces. Mais nous lisons volontiers ces textes à partir des textes suivants. Nous assimilons assez couramment forclusion de la castration et forclusion du Nom-du-Père (après tout la castration peut être entendue comme la loi elle-même, le Nom-du-Père comme ce à partir de quoi cette loi est instaurée). Nous ne nous préoccupons pas trop du fait qu'il n'est pas du tout sûr que l'Homme aux loups soit un psychotique (Lacan parle en ce qui concerne l'hallucination de « phénomènes de psychose »). Mieux, il y a au moins un point par où ce qui se passe ici nous paraît illustrer la forclusion de façon emblématique. C'est que nous avons appris que ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel. Où mieux qu'ici pourrions nous saisir ce phénomène? Précisément parce que Sergueï n'aurait rien voulu savoir de la castration il se retrouverait confronté à la vision d'une mutilation, à une perception qui s'impose avec force, à une perception dont il ne saurait douter, au moins pendant un moment, bref à quelque chose qui a valeur de réel. Voilà donc ce qui peut paraître constituer la base commune à laquelle les analystes, à tout au moins les analystes lacaniens peuvent se référer.

Les choses cependant sont-elles si simples? A vrai dire, elles sont moins évidentes qu'il n'y paraît. Vous en trouverez un indice dans le fait que de nombreux auteurs, qui pourtant se réfèrent couramment à Lacan, ont pu souligner plusieurs difficultés ou ambiguïtés. Je vais vous en citer quelques uns afin de vous en donner une idée.

*

Je me référerai d'abord à un texte qu'il serait assez intéressant de citer et de discuter en détail, mais je ne crois pas possible de trop m'y attarder parce qu'il n'est pas encore publié. Il s'agit d'un compte-rendu fait par Moustapha Safouan du Séminaire I de Lacan. Moustapha Safouan estime que l'évocation de la forclusion à propos de l'homme aux loups « est pour le moins étonnante ». « Car, dit-il, s'il y a une observation où la menace de castration est lisible dans toutes les pages, c'est bien celle de l'Homme aux loups, et c'est de là peut-être que vient l'espèce de fascination que cette observation exerce sur le lecteur. » Nous pourrions bien sûr ici rappeler que Freud fait état de plusieurs courants psychiques coexistant chez l'homme aux loups concernant cette question de la castration, coexistence que Moustapha Safouan prend bien sûr en considération. Mais on prendra son texte au moins comme l'indication d'un problème difficile. Comment peut-on affirmer d'un sujet que d'une certaine façon il a totalement rejeté la castration, alors que d'un autre côté il l'abomine, et que d'un troisième côté il est tout près (là je cite Freud) « à l'accepter et à se consoler de par la féminité à titre de substitut » ?

Est-ce parce qu'il n'est pas si facile de faire tenir tout cela ensemble que Denise Lachaud, dans un livre récent, *L'enfer du devoir*, fait tout glisser du côté du refoulement? Elle relève que la plupart du temps Freud ne parle pas, dans son article, de *Verwerfung* (forclusion), mais de *Verdrängung* (refoulement). Elle estime que la formule « ne rien vouloir savoir au sens du refoulement » a été mal entendue ; et il est vrai que cette formule peut vouloir dire deux choses assez différentes, que par elle-même elle ne veut pas forcément dire qu'il n'y a pas de refoulement. Elle souligne des formules qu'on trouve bien sûr chez Freud, comme cette phrase où

Freud nous dit que l'homme aux loups « avait reconnu la castration comme un fait réel ». Sans doute tout cela vient-il du fait qu'elle cherche à présenter l'homme aux loups comme un cas typique d'obsessionnel. « Quand il s'agit de névrose obsessionnelle, écrit-elle, nous devrions cesser de traduire Verwerfung par forclusion liée au Nom-du-Père - clé de voûte de la structure psychotique. Conserver retranchement serait plus pertinent car l'obsessionnel ne cesse de répéter l'opération de la castration : trancher et retrancher ». Que peut-on penser de tout cela. Ce qui me gêne, pour ma part, dans ces remarques de Denise Lachaud, c'est qu'elle part de l'assignation à l'homme aux loups d'une structure déterminée pour en déduire la nature des phénomènes qui sont en jeu chez lui. Je ne pense pas que ce soit la meilleure méthode.

Il ne me semble pas inutile, au point où nous en sommes de ce petit parcours de vous présenter également une tentative assez originale pour résoudre le problème qui nous occupe. C'est celle de Henri Rey-Flaud, dans un livre qui s'appelle : Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse. Comment Henri Rey-Flaud rend-il compte, en ce qui le concerne, de cette coexistence de plusieurs « courant opposés »? Si on le suit bien, si on relie ensemble divers passages du livre, on s'aperçoit qu'il la ramène à un clivage, un clivage qu'on pourrait à la limite formaliser autour du signe V, du cinq romain. « L'homme aux loups (...), nous dit-il, (était) partagé originellement entre un « rejet » de la castration (Verwerfung), qui le situait sur le versant de la jouissance, et une reconnaissance de la castration (Annerkennung), qui l'inscrivait au registre de la névrose et du désir ». Mais ce clivage, Henri Rey-Flaud le conçoit sur le modèle du clivage fétichiste. L'objet fétiche, vous le savez, peut représenter à la fois la reconnaissance et le déni de la castration. C'est le cas par exemple de cet homme dont parle Freud, qui avait élu pour fétiche une gaine pubienne qu'il pouvait porter comme slip de bain. Cette pièce vestimentaire qui cachait les organes génitaux, pouvait signifier aussi bien que la femme était châtrée ou qu'elle n'était pas châtrée et cela permettait de surcroît de supposer la castration de l'homme. Eh bien c'est un mécanisme de ce type que suppose Henri Rey-Flaud chez l'homme aux loups. Le V ou le cinq romain prend ici valeur de point pivot du clivage. On voit bien dans la scène avec le papillon qui s'envole comment il peut fonctionner, dans le champ du désir, comme signal d'angoisse face à la menace de la castration. Mais en même temps, renvoyant à la scène primitive, il constitue la lettre même de la jouissance, celle qui impose de repasser toujours par les mêmes chemins, et vous savez qu'effectivement il y avait chez les femmes au moins une posture qui pour l'homme aux loups avait valeur de fétiche, celle où la femme se trouve agenouillée et le dos à l'horizontale, comme Grouscha par exemple quand elle frotte le plancher, comme telle autre servante ou telle paysanne ultérieurement, mais aussi comme la mère dans la scène primitive.

Que penser de cette élaboration? Je serai conduit à en reparler dans un moment, mais je crois devoir vous signaler dès à présent que Henri Rey-Flaud pense pouvoir s'appuyer sur un argument de poids, qu'il ne nous donne que tout à fait à la fin de son livre, comme s'il avait conservé jusqu'au bout sa carte maîtresse. Il a procédé en effet à un rapprochement terme à terme de la présentation de l'homme aux loups d'un côté, et d'un autre côté de la présentation d'un cas de fétichisme dans le célèbre article Le clivage du moi dans le processus de défense. Il y a pour lui une similitude très forte entre ces deux textes, similitude qui autorise à penser qu'il ne s'agit en réalité que d'un seul et même patient. Vous reprendrez vous-même, si cela vous intéresse, les termes de ce dossier. Pour ma part je serai conduit à poser les problèmes un peu différemment.

Je ferai cependant encore référence à un dernier auteur, Claude Rabant, et plus précisément à son livre Inventer le réel, sous titré Le déni entre perversion et psychose. Il y a dans ce livre un appendice qui envisage les termes de déni et de forclusion dans leurs rapports conceptuels. Je n'entrerai pas trop dans le détail de cet appendice qui est tout entier orienté par une question en effet difficile : qu'est ce qui a permis à Lacan de privilégier le terme de Verwerfung pour traiter

de la psychose alors que Freud use le plus souvent du terme de Verleugnung, déni ou désaveu, ou encore démenti? Ce qui m'intéresse dans ce texte c'est que Claude Rabant va être amené, dans la logique des questions qu'il se pose, à rappeler que la Verwerfung n'est pas seulement pour Lacan un mécanisme particulier, spécifique au champ des psychoses, mais un temps originaire, temps qui concerne le rejet d'un signifiant fondamental, et sur le fond duquel se profilent les différents phénomènes de Verneinung, de dénégation qui sont ceux des différentes névroses. Claude Rabant s'appuie là dessus sur un chapitre difficile du séminaire sur Les psychoses, le chapitre XI. Pour ma part, il me paraît plus simple à présent d'en venir à une question très voisine que nous pouvons introduire à partir du séminaire I.

*

De quoi en effet nous apercevons nous lorsque nous relisons le séminaire I en tentant d'oublier un peu les mises en places nécessairement schématiques dont nous nous souvenons le mieux. D'abord nous voyons que Lacan se réfère à L'homme aux loups plusieurs fois, dès la toute première leçon, et dans des registres assez différents. Sa réflexion sur le refoulement, sur la reconstruction de l'histoire du sujet, sur le trauma semble toujours avoir ce texte de Freud comme toile de fond. Qu'en est-il maintenant lorsque pour la première fois, dans la leçon 4, la séance qui précède l'intervention d'Hyppolite, il aborde la question de la Verwerfung? Cette Verwerfung qu'il accepte de traduire par le terme de «rejet», sous la suggestion du philosophe, ou encore par le terme de refus, cette Verwerfung qu'il commence donc tout juste à isoler comme telle, qu'est-ce que Lacan veut y voir avant tout? Il s'agit, nous dit Lacan dans cette leçon, de quelque chose -je cite - quelque chose qui est « au-delà du refoulement, quelque chose de dernier (...) un premier noyau du refoulé ». De ne pas se formuler, ce noyau est « littéralement comme si cela n'existait pas » Et pourtant - je continue à citer - « il est le centre d'attraction qui appelle à lui tous les refoulements ultérieurs. »

Alors bien sûr vous reconnaissez ici ce que nous appelons refoulement originaire. Et sans doute la plupart d'entre vous avaient déjà repéré ce passage du séminaire où j'en suis venu après un long détour. La première fois que Lacan parle de Verwerfung, la première fois qu'il l'isole dans L'homme aux loups, c'est pour en faire, non pas seulement le mécanisme explicatif de la psychose, mais une illustration de ce que peut être le refoulement originaire, à entendre comme ce qui fonctionnerait pour chacun. Pour être plus précis ce que Freud désigne comme Verwerfung de la castration chez l'homme aux loups, et je vais maintenant souligner ce terme de castration, eh bien c'est cela que Lacan nous suggère de saisir à l'arrière plan de ce qui pour nous tous vaut comme refoulement. C'est de ce point que je vais partir maintenant pour inverser les questions que nous nous posons ordinairement. Il ne s'agira plus de se demander comment la forclusion de la castration peut éclairer ce qui se passe pour l'homme aux loups. Il s'agira de souligner que le travail de Lacan sur L'homme aux loups le conduit à concevoir un rejet radical de la castration, rejet qui vaut pour chacun. C'est donc à partir de là à une réflexion d'ensemble sur la castration que nous serions conduits, une réflexion que je ne pourrai bien sûr qu'esquisser, parce que dans une simple conférence on ne peut tout de même pas aller très loin sur un point aussi important. Au fond je vais maintenant d'abord formuler quelques remarques pour situer les questions en jeu ici, et j'espère simplement que je pourrai pour finir vous donner une idée de la façon dont je m'oriente dans ces questions..

Première remarque : une fois qu'on a dégagé, chez Freud lui-même, le type de structure en jeu chez l'homme aux loups, on peut le retrouver, apparemment identique, dans d'autres textes. Prenons par exemple un texte aussi important que « la disparition du complexe d'Oedipe » (La

vie sexuelle). Freud tente de montrer comment l'enfant, ou du moins le garçon, peut rencontrer à un moment donné une menace de castration et comment « l'organisation génitale phallique de l'enfant péricule lors de cette menace de castration ». Mais Freud relève d'emblée que « l'enfant tout d'abord n'accorde à la menace aucune croyance ni aucune obéissance ». En somme le premier mouvement est celui même de l'Homme aux loups ; ne rien vouloir en savoir. Et même ensuite, dit Freud, lorsque l'enfant commence à compter avec la possibilité d'une castration, c'est « là encore en hésitant, à contrecœur et non sans s'efforcer de réduire la portée de sa propre observation ». Autrement -dit il semble bien qu'ici aussi il y a forcément coexistence de plusieurs positions différentes quant à la castration.

Deuxième remarque, qui est en fait une question. Qu'appelons nous, au point où nous en sommes, qu'appelons nous castration? La question ne semblait pas simple pour Lacan lui même puisque jusque dans des séminaires assez tardifs il affirme ne pas bien savoir ce que c'est. Dans le texte de Freud que je vous cite, « la disparition du complexe d'Oedipe » on peut croire qu'il s'agit d'une menace bien précise, celle qui est faite au petit garçon de lui retirer son pénis. Mais Freud dit que cette menace peut être symboliquement adoucie : par exemple, lorsque l'enfant se masturbe on peut lui annoncer la suppression, non du pénis, mais de la main, qui pêche activement. Or cette référence à une dimension symbolique est ici bien utile. Elle montre que déjà pour Freud l'important n'était peut-être pas la dimension réelle de la menace, mais le fait que dans l'univers de symboles où se situe l'enfant il y a des activités auxquelles il doit renoncer - masturbation mais aussi énurésie par exemple - et que c'est ce renoncement que nous devons d'abord désigner comme castration. Cette modification a une conséquence non négligeable. C'est qu'elle permet de concevoir plus facilement que la castration concerne les deux sexes, que toutes les questions que j'essaie de poser avec vous ce matin, nous avons à les poser pour les deux sexes. En somme c'est sur la castration comme opération symbolique, c'est sur la castration comme interdit que porte notre questionnement. Lorsque le thème de la Verwerfung nous conduit à l'idée d'un refoulement originaire de la castration c'est notre rapport à l'interdit fondamental qui se trouve concerné.

Troisième remarque. Ce que je voudrais à présent cerner d'un peu plus près, ce que je voudrais à présent souligner, c'est quelque chose qui représente sans doute un point de bifurcation important, un point à partir duquel nous nous éloignons assez nettement, avec Lacan, d'une lecture triviale de l'apport de Freud. Que pourrions nous croire en effet en lisant Freud sans beaucoup d'attention? Nous pourrions croire que ce qui se trouve refoulé, c'est ce sur quoi porte l'interdit, le désir oedipien, ou encore diverses manifestations de la pulsion, que sais-je encore? Pourtant nous savons que dès le début Freud a présenté les choses très différemment, par exemple à propos de la névrose obsessionnelle (et je pense notamment à un article de 1896 « sur les psychonévroses de défense » (Névrose, psychose et perversion). Là ce qui se trouve refoulé ce n'est pas seulement un désir, mais le reproche qui se trouverait lié à la satisfaction de ce désir, le reproche qui représente ici l'interdit lui-même. Il me semble que Lacan a pu systématiser ce type de représentations en nous montrant que nous ne nous défendons pas seulement contre le désir mais contre la castration elle-même. C'est pour cela qu'à mon sens toute l'élaboration concernant la Verwerfung dans le séminaire I est essentielle. Peut-être parce que nous savons qu'elle est à l'origine d'une réflexion originale sur la psychose, nous oublions qu'elle conduit aussi à l'idée que pour chacun la castration peut tomber sous le coup d'un je n'en veux rien savoir radical. Encore une fois la castration ce n'est pas seulement ce qui nous fait refouler, mais c'est ce qui pour chacun doit rester inaperçu, et c'est le séminaire I qui est à l'origine de cette réflexion forte que j'essaie de vous présenter.

Quatrième remarque. C'est cette idée que pour chacun il y a un « ne rien vouloir savoir de la castration », cette idée que pour chacun il y a défense contre la castration qui nous ramène

maintenant à une question difficile, celle de ce qu'il peut y avoir de commun entre les différentes structures dont nous faisons état, névrose, psychose et perversion. Et c'est là dessus bien sûr que je vais avoir à faire état de la façon dont je m'y retrouve.

Nous aurons dans quelques mois des journées d'étude sur la question des Borderline, c'est à dire de ces cas qui sont censés être intermédiaires entre névrose et psychose. Mais vous voyez que nous avons peut-être à prendre les choses à un niveau plus radical. Jusqu'où va ce rapprochement qui fait que nous renvoyons à présent toutes les structures à cette forclusion ou à ce refoulement originaire? Et comment maintenir une distinction malgré ce rapprochement?

*

A vrai dire cette question me paraît, dans toute son étendue, assez difficile. Il serait pourtant essentiel de l'articuler parce que dans la pratique nous avons souvent l'impression de la rencontrer. Par exemple nous pouvons avoir l'impression que, pour tel sujet, d'un côté quelque chose de la loi a été symbolisé, mais que d'un autre côté, c'est resté partiel et par exemple qu'une forclusion semble avoir fonctionné en un autre point (je pense par exemple à ce qui a pu se passer dans certaines familles lorsque une origine juive a été, après la dernière guerre et la Shoah, complètement passée sous silence : là nous avons quelque chose comme une forclusion partielle qui peut très bien coexister avec une formation névrotique). Ou encore nous pouvons avoir l'impression que tel sujet est tout entier pris dans l'ordre du refoulement jusqu'à ce qu'une perversion transitoire nous montre à quel point il peut y avoir aussi chez lui un déni, un très actif déni de la castration. Alors, comment nous repérer dans tout cela?

C'est là-dessous que nous retrouvons les questions que nous posions au départ, concernant cette coexistence de plusieurs courants psychiques chez un même sujet, ou même cette question, suggérée par la lecture d'Henri Rey-Flaud, cette question d'un clivage entre reconnaissance de la castration et rejet de la castration. Mais à présent cette question nous pouvons ne plus la poser à propos d'un sujet particulier, Serguei Pankejeff. Peu nous importe au fond que l'homme aux loups et le fétichiste du texte sur Le clivage du moi ce soient une seule et même personne. En revanche ce qui est peut-être plus important c'est de nous demander ce qui pour chacun peut valoir comme coexistence de plusieurs courants psychiques ; et c'est sans doute aussi effectivement de nous demander si cette coexistence peut être pensée dans l'ordre du clivage, sur le modèle pourquoi pas de l'organisation fétichiste.

Le clivage ordinaire - si l'on peut dire - il est assez bien illustré par une formule qui est restée célèbre depuis un article d'Octave Mannoni, publié dans Clefs pour l'imaginaire, ou l'Autre scène. C'est la formule : je sais bien mais quand même. Je sais bien, disons, qu'il y a interdit de l'inceste, ou encore je sais bien qu'on ne peut pas être le phallus et l'avoir à la fois c'est à dire être signifiant du désir et en même temps se prévaloir des insignes de la virilité. Je sais bien, en somme que tout n'est pas possible. Mais en même temps je fais comme si je n'en savais rien et quelque part, à une place d'ailleurs généralement repérable, je maintiens que j'échappe à la castration J'y échappe d'ailleurs d'une façon souvent très paradoxale puisque aussi bien cela peut tout à fait être un symptôme qui fait ma force, parce que je m'y reconnais, parce qu'il me garantit un être dont je m'assure, et accessoirement parce qu'il oblige mon entourage à quelques prévenances. J'y échappe d'une façon paradoxale, mais j'y échappe.

Je prévois cependant ici une objection, et si vous le voulez bien je vais la faire à votre place. Peut-être en effet, me direz vous y a-t-il chez chacun une attitude ambiguë à l'égard de la castration. Mais que gagnons nous à la rapprocher ainsi du fétichisme, c'est à dire d'une organisation du désir qui se trouve le plus souvent associée essentiellement à la perversion? Un

tel rapprochement est-il vraiment éclairant?

A vrai dire si vous me suivez d'assez près vous avez sans doute relevé que je ne parle pas ici à proprement parler d'un mécanisme pervers, mais de quelque chose de structural qu'il y aurait à situer, même si cela reste problématique, au delà ou en deçà de ce que nous pouvons décrire à propos de telle ou telle structure particulière. Mais à condition de bien s'accorder là-dessus, il me semble que ce que j'avance est assez éclairant même là où l'on ne pas manifestement dans le cadre d'une organisation perverse du désir.

Prenons par exemple un cas d'inhibition, le plus trivial, un cas qui provient de cette clinique de la névrose qui nous occupe quotidiennement, un cas que je simplifie beaucoup pour lui donner valeur de paradigme. Il s'agit d'une jeune femme qui ne peut pas écrire, et qui s'aperçoit un jour, sans que l'analyste ait fait grand chose pour cela, que si elle s'interdit d'écrire c'est sans doute parce que le stylo est un symbole phallique, et qu'elle ne peut décidément pas s'approprier un instrument auquel en tant que femme elle n'a pas droit.

Dirons nous alors que cette jeune femme a accès à ce qui pour elle constitue la castration, qu'elle peut en parler vraiment, que cette parole va constituer un progrès, qu'elle va avoir des effets libérateurs? Eh bien, ce n'est pas du tout sûr. Ce qu'elle met plutôt en lumière ce sont les empêchements ordinaires dans lesquels elle s'enferme - ce qui en fait lui évite plutôt de se confronter à des questions plus décisives pour elle. Mieux encore on peut dire que son symptôme constitue une représentation qui comporte une part de dérision. C'est comme si, s'adressant à l'Autre, elle lui disait : il doit y avoir renoncement? mais oui, mais oui... vois comme déjà j'évite d'écrire. N'est-ce pas là un beau sacrifice? Or je pense que cette dérision n'est pas sans rapport avec le déni pervers, et ce n'est sans doute pas un hasard si cette jeune femme, névrosée obsessionnelle, a pu dans certaines occasions mettre en acte une pratique perverse.

Peut-être pourriez vous souhaiter qu'avant de conclure j'en revienne tout de même à l'homme aux loups. Il nous a mené, je pense, à des questions importantes, qui sont parties pour moi de ce terme de Verwerfung, mais surtout de la place que Lacan lui donnait au tout début de sa réflexion. Peut-on alors, à la fin de ce trajet nous demander si les voies que j'ai cru pouvoir éclairer ici aident à rendre compte de ce qui se passe pour lui?

De quoi s'agit-il en fin de compte? Il s'agit de ce champ assez vaste, qui constitue au fond l'essentiel de notre clinique, ce champ dans lequel le sujet reconnaît la castration mais marque en même temps, d'une façon ou d'une autre, qu'il est tout à fait décidé à ne pas la prendre vraiment au sérieux. Un des moyens ordinaires va être de ne pas vouloir voir en elle la loi symbolique qui nous commande tous, mais de l'imaginer, de l'imaginariser dans les différentes formes d'atteintes au corps que chacun peu craindre. Freud déjà avait relevé que chez l'homme aux loups la crainte de la dysenterie, et les troubles fonctionnels intestinaux avaient la valeur d'une identification à la mère. Il s'agit à ce niveau de contourner la question de la différence des sexes et celle de la castration en jouissant d'une position féminine. Plus tard les préoccupations hypocondriaques se reporteront plutôt sur les dents ou le nez : c'est du nez, c'est des dents qu'il ne cesse de se plaindre, ainsi bien sûr que des traitements qu'on lui fait subir, toujours supposés défectueux. Vous trouverez une description très complète de tout cela dans l'observation de Ruth Mac Brunswick, Supplément à l'« extrait de l'histoire d'une névrose infantile » de Freud. Ce sont des phénomènes finalement assez proches de l'épisode du doigt coupé, et je pense que Ruth Mac Brunswick est assez fondée à parler d'une « castration d'ordre hallucinatoire ». Mais l'insistance avec laquelle il rapporte toute castration possible à ces organes laisse penser qu'il s'agit également de préserver autre chose, de préserver un phallus que le nez par exemple ne fait que métaphoriser.

J'ajouterai d'ailleurs encore une dernière remarque à propos de cette question de cette blessure située au niveau du nez. Diverses associations montrent que le nez renvoie au juif, qui

dans certaines représentations est pourvu d'un nez long et crochu. Or j'ai cru pouvoir constater que chez des sujets qui ne sont pas eux mêmes juifs le thème de la judeïté, et plus précisément de la circoncision rituelle est souvent présent lorsque la question de la castration se présente dans une dimension mal élaborée symboliquement, et qu'elle doit donc être articulée avec l'image d'une mutilation réelle.

Voilà. Je vais arrêter ici mon intervention. Je suis assez conscient que je laisse forcément, sur une question difficile, bien des zones d'ombre. Ce qui m'arrête moi même c'est la place qu'a pu prendre, dans ma relecture de la coexistence chez chacun de divers courants psychiques, la place qu'a pu prendre le clivage fétichiste. Cette orientation, je reconnais pour finir qu'elle dépend peut-être de ce que je crois saisir dans la clinique. Il me semble en effet que le sujet moderne, même lorsqu'il est névrosé, met assez souvent en oeuvre, dans ses formes de défense contre la castration, des mécanismes pervers. Je ne pourrais bien sûr pas vous le démontrer, puisque cela constitue pour moi le fond d'un travail à long terme. Mais j'ai pensé qu'il était nécessaire de vous indiquer pour finir en quoi mon questionnement d'aujourd'hui sur L'homme aux loups rejoignait d'autres problèmes plus généraux.

Jean-Louis Rinaldini

L'HALLUCINATION DU DOIGT COUPÉ

Un phénomène de Psychose chez l'Homme aux loups

Ce que je vais proposer c'est de nous pencher sur cette hallucination du doigt coupé dont nous avons déjà parlé. C'est le développement d'un travail amorcé en cartel et je le ferai à partir d'un itinéraire au travers de différents textes essentiels au regard de ce qui nous occupe, " Les écrits " et " Le Séminaire I " de Jacques Lacan, " La technique psychanalytique " et la bible de cette année les " Cinq psychanalyses " de Freud. Cette hallucination a déjà été évoquée par plusieurs intervenants ici, et c'est une question qui ne cesse de nous interpeller puisqu'elle pose la question de la forclusion, de la castration et de la psychose. Avec un regard rétrospectif on peut constater que ce sont vraiment les questions qui ont été au centre des débats.

Essayons de poser le problème :

Cette hallucination est introduite à la fin de la cure de l'Homme aux loups par Freud. C'est un épisode conservé dans un souvenir d'enfance de Sergueï.¹

Pour Freud, il s'agit une reconnaissance de la castration.

" Nous pouvons admettre que cette hallucination eut lieu à l'époque où il se décida à reconnaître la réalité de la castration ; peut-être marqua-t-elle justement cette démarche ".²

Lacan retourne cette lecture en faisant de cette hallucination un phénomène de psychose. " Le sujet n'est pas du tout psychotique ; il a seulement une hallucination. Il pourra être psychotique plus tard. [...] A ce moment de son enfance, rien ne permet de le classer comme un schizophrène, mais il s'agit bien d'un phénomène de psychose ".³

Cet énoncé est paradoxal. A plus d'un titre. Pourquoi?

Parce que si la notion de structure est opératoire alors comment fonder une théorie de l'hallucination **dans la psychose** à partir de ce qui est défini comme "un phénomène de psychose" advenu chez un sujet dont il nous est dit qu'il n'est pas psychotique.

Par ailleurs, *phénomène* qu'est-ce que ça signifie?

Cela signifierait qu'un élément est inscrit dans la réalité comme "**événement**", mais sans référence à la structure de langage qui le supporte.

Mais par ailleurs Lacan interprète bien ce "**fait**" de Psychose comme phénomène, en se

1 Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, l'Homme aux loups, dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p.389-390.

2 *Ibid.* p.390.

3 Lacan, *Séminaire I*, p.70.

plaçant dans la structure qui le détermine. Ainsi nous dit-il dans sa fameuse formule, ce jour là “ ce qui n'est pas venu au jour du symbolique apparaît dans le réel ”.⁴

Alors comment concilier ces positions, celle de Lacan par rapport à Lacan et celle de Freud par rapport à Lacan?

Disons tout d'abord que dans cet épisode du doigt coupé on a bien une apparition dans le réel, c'est-à-dire une “irruption sous la forme du vu”⁵. Freud lui parle de “vision”. Il faut en effet rappeler qu'il existe deux versions de cette hallucination du doigt coupé. Celle qui se trouve dans “ Cinq psychanalyses ” et une première alors que la cure n'est pas terminée (1914)⁶, dans cette version le mot hallucination vient en second, c'est le mot vision qui prime.

Si on est d'accord avec ce fait qu'il s'agit dans ce phénomène d'une “vision” (Lacan va dire “vu”) la question est donc de donner un contenu métapsychologique à cette “vision” ce “vu” cette “apparition”, ce réel. Nous verrons plus tard qu'il ne s'agit peut-être pas de réel mais d'une figure intermédiaire entre imaginaire et réel.

Est-ce que cette vision qui s'impose ce jour-là à l'enfant est à entendre comme le dit Freud comme marquant la reconnaissance de la castration qui implique en tant que telle la reconnaissance du symbolique, ou avec Lacan, comme marquant l'irruption du réel s'il s'agit effectivement de réel, qui viendrait inscrire au contraire une carence du symbolique.

Ce qu'il faut sans doute avoir à l'esprit en permanence c'est que Lacan pointe avec insistance le défaut de l'Autre. C'est cet effacement de l'Autre, conjugué avec la vision elle-même qui rendrait compte selon Lacan, du fait que l'enfant, à cet instant “s'enfonce dans une sorte d'entonnoir temporel d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée, et sans que son retour à la surface du temps commun ait répondu en rien à son effort”.⁷

Alors la question semble être celle-ci:

S'agit-il d'un défaut pur et simple du symbolique ou bien d'une défaillance ponctuelle, d'une “suspension”, d'une mise entre parenthèses provisoire ?

Lacan semble dire qu'il s'agit d'un phénomène momentané. Car si Serguei est englouti dans le temps finalement il remonte. Il y a un autre détail qui va dans ce sens c'est (on le trouve toujours dans la “Fausse reconnaissance”) la distance que Serguei prend par rapport à sa vision dans l'instant même où il en fait le récit à Freud. “Oh, dit-il, je l'ai juste cru”. Cette distance on la retrouve dans la seconde hallucination de l'enfant reliée à la première (toujours dans la Fausse reconnaissance) selon laquelle il se voit en train d'entailler avec son couteau un arbre d'où jaillit du sang. Il a recours à la même formule dubitative “je crois que je ne taille pas dans l'arbre”.⁸

On a donc cette formulation qui caractérise d'ailleurs l'énoncé pervers “je savais bien (que mon doigt était coupé), mais quand même (il était intact) : je l'ai juste cru. Ce qui nous rapproche de ce que rappelait R. Chemama la semaine dernière en citant O. Mannoni.⁹ C'est la structure de

4 Lacan, “Réponse au commentaire de Jean Hippolyte”, dans *Ecrits*, p.388.

5 Lacan, *Séminaire I*, p.70.

6 Freud, “La fausse reconnaissance (déjà raconté)”, dans *La Technique psychanalytique*, p.76.

7 Lacan, “Réponse au commentaire de Jean Hippolyte”, dans *Ecrits*, p.390.

8 Freud, “La fausse reconnaissance (déjà raconté)”, dans *La Technique psychanalytique*, p.76 note 1.

9 O. Mannoni, Je sais bien mais quand même, *Clefs pour l'imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1969, p.9-33.

la Verleugnung, le déni. Mannoni montre que ce clivage entre savoir et vérité qu'évoquait tout à l'heure Elisabeth Blanc est au principe d'un démenti généralisé (Verleugnung) qui constitue la structure même du désir humain et qui rend compte de nombreux faits de la vie quotidienne, comme le fait par exemple, que lorsque vous vous trouvez confronté à une publicité qui vous vante les mérites d'un objet vous vous laissez prendre au leurre qui vous est présenté, puisqu'il vous êtes partagé entre le savoir que vous avez sur la réalité de l'objet et la croyance que vous entretenez quant à la révélation de la Chose " quand même! ". C'est aussi au champ du langage des expressions largement employées en séances par les analysants... et les analystes, l'expression " comme si ".

C'est un fait d'importance car c'est cette opération (Freud 1927) que le pervers réalise avec son fétiche, puisque le fétiche a pour fonction non de rendre positif le manque même s'il est là pour incarner la présence réelle du manque, mais d'assurer une présence qui conserve l'absence et maintient paradoxalement le manque en tant que tel.¹⁰ Ainsi le pervers fait sauter l'opposition présence/absence qui est au fondement de la structure du langage. Lacan insiste là dessus quand il dit qu' " énoncer qu'il n'y a pas de Fort sans Da et pas de Da sans Fort c'est rappeler que l'objet est présent sur fond d'absence et absent sur fond de présence ".¹¹ Or le pervers met en échec ce principe puisque pour lui il fait coexister simultanément le Fort avec le Da, son projet c'est d'assurer la présence réelle de l'objet comme absent.

Je pense que ce petit détour par la perversion et le démenti est important pour ce qui nous concerne, d'ailleurs il est intéressant de constater que ce texte des " Ecrits " parlant de l'entonnoir du temps fait suite au commentaire de Jean Hyppolite lequel était intervenu sur le concept de négation, il est toujours intéressant de voir comment les textes sont en réseau, comment ils se répondent... Vous pressentez déjà que c'est une piste que nous allons retrouver tout à l'heure. Pour Serguei donc il n'y aurait pas d'effondrement du symbolique ce qui est confirmé par le détail que si son doigt est coupé, celui-ci tient encore par un petit morceau de peau. C'est-à-dire que le sujet est retenu par un **bout** au bord du gouffre, relié par un fil à ce qu'on peut concevoir comme un pseudo-symbolique qui sauve le sujet de la psychose, car dans une hallucination véritablement psychotique le doigt serait apparu purement tranché. Donc on y voit comme Freud le dit, d'un côté la reconnaissance de la castration et de l'autre, c'est l'approche de Lacan, la forclusion de la castration. Voilà sans doute pourquoi on peut dire avec Lacan, qu'un phénomène de Verwerfung est à l'œuvre contre balancé comme le dit Freud par une reconnaissance simultanée de la castration. Le doigt coupé, la vision du doigt coupé, c'est la révélation d'une coupure réelle non symbolisée; mais en même temps le morceau de peau qui retient le doigt exprimerait une forme de reconnaissance, mais de quelle nature? On semble être entre-deux, d'un côté **le processus imaginaire du névrosé**, de l'autre côté, **la réalisation** propre à la psychose, on serait bien là entre imaginaire et réel.

L'ABOLITION DU TEMPS DANS LA METAPHORE DE L'ENTONNOIR UTILISEE PAR LACAN

Lacan va articuler la théorie freudienne des registres d'inscription avec l'allégorie de la caverne, (Platon, Livre VII de *La République*.) dans un texte assez difficile sur lequel nous

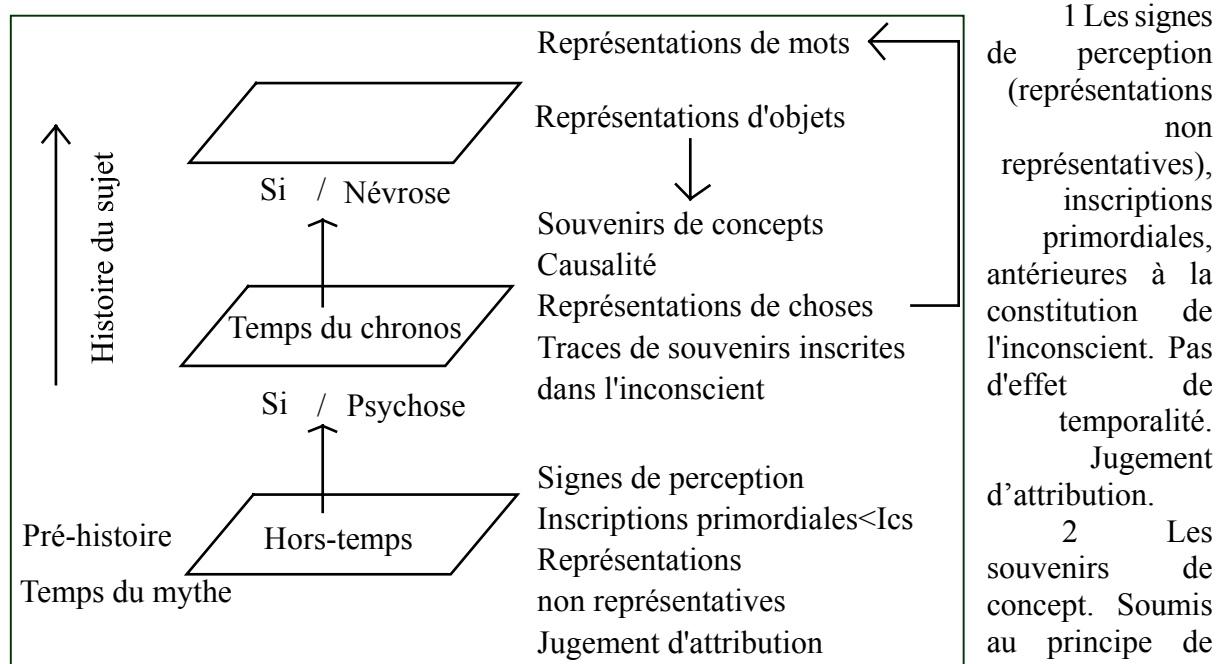
10 Lacan parle de "cet au-delà jamais vu" ; Lacan, Séminaire IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p.119.

11 Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p.216.

essayons de réfléchir, texte qui va lui servir d'appui pour aborder l'importance du temps dans cette hallucination et surtout parce qu'il veut rendre compte de la Verwerfung comme déterminante de la psychose par une lecture de l'hallucination du doigt coupé.

Tout d'abord il faut se rappeler la théorie freudienne du psychisme comme série de registres d'inscriptions, thèse jamais abandonnée par Freud depuis 1896 puis en 1915 puis en 1924 où il élabore une explication de la refonte de la réalité qu'il pose au principe de la psychose.¹²

Rappelons sommairement que Freud conçoit trois registres d'inscriptions superposés qui lui permettent de dégager les trois structures, névrose, psychose, perversion:



la temporalité. Correspondent aux traces de souvenir inscrites dans l'inconscient, inaccessibles au conscient. Ce seraient les représentations de chose. Si défaillance de traduction du niveau précédent: psychose.

3 Les représentations de mot. Ces représentations de choses se trouvent liées aux représentations de mot pour constituer la représentation d'objet (consciente). Si défaillance de traduction du niveau précédent: névrose.

J-J Rassial le rappelait, chacune de ces inscriptions sont gagnées sur le réel et viennent représenter dans la vie psychique ce réel donné comme deux fois perdu.

Alors, quelle lecture en fait Lacan ?

Lacan va donc articuler cette fiction théorique de Freud avec l'allégorie de la caverne.

Pour Freud l'histoire mémoriale du sujet commence par le trésor des souvenirs qui va constituer l'inconscient. Donc **l'histoire** du sujet (il y a cependant du sujet avant) mais l'histoire du sujet commencerait avec ce deuxième niveau, par les inscriptions du second registre, les souvenirs de concept ou représentations de chose là où le principe de causalité, la temporalité existe. L'histoire commencerait donc avec l'inscription, l'écriture d'un premier trait. Mais surtout cela marquerait la bascule du sujet dans le temps du chronos. Jusque là le sujet serait dans le temps "hors-temps" que Platon évoque dans "Le Timée" (37d) et qu'il nomme l'aiôn. Donc la

¹² Freud, "La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose", dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p.301.

mémoire d'un sujet s'installerait à partir de sa mémoire représentative. Ce qui rejeterait dans le hors-temps, le hors-mémoire, dans la préhistoire, les inscriptions antérieures du premier registre. Freud dans la lettre 52 à Fliess est formel: les inscriptions des signes de perception (1er registre) s'effectuent dans l'instantanéité, c'est-à-dire dans le hors temps.

Lacan, à propos de l'hallucination du doigt coupé, se réfère à la théorie platonicienne “du caractère extra-temporel de la remémoration, [de] quelque chose qui est comme le cachet d'origine de ce qui est remémoré”¹³ ou encore en évoquant “les formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire, lorsque le texte s'interrompant laisse à nu le support de la réminiscence”.¹⁴

C'est-à-dire que dans le temps du chronos on aurait à faire à une remémoration imaginaire alors que dans le temps préhistorique on aurait à faire à une réminiscence formelle ou idéelle. C'est cette fameuse coupure, séparation, platonicienne, séparation du monde des idées, c'est le mythe de la caverne, au dehors la lumière qui aveugle... Les “eidola” ces reflets premiers, dans les eaux des étangs et des rivières, sont en dehors de la caverne, c'est-à-dire en dehors du monde des représentations imaginaires constitutives de l'inconscient freudien.

Si nous suivons Lacan, la catastrophe du sujet dans la psychose a donc une explication mytho-logique dans une défaillance originaire qui est intervenue dans la préhistoire du sujet au premier registre d'inscriptions (la perte du cachet d'origine de ce qui est remémoré) c'est-à-dire ces premiers signes de perception, ce qui met proprement à nu le palimpseste de l'imaginaire destiné à recevoir l'histoire du sujet. Parce que pour Lacan les signes de perception freudiens du premier registre d'inscriptions il les identifie avec ce qu'il appelle “l'imaginaire en tant que tel” ou bien “l'image modèle de la forme originelle”.¹⁵ Le “de” c'est un “de” d'appartenance. C'est-à-dire que le signe de perception c'est l'image modèle, Freud parlera d'une “image directe de souvenir” (Freud, “L'Inconscient”, dans *Métapsychologie*, p.118), le signe de perception c'est l'image modèle d'une forme originelle qui est l'idée platonicienne. Autrement dit, le signe de perception suppose une perception primordiale, au sens de “prise du vrai”, ce qui place le sujet face à face avec le réel. C'est un temps originaire qui ne peut être pensé que dans le temps du mythe, dans la fiction du mythe.

Dans l'hallucination qui nous occupe, c'est la représentation de chose dite encore souvenir de concept qui se trouve défaillante et pour le coup c'est l'“eidolon” platonicien, l'image modèle selon Lacan qui fait retour à la conscience du sujet. C'est donc une image qui advient mais hors imaginaire, puisque son inscription s'effectue en deçà du champ des représentations, mais qui est bel et bien une image, puisque c'est comme vision qu'elle fait retour pour le sujet. Cette image n'est pas une hallucination du même ordre que celle qui advient dans la psychose, puisqu'elle n'est pas émergence du réel, mais apparition de quelque chose qui n'est pas un réel pur mais qui est déjà un signe sur le réel., ce que Lacan appelle son cachet d'origine.

C'est une hallucination qui se distingue du réel de l'hallucination psychotique, mais aussi de la production imaginaire du fantasme névrotique (comme le serpent noir d'Anna O.). En outre c'est une figure sans effet de temporalité donc sans effet de métaphore.

La question bien sûr dans cette fiction théorique est de savoir où sont conservées les inscriptions des premiers signes de perception avant la mise en place de l'inconscient. C'est-à-dire qu'il faut postuler un type de mémoire antérieur à la mémoire représentative. Freud n'a jamais apporté de réponse mais le concept de l'objet a élaboré par Lacan est de nature à nous permettre de répondre.

Le monde ne peut avoir de sens pour l'enfant (et le sens ça suppose la perte du monde et

13 Lacan, “Réponse au commentaire de Jean Hippolyte”, dans *Ecrits*, p.391.

14 *Ibid.*, p.392

15 Lacan, *Séminaire I*, p.71.

l'inscription d'un signe comme mémoire de cette perte) qu'à la condition que l'enfant signifie lui-même quelque chose pour la mère, c'est-à-dire que la mère ait, de son côté, symbolisé morceau par morceau, le corps de l'enfant, l'acte de nomination étant cet acte par lequel l'Autre, reconnaît qu'il s'est fait le dépositaire des objets a du sujet.¹⁶

On sait comment dans la clinique des mères de psychotique, qui vivent leur enfant comme morceau de leur propre corps, on sait comment ces mères sont dans l'incapacité de pouvoir les nommer, et même parfois de pouvoir leur signifier la moindre adresse. J'ai apporté un dessin d'un enfant dit pré-psychotique ce qui permet de se garder du terme de psychotique. Vous voyez comment après avoir dessiné un visage, il en retire par des trous la substance qui matérialiserait les orifices tels que les yeux, et la bouche, lieux du regard et de la voix. Et comment ce petit garçon de cinq ans et demi nommé Franck va signer sa représentation en laissant comme trace de son nom " MASK ".

Ainsi le premier temps logique revient à l'Autre, à qui revient la charge d'accomplir la première symbolisation de l'enfant, qui le décomplète en substance mais qui doit le compléter inversement en signes. L'échec de cet aller/retour entre le sujet et l'Autre va être lourd de conséquences et déterminer le destin psychotique du sujet. Il faut donc un espace de transition, un passage entre deux limites, deux frontières, et faute de ce passage aucune perte de quelque objet que ce soit ne sera possible, ce qui entraîne comme conséquence de cette défaillance du sens de la perte, la présence d'un monde complet, ininterprétable, réel. La décomplétude du monde par le sujet et la décomplétude du sujet par l'Autre se présentent comme une opération en navette.

Il y aurait conjonction entre les premiers marquages et les premières coupures c'est-à-dire entre les découpes accomplies sur le corps lors de la perte des objets a et les premières inscriptions primordiales qui se feraient sur le corps. Cela conduit à penser que dans ces temps archaïques où la coupure entre le corps et le signe ne serait pas encore accomplie, c'est le corps qui constituerait pour le sujet la seule expérience possible de la mémoire. C'est lui, qui conserverait seul la mémoire de l'empreinte des choses. Cette fonction dévolue au corps d'être le support des premières inscriptions rendrait compte du fait que certaines hallucinations de la psychose se présentent on le sait, comme surgissement de morceaux erratiques du corps. Et que ces hallucinations ne peuvent pas être confondues avec un phénomène de psychose

LA FONCTION DU COMPTAGE

Rappelons-nous que Lacan dit à propos de sa métaphore de l'entonnoir, que Serguei ne peut ni compter les tours de sa descente ni ceux de sa remontée. Or, dans le texte même où Freud fait état de la vision de l'Homme aux loups, on rencontre le témoignage anonyme de ce correspondant qui avait fait part à Freud au lendemain de la publication de *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* de l'hallucination du pénis qu'il avait eu dans son enfance et du souvenir d'avoir vu son doigt emporté dans le seau. C'est l'épisode du doigt dans le seau qui se termine par "Longtemps encore, jusqu'au moment, je crois, où j'appris à compter, je demeurai persuadé d'avoir perdu un doigt".¹⁷ Ce qui est intéressant dans cet épisode c'est que le mutisme, l'impossibilité de s'adresser à l'Autre est corrélié avec une opération de comptage qui est de surcroît un comptage pratiqué sur le corps propre. C'est-à-dire que les premiers marquages au

16 Voir, Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir" dans *Ecrits*, p.819.

17 Freud, *La fausse reconnaissance*, p.78.

champ du narcissisme primaire, ces premiers marquages que sont les signes de perception ont bien été inscrits, mais ils n'ont pas trouvé par la suite la relève dans l'Autre. C'est-à-dire que la castration, en tant que symbolisation primordiale de la coupure, éprouve la défaillance de l'Autre parce que le Langage s'avoue incapable à ce moment là de recueillir la perte des premiers objets. Lorsque ce travail n'a pas été accompli, c'est la perception non symbolisée qui fait retour sur le sujet. L'enfant se retrouve embarrassé avec sa castration dans la main: le petit doigt qui tient par un morceau de peau pour Serguei mais surtout pour lui rappelons-nous son impossibilité à formuler une adresse à l'Autre " Je n'osais pas dire quoi que ce fût à ma bonne ",¹⁸ il ne peut pas en parler sur le moment, Lacan dit il ne moufte pas; dans le deuxième cas, celui du correspondant anonyme de Freud, la défaillance de l'Autre se trouve dans l'indifférence de la mère et de la bonne, ce qui confère à la castration un caractère d'ab-jection (d'autant que le doigt est emporté dans le seau). Le sujet paraît ainsi destiné à la psychose (la castration étant déjetée dans le réel) mais le comptage vient sauver le sujet. L'arithmétique est appelée pour venir vérifier et garantir l'intégrité du corps propre. C'est le recours à un langage parfait qu'est l'arithmétique. Parce que l'opération de comptage est sans manque, elle est close sur elle-même pour assurer l'intégrité du narcissisme primaire. Je vous ai apporté quelques dessins d'un autre enfant aujourd'hui suivi en hôpital de jour qui réalise manifestement la même opération que nous venons de décrire. Dès les premiers entretiens Alexandre s'empare d'une feuille de papier et la remplit de chiffres qui se suivent dans l'ordre croissant. Toute situation parlée constitue pour lui l'occasion de la transcrire en chiffres (prix, âges, etc.). Pour autant cet enfant ne maîtrise pas la notion de nombre au sens où l'approche cognitiviste définit cette compétence (conservation des quantités discontinues, correspondance terme à terme, etc.).

On voit donc l'importance de cet Autre du langage à être là pour venir supporter, accueillir, aider le sujet confronté à la castration. Il est une autre modalité qui a un effet salvateur pour le sujet et qui le garde de la psychose. C'est celle que réalise le pervers. Et cela va permettre de revenir sur ce que j'esquissais déjà au début.

LE PERVERS ET SA TENTATIVE DE MAITRISER LE LANGAGE

Récemment dans Nice-Matin était relatée l'arrestation de ce personnage fétichiste chez qui les policiers ont trouvé 86 culottes féminines dérobées à ses victimes. Bien sûr les médias mettent l'accent là-dessus mais ce n'est pas la masse qui compte. Il me semble qu'il faut insister là-dessus, que ce qui est recherché par le fétichiste, le pervers, c'est le rapport à la limite, la lisière, la frontière. Le bout, l'extrême de la limite, là où c'est coupé, où ça fait coupure. Moment limite qui supporte à la fois de voir et d'être vu regardant, car regarder c'est toujours chercher à voir ce qui n'est pas là. Topologiquement ce serait cet espace dont le pervers recherche le resserrement extrême où ce n'est pas encore coupé, où ça va l'être, où ça l'est. Un resserrement qui concernerait la coupure des signifiants, la coupure du signifiant lui-même qu'il conviendrait de maîtriser. On peut évoquer à ce point la question de la frontière entre les nations. Qu'est-ce qu'une frontière si ce n'est une projection topologique, une projection sur un topos, sur un lieu d'une réalité sociale. C'est aussi le point de rupture d'une loi, le lieu où la loi s'arrête. Ce point de rupture la plupart des langues européennes le nomment déjà dans la langue du voisin. Par exemple *Grenze* en allemand est emprunté aux voisins slaves. La frontière française vient du mot latin *frons* utilisé par les Romains pour indiquer la frontière espagnole. L'anglais *border*

¹⁸ Freud, *L'Homme aux loups*, p.389-390.

vient de la bordure française. *Die front* c'étaient les lignes d'avant garde de la guerre pour les Allemands, *the frontier* était la limite de la civilisation pour les Américains. Ce que je veux souligner c'est que la frontière est déjà à l'autre, déjà nommée chez soi dans la langue de l'autre. C'est la partie de l'autre qui est chez moi et qui me limite.

Alors la tentative du pervers contre le langage en quoi consiste-t-elle?

Elle consiste à faire passer sous le contrôle du sujet la barre qui, marque l'arbitraire du signe. Au moment où il hallucine le phallus, le pervers produit en lieu et place du signe arbitraire un signe motivé soumis à sa convenance, le signifiant et le signifié coïncident, l'objet perdu est, non plus retrouvé mais trouvé. Il s'empare du signifiant qui est au fondement du système signifiant, il tend à s'assurer le contrôle du système et se garde du même coup de la psychose. Au fond, il veut vérifier la réalité avec du signifiant. Le pervers y réussit là où l'obsessionnel échoue. Ce faisant le pervers est dans le projet de fonder le discours, il revendique d'inaugurer la chaîne signifiante. Pensons aux héros sadiens, relisez par exemple les 120 journées de Sodome, il est surprenant de constater combien ce qui est important pour les protagonistes menant la danse c'est que tout soit dit. Tant que tout n'aura pas été dit, tant que l'objet de la jouissance n'aura pas été nommé, toi, la victime tu devras survivre pour rester offerte aux coups du bourreau. Un tout dire qui ne laisserait aucun reste, qui engloberait ce qui, par définition, se pose en excès au dire, la jouissance elle-même.

C'est donc une tentative salvatrice de la psychose pour le pervers que de maîtriser la coupure, soutenir qu'elle ne regarde pas l'Autre et de se rendre maître du langage. On en trouve l'illustration dans cette vignette rapportée par Freud, qui est ce souvenir écran adjacent de la vision du doigt coupé de Sergueï.. C'est le récit qui lui avait été fait quand il était enfant et qui relate l'histoire de cette parente qui était née avec un sixième doigt (un membre de trop) et qu'il avait fallu mutiler à la hache.¹⁹ Freud met en relation ce souvenir écran avec une seconde hallucination complémentaire de la première (en référence à la légende de Clorinde, maîtresse de Tancrede dans la Jérusalem délivrée) qui lui avait fait voir, du sang couler d'un arbre figurant la femme.²⁰ Il avait entaillé l'arbre avec le même canif que celui qui lui avait tranché le doigt. Freud dit qu'à travers cette vision s'affirme la reconnaissance de la castration de l'Autre, corrélée à la sienne propre. La parente, cet Autre est monstrueux, il se montre (c'est d'ailleurs l'étymologie de monstre). C'est un fait d'importance car cette qualification de l'Autre permet d'opérer une différence entre bon et mauvais, c'est une opération attributive que Freud dans "L'Esquisse" pose comme au fondement de la connaissance et qui, si elle n'avait pas eu lieu rejeterait le sujet dans la psychose. L'Autre ne doit pas être parfait. Ainsi le jugement d'attribution consacre la première entaille dans la toute puissance de l'Autre (entaille figurée dans la mutilation par la hache) qui marque l'entrée du sujet dans l'essence de la loi. La loi consiste d'abord à trancher, à tailler (dans l'ancienne langue française tailler signifie proprement châtrer; en Grec la "loi"(nomos) signifie à l'origine "ce qui a été attribué en partage". Par ailleurs le Père primitif, antérieur à la loi est dit "illimité" (unumschränkt) (voir Totem et tabou). C'est donc très important de concevoir que le jugement qui consiste à conférer à l'Autre telle ou telle qualité marque le premier accomplissement de la loi. Cela nous conduit à référer ce qui est en cause dans cet hallucination du doigt coupé à ce que nous dit Lacan de la castration. Il y en a trois et non deux.

La castration imaginaire, dont la névrose est le terrain d'élection, castration mise au service d'un moi fort du sujet.²¹ C'est la castration qui est accomplie au quotidien, au registre du

19 Freud, *L'Homme aux loups*, p.390.

20 *Ibid.*, p.390.

narcissisme secondaire, à travers toutes les épreuves que notre existence nous conduit à devoir supporter (passer un examen, essayer un échec...). Donc elle se joue dans l'espace des signifiants S3, S4, Sn...

La castration symbolique, celle dont on parle le plus souvent, qui est à référer à l'Autre du langage, qui est l'advenue du sujet au signifiant et qui s'effectue quand une métaphore originaire vient consacrer la perte de das Ding et introduire le sujet qui se trouve par là divisé à l'ordre du langage représentatif. C'est la condition de l'advenue du sujet au signifiant, quand le représentant de la représentation S2 à la fois s'instaure et se perd dans le refoulement originaire.

Une castration primordiale de l'Autre en deçà de ces deux castrations, qui est à l'œuvre dans le récit des six doigts de la parente de Sergueï. Cette castration primordiale de l'Autre advient lors du jugement d'attribution, au lieu des premières inscriptions S1.

Donc comment faut-il entendre ce rejet de la castration qui nous occupe tant?

Il y a le rêve renvoyant à la scène primitive. Pour Sergueï c'est la révélation de la réalité de la castration révélée dans la vision du sexe maternel. Freud dit qu'il rejette la castration et n'en veut rien savoir au sens d'un refoulement. Le rejet de la castration opéré par Sergueï en réponse à la révélation de la réalité (c'est la construction de Freud) cela signifierait au fond l'échec de l'Autre du langage à assurer la fonction de relève des premières inscriptions sans que ces inscriptions soient remises en cause et qui viennent montrer une première entaille, une première limitation de l'Autre.

Les hallucinations (Homme aux loups et les témoignages anonymes) le vérifieraient car ce qui est mis en place c'est une figure entre imaginaire et réel, qui exprimeraient un phénomène psychotique mais en même temps qui montreraient que le sujet ne l'est pas.

Cette hallucination n'est pas l'émergence d'un morceau de réel, mais marque le retour d'un premier signe de perception du réel, advenu sous la forme d'un symbole massif de la castration.²² Ce phénomène (la vision) est déjà une tentative de pallier la carence qu'il désigne. C'est-à-dire la défaillance de l'Autre à assurer la fonction de relève, mais d'un autre côté c'est un appel à cet Autre. En dé-montrant le manque, cette vision est une façon d'interroger le rapport du sujet aux signes primordiaux, inscrits lors des premières coupures, et d'appeler le signifiant phallique à tenir sa fonction de rassemblement et de relève. Et c'est sans doute cela qui vient sauvegarder le sujet de la psychose. C'est peut-être grâce à cette hallucination qu'une première tentative de symbolisation de la castration est accomplie par le truchement de ce que Lacan va appeler le symbolisme. Car Lacan soulignait son caractère massivement symbolique sans en dire plus.²³ Le symbolisme, la symbolique, tant décriée et qu'il ne faut pas confondre avec le symbolique, serait en effet une première forme de symbolisation, c'est-à-dire que le symbolisme interviendrait dans les diverses formations de l'inconscient quand le symbolique fait défaut. Ce serait un appel au

21 Lacan, "Subversion du sujet et dialectique du désir" dans *Ecrits*, p.826.

22 Lacan, "Réponse au commentaire de Jean Hippolyte", dans *Ecrits*, p.392.

23 *Ibid.*, p.390.

symbolique, un rappel de la fonction du phallus. Mais c'est là tout un terrain de réflexion à creuser.

Elisabeth Blanc

Louping

Je vais partir de ce livre écrit par K.Obholzer: "Entretiens avec l'homme aux loups" qui est une grande conversation s'étalant sur plusieurs années, entre K.O. et S.P. à la fin de sa vie. S.P. va se confier, il va faire une sorte de bilan, il nous livre, une fois encore ses impressions sur Freud, sur ses analystes, sur les médecins et sur ses femmes. K.O. est une femme, journaliste, ce n'est pas une psychanalyste, cependant il se passe malgré tout quelque chose dans ces entretiens qui relève de la psychanalyse. C'est pourquoi, à la suite du travail que je vous ai proposé, la dernière fois, je me suis posé la question de savoir ce qu'est un acte analytique. Pour cela je me suis appuyé essentiellement sur le séminaire de Lacan de 1967 sur l'Acte analytique.

La dernière fois, j'avais évoqué le Don de la parole en analyse, en disant que la fin et les fins de l'analyse consistent à donner la parole à l'analysant pour que cette parole fasse Acte. Qu'est ce donc qu'un acte de parole, il semble qu'il y ait contradiction entre les termes d'acte et de parole.

J'avais montré, la dernière fois que la mise en place d'une parole se faisait d'abord sur le mode de la répétition et du symptôme, c'est à dire sur le mode imaginaire d'identification à l'objet. La répétition serait la mise en place du désir et le symptôme serait de l'ordre de la jouissance. C'est ce qu'évoque Freud à partir de l'expérience dite du Fort Da. (Au delà du principe de plaisir 1920, dans Essais de Psychanalyse p.52). Freud avait observé son petit fils jouant avec une bobine, en prononçant O, A dans lesquels Freud reconnaît le mot Fort et le mot Da qui signifient parti et voila, par ses mots le bébé s'identifiant à la bobine, c'est à dire s'identifiant à l'objet en tant qu'il n'est pas là, arrivait à symboliser son rapport en tant que sujet divisé, séparé de son objet, à la présence et à l'absence de sa mère. cf. le commentaire de Lacan dans le séminaire 1, p 196.

Nous avons l'impression que S.P. jusqu'à la fin de sa vie se complait dans la répétition. C'est la même plainte qui revient. Une plainte hypocondriaque, une plainte chargée de ses symptômes.

Freud n'a pas traité de l'hypocondrie d'une manière spécifique, cependant il l'évoque dans un article de 1911 (pendant le traitement de S) en soulignant la parenté entre l'hypocondrie et la paranoïa, notamment dans le système de revendication mis en place. J.Oury a fait un article sur l'hypocondrie dans "L'apport freudien" et il montre, à la suite de Freud, qu'il s'agit d'une position régressive, d'agression dirigée contre autrui, surtout contre l'entourage habituel familial ou autre mais aussi envers un alter ego privilégié: le médecin. Contre l'autre et contre soi. Alter ego, c'est à dire que l'hypocondrie comme la paranoïa sont axées sur la libido du moi, elles présentent un trouble du narcissisme originaire. Il s'agit de lutter contre l'autre moi. Ce que veut

l'hypocondriaque c'est prouver qu'il a raison contre l'homme de l'art, le savant, celui qui sait. Il en arrive ainsi à changer souvent de partenaire scientifique pour démontrer sa propre supériorité quant à la vérité. La confusion chez lui est patente entre vérité et savoir dans l'illusion qu'en épuisant le savoir il atteindra la vérité. Il est donc condamné à l'échec mais cet échec est toujours pour lui l'échec du savoir. C'est pour cette raison qu'il change d'interlocuteur, passant d'un médecin à un autre, d'un spécialiste à un autre spécialiste.

Pour Freud, l'hypocondrie est le signe d'une confusion régressive et il se pose la question du transfert, qui ne lui semble pas possible. Qu'en est il du transfert chez l'homme aux loups. Freud ne pose pas de diagnostic d'hypocondrie, qui se développera plus tard. Freud impose à l'homme aux loups une position paternelle qu'il accepte facilement d'après lui. Freud dit que le transfert a été, en quelque sorte favorisé par la mort, quelques temps auparavant du père de l'homme aux loups et qu'ainsi S a pu, plus facilement identifier Freud à son père. Cependant S, à la fin de sa vie, tout en reconnaissant ce transfert regrettait d'avoir eu trop de transfert, trop de pères, et que cela lui a été plutôt défavorable par la suite. (Entretiens p 149). Mais nous avons vu que S s'identifiait dans une projection imaginaire au savoir de Freud. Il transfère sur Freud en tant qu'il est supposé détenir un savoir sur lui auquel il s'identifie. Nous retrouvons là, l'idée de transfert telle que Lacan l'a élaborée.

L'hypocondrie serait donc liée à un trouble du narcissisme originaire, une dépersonnalisation qui s'apparente à ce que M.Klein appelle le corps morcelé. Le morcellement constitue pour l'hypocondriaque une défense pour préserver son narcissisme originaire défaillant. Au contraire de l'hystérique qui donne à voir, l'hypocondriaque donne à entendre ce qu'il y a, à l'intérieur de son corps et il tente de donner vie à ses organes dans un fantasme de grossesse. Un tel fantasme implique des éléments paranoïdes mais s'appuie sur une dimension obsessionnelle anale rétensive, l'hypocondrie a commencé par des problèmes intestinaux.

Mais Oury nous dit également que l'hypocondriaque est le grand poète de tous les trous du corps et quand il en a fait le tour, il n'a de cesse de se faire ouvrir, voire éventrer. Oury évoque une sorte de jouissance métaphysique dans l'art d'interroger les organes. L'hypocondriaque se livre à une auto observation compulsive, il surveille ses organes, par nécessité et en même temps il existe toujours chez lui une dimension projective qui vise à le débarrasser de l'organe inopportun, cependant cet organe est également porteur de jouissance. Oury ajoute que l'hypocondrie est la vivante affirmation qu'il n'y a pas de castration, car là où le médecin ne voit rien, il insiste, mais si! il y a quelque chose. Cela souligne aussi la dimension anale, quelque chose qui apparaît pour l'observateur insignifiant, un déchet, présente pour lui une valeur extraordinaire, mais la mise en évidence de ce rien peut déclencher chez lui une véritable agression. L'organe est devenu un équivalent phallique dont il s'agit de jouir. Libidinisation extrême de l'organe, pouvant même provoquer son érection physiologique, mais une projection qui rate pour ne pas supprimer la jouissance. Donc l'hypocondriaque oscille constamment entre projection et réintrojection, entre persécution intérieure et persécution extérieure. Pour Oury, son idéal, sa jouissance profonde, c'est la maîtrise du savoir, il se trouve aliéné dans l'Autre, le savoir étant, comme le dit Lacan, la jouissance de l'Autre. Le savoir est pour lui un moyen de défense contre la dissociation, s'il y a défaillance de l'Autre, il se sent menacé dans sa vie.

On voit bien chez S cette dimension, au moment de son passage délirant paranoïde, à la suite de la maladie de Freud, Freud est souffrant, il ne peut plus le prendre en charge or pour lui Freud ne peut pas être défaillant. On voit le passage de l'hypocondrie de type obsessionnel au délire paranoïde. Mais ensuite, lorsque le passage paranoïde aura été résolu par R.M.B, il reprendra sa plainte hypocondriaque sur le mode obsessionnel, jusqu'à la fin de sa vie il sera incapable de prendre une décision, il aura besoin toujours d'aller interroger le savoir de l'Autre, voire de plusieurs autres, quitte ensuite à les mettre en contradiction. On voit aussi qu'il n'a pas

mis Freud à la même place que ses autres thérapeutes sur le plan du savoir.

Cette plainte hypocondriaque répétitive, qui se double d'ailleurs d'une plainte à l'égard des femmes. Il se sent persécuté par les femmes, surtout Louise, les femmes sensées, elles aussi détenir un savoir. Seule Thérèse, comme seul Freud, ont su l'entendre, peut être le dit il, maintenant qu'ils sont morts, car de leur vivant, il s'en plaignait aussi. Il se plaint que personne ne peut vraiment l'entendre, sauf peut être K.O. parce qu'elle est différente. Il est vrai aussi que ses thérapeutes sont un peu sourds, tout occupés qu'ils sont à répéter les dires de Freud pour ne pas remettre en question son savoir.

Alors comment passer d'une parole répétitive à un acte de parole qui ne peut se faire que dans une reprise signifiante. Une reprise qui suppose une coupure et un déplacement du fait du signifiant.

MAIS QUE SIGNIFIE UN ACTE DE PAROLE?

Pour Lacan, tout acte s'inscrit dans un effet de langage et qu'à ce titre, il implique le sujet, c'est le sujet qui est mis en acte car l'acte suppose à la fois une inscription de ce sujet et son déplacement du fait du signifiant. Le sujet se réalise en tant que manque, il est mis à l'épreuve de sa propre démission dans les effets de son discours. Lacan donne l'exemple de l'acte de naissance, ce n'est pas la naissance qui fait l'acte, qui instaure le sujet mais, c'est son inscription. C'est la lecture de l'acte qui va lui donner tout son poids d'acte, toute sa valeur signifiante et dans le même temps, du fait du signifiant, le sujet va se trouver déplacé. C'est, dans le déplacement du sujet et la lecture de l'acte qu'apparaît l'Autre, car toute parole s'inscrit d'abord au lieu de l'Autre. Dans un acte notarié, deux personnes engagent leur parole devant un tiers, le notaire, qui est ici en place de représentant du grand Autre.

Dans les agir impulsifs, le sujet est, non pas déplacé mais ailleurs, il est éjecté. Aucune parole n'a pu l'inscrire dans un acte signifiant. Le refoulement de l'action opéré par la parole l'instaure en tant que sujet, un sujet qui ne se sait pas. C'est le refoulement originaire.

L'inscription est la marque de la coupure dans l'Autre et la marque du sujet dans l'Autre. Quand il n'y a pas cet effet de coupure produit par la parole, le sujet vient faire corps avec l'Autre, mais il est ainsi éjecté de sa parole.

Il faut donc distinguer l'agir impulsif de l'acte signifiant. Agir impulsif que R. Gori appelle l'acting out-de-parole. Dans ces agir impulsifs, il faut encore distinguer ce que l'on appelle le passage à l'acte et l'acting out. Le passage à l'acte quand aucune parole ne peut être dite, le sujet privé de sa parole s'identifie au réel de l'objet et se laisse tomber, Cf. séminaire sur l'Angoisse p.99, le cas de la jeune homosexuelle, tandis que l'acting out est une question posée à l'autre. L'acting out est l'amorce de transfert, mais un transfert sauvage. Il faut distinguer deux registres du monde: " L'endroit où le réel se presse à cette scène et l'Autre où l'homme, comme sujet a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole, mais qui ne saurait la porter que dans une structure, si véridique qu'elle se pose qui est structure de fiction" p 115. Le suicide de Thérèse est un passage à l'acte, elle n'attend plus rien de personne tandis que l'intrusion de S. en territoire soviétique est un acting car il ne cesse de demander pourquoi il a fait cela.

Freud en 1905 dans le mot d'esprit disait que " toute parole prend son origine dans une action qui n'a pas eu lieu". Que signifie cette phrase? Il dit par ailleurs, à la fin de Totem et Tabou, reprenant une phrase de Goethe: "Au commencement était l'Action" qui semble en contradiction avec la formule johannique: " Au commencement était le verbe".

Dans le mythe, le fantasme de l'origine: Inceste et Parricide sont mis en parole, cette

parole, la première, est par essence ambiguë, elle laisse entendre une vérité pour mieux l'écartier. Cette action qui n'a pas eu lieu, ou même si elle a eu lieu n'avait aucun sens puisqu'elle n'était pas inscrite dans des signifiants, elle a laissé cependant des traces dont la violence même atteste son caractère de Réel, c'est à dire qu'il y a du Réel la dessous. Le Réel se situe dans la violence même de la certitude.

(cf. l'hallucination du doigt coupé). Le souvenir de cette action est refoulé par cette parole mythique qui vient prendre sa place pour ne laisser que ces traces qui forment la structure de l'Inconscient.

Totem et Tabou est un mythe construit par Freud qui reprend sous une autre forme le mythe d'Oedipe. Il élabore ce mythe à partir d'une action qui n'a pas eu lieu, mais c'est à partir de ce mythe que va pouvoir se mettre en place l'opération psychanalytique. Lacan parle de cette action originaire comme d'un drame aphasique. Un drame sans parole que Freud va mettre en acte. L'acte est lié à la détermination d'un commencement, l'Acte est fondateur. C'est la prise en charge d'une action qui n'a pas eu lieu mais l'inscription de cette action marque de manière signifiante un commencement. Cet acte de parole est fondamentalement un acte d'écriture, le meurtre du père réel qui est aussi bien le meurtre de la lettre va inscrire le sujet en tant qu'être parlant et en tant qu'être sexué. Par ce mythe, par cette parole, Freud instaure la coupure opérationnelle et signifiante de la fonction paternelle.

La parole actualise l'action et actualise aussi, ce faisant le trauma tout en permettant par là de le mettre à distance. Freud a beaucoup hésité sur la question de la réalité du trauma sexuel dans l'enfance. Pendant la cure de S. il insiste sur la réalité de ce trauma, la vue du coït des parents et la séduction de la sœur, pour prouver à Jung et Adler la réalité de la sexualité infantile. Mais il reviendra la dessus, en faisant appel à la phylogenèse. La scène primitive. Ce qu'il dit dans Totem et Tabou c'est qu'il y a un trauma à l'origine de l'humanité, un trauma sexuel constamment réactualisé. Ce qui fait la différence essentielle entre Jung et Freud, c'est que pour Jung tout est dit, une fois pour toutes alors que pour Freud c'est toujours réactualisé. C'est écrit dans l'inconscient mais il reste à devoir le dire sans jamais y arriver vraiment.

C'est plus qu'un trauma sexuel, c'est le trauma de la sexualité, lié au trauma du langage, à ce qu'il y a d'impossible à dire. L'impossible du rapport sexuel dira Lacan.

Le refoulement sexuel provoqué par la parole paternelle vient actualiser le refoulement originaire. Verbaliser: dans la parole il y a déjà l'interdit.

L'ACTE DE PAROLE DANS L'ANALYSE.

Il n'y a pas d'acte de parole sans transfert et Lacan précise que le transfert est la mise en acte de l'Inconscient, c'est à dire que le transfert va permettre de mettre en paroles signifiantes ce qui a été refoulé. La levée du refoulement que l'on peut opposer au retour du refoulé, dans le retour du refoulé, c'est le Réel non symbolisé qui fait retour. C'est par la reconnaissance de l'inconscient que l'interdit se met en place.

Le transfert consiste à croire qu'il y a dans l'Autre, un sujet supposé savoir, c'est un acte de foi de l'analysant, mu par un désir, un désir de savoir, reporté sur la personne de l'analyste. (p.65). L'acte de l'analyste consistera à opérer à partir du transfert quelque chose qui sera justement le refus de tout acte, ou plutôt de tout agir, afin que ça puisse passer par la parole. Le but de cet acte analytique est de faire en sorte que l'analysant, en accédant à sa parole, élimine cette idée imaginaire d'un savoir chez l'analyste, pour faire de l'analyste le simple support d'un

reste, de ce qui choit. Toute parole prend son origine d'une action qui n'a pas eu lieu. L'analysant peut parler, du fait de la réserve de l'analyste et du fait que cette fiction d'un savoir supposé chez lui soient posés dès le début. L'analyste ne parle pas, il interprète. L'acte analytique est un acting out-de-la parole de l'analyste. Ce n'est pas l'analyste qui parle, c'est l'analysant. Le discours de l'analyste est un discours sans parole. (Séminaire D' un Autre à l'autre). Mais l'analyste agit, il dirige la cure. Son silence est un silence actif. L'analyste agit la parole de l'analysant. Mais son agir relève à la fois d'un certain savoir sur ce qu'il en est de la fin de l'analyse et en même temps c'est un agir qui relève de l'Inconscient, l'analyste ne sait pas ce qu'il révèle quand il interprète. Par sa parole, par les effets de son discours, l'analysant va pouvoir destituer l'analyste de son savoir supposé pour en faire le dépositaire d'un reste, d'une trace, signe qu'il y a de l'Inconscient. Ce qui fait le sujet, c'est ce qui résiste à l'opération du savoir, ce résidu, nous dit Lacan, on peut l'appeler la vérité. La vérité, c'est l'inscription au lieu de l'Autre du signifiant, mais l'Autre n'est plus l'analyste, il ne l'a jamais été, l'Autre est un lieu vide.

Dans l'acte analytique, celui qui agit c'est l'analyste, mais le sujet c'est l'analysant car c'est lui qui parle et c'est sa parole qui fait acte. Le passage par l'acte et non pas passage à l'acte, c'est, au delà de quoi le sujet retrouvera sa présence en tant que renouvelé. Le sujet qui désirait entrer en analyse et le sujet qui en sort n'est pas le même. Les effets de son discours ont permis de redistribuer les cartes.

L'acte analytique consiste donc pour l'analyste à supporter le transfert jusqu'à sa liquidation ou comme le dit Gori jusqu'à son achèvement dans le double sens du terme. Mais Lacan dit que l'analyste a horreur de son acte car ce qu'il sait de par l'expérience de sa propre analyse c'est qu'au terme de cet acte il va déchoir d'où l'expression lacanienne de la résistance de l'analyste devant son acte.

L'entrée en analyse s'effectue par l'effet d'un désir de savoir, un désir de parler qui passe par la personne de l'analyste, supposé savoir, le transfert se met alors en place avec son corollaire, la règle fondamentale qui incite l'analysant à parler. Mais le transfert est une forme de l'Amour et comme tel, il a tendance à protéger du désir, l'analysant maintient l'analyste dans sa position de sujet supposé savoir pour faire l'économie de son désir, par peur de la séparation et l'analyste, s'il a vraiment horreur de son acte, en vient à partager son savoir avec l'analysant dans une communion imaginaire. L'analysant se retrouve privé de sa parole, l'analyste faisant alors un acting out-de-la parole de l'analysant. La situation analytique est alors bloquée. Trop de transfert, ce que Freud appelle la névrose de transfert, tue le désir et tue ainsi la possibilité de parole pour l'analysant. Mais surtout, trop de transfert par son effet de blocage provoque une situation d'Angoisse et l'agir impulsif, l'acting out semble le seul moyen de sortir de l'angoisse, de faire trou dans le trop plein. Mais il n'y a pas que l'analyste qui a horreur de son acte car comme le dit Gori, c'est l'horreur qui détermine l'acte par ses effets. "L'acte convoque le sujet avec l'horreur de sa jouissance". Seulement l'analyste a une petite longueur d'avance. Ce terme d'horreur est très fort, il est lié à la problématique de Lacan face à la mort. Comme il le dit dans le séminaire sur l'Acte, l'acte est mu par un désir de savoir, mais ce que l'acte révèle au sujet c'est un savoir sur la mort. Il me semble que ce que désigne l'horreur, c'est d'abord un affect, un affect lié à l'indicible, l'indicible qui est peut être différent de la mort. L'homme est affecté par le langage. C'est lorsqu'il ressent cet affect que sa parole prend sa force d'acte.

Affect lié à la séparation, à l'aliénation du langage.

S.P. n'a jamais supporté la séparation mais surtout la division Savoir/ Vérité, c'est à dire la castration symbolique. Toute sa vie il a été rongé par le doute et l'hésitation pour laisser à l'autre le savoir tout en le niant.

Jean-Jacques Rassial

3ème intervention

Aujourd'hui je voudrais au-delà des grandes structures, rendre compte, de façon très individualisée, du mode sur lequel, pour chacun, les choses se nouent. Je vais avancer sur un mode progressif, avec trois ou quatre conceptions du nœud borroméen, en commençant évidemment par parler du nœud à trois, et en continuant par le nœud à quatre, voire en évoquant la question de la chaîne. Je vais essayer évidemment mais je vais me trouver confronté au même genre de problème que Lacan c'est-à-dire que je me suis quand même refait des schémas mais je vais essayer de ne pas faire trop d'erreurs topologiques mais il y en aura probablement... en disant quand même en préalable quelque chose, c'est que personnellement - et là je marquerai un écart par rapport à ce qu'est la position de Lacan- je considère le nœud borroméen, ou le travail sur le nœud borroméen, comme étant du registre de la construction d'un modèle.

Vous savez que Lacan dit: "Le nœud borroméen, ce n'est ni une métaphore..." - j'en suis d'accord, et je crois qu'on doit passer très vite le cap du nœud borroméen comme métaphore, même si c'est ce qui vient légitimer son existence d'abord, et comme vous voyez, comme métaphore, ce n'est pas une jolie métaphore, ce n'est pas quelque chose dont immédiatement on se dit "tiens c'est beau, c'est juste", ça n'apparaît pas comme une vérité immédiate, mais je crois qu'il nous dit que ça n'est pas non plus un modèle, dans la mesure où il n'y a pas de métalangage. Alors il me semble que si nous prenons le point de vue d'un usage clinique du nœud borroméen, c'est très précisément en tant que modèle que nous allons l'utiliser.

Lacan dit: "Ce n'est pas un modèle, ce n'est pas une métaphore, c'est le Réel de la structure". Je laisse cette phrase en réserve parce que je pense qu'il nous dit quelque chose, mais qu'on va être amenés à distinguer, ou à intervenir sur le concept même de structure. Alors je vais avancer en quatre temps. Premier temps en posant l'intérêt de la question du nœud d'un point de vue phénoménologique. Donc vous voyez que là je serai quand même assez proche de la question de la métaphore, c'est-à-dire phénoménologiquement: est-ce que ça vient rendre compte de ce qui nous est exigé, de ce qui nous est demandé, comme cadre de pensée, pour construire une psychopathologie psychanalytique? Problème épistémologique premier.

Dans un deuxième temps je reprendrai une question classique: s'il n'y a pas de psychogenèse, il n'empêche que la catégorie, le concept de structure, fonctionnent, se créent - pas avec Lacan, mais avec Levi-Strauss, en particulier dans son usage, son application, aux Sciences Humaines, mais aussi avec Jakobson dans la linguistique etc.- contre un autre concept qu'on oublie souvent, le concept de Système. C'est-à-dire que la structure comporte une dynamique qui porte un nom, c'est-à-dire qu'elle comprend, implique sa propre genèse. Son auto-genèse. J'essaierai de voir comment on peut, dans un usage physique des nœuds - j'avais essayé d'élaborer ça à deux ou trois reprises (j'en profite pour faire mes références bibliographiques) dans un article n°2 ou 3 de Mi-dit, qui s'appelait "Formalisation et clinique", ça doit être épuisé. Et je l'ai évoqué aussi dans un autre texte par ailleurs publié dans un bouquin qui vient de sortir - donc je fais ma pub en passant - c'est sur l'adolescence, "Le passage adolescent", où j'utilise sur ce mode très génétique la question du nœud borroméen.

La troisième approche que j'aurai, ça sera pour redéfinir un certain nombre de termes et en particulier pour en venir à un terme qui m'est évidemment bien utile à propos de l'Homme aux loups et de ce que j'ai dit, et aussi dans ce que je travaille sur l'état-limite, qui est le concept d'état. C'est un concept qui veut dire quelque chose en Logique, et en particulier dans une application très précise qui est ce qu'on appelle les machines de Turing, j'en dirai quelque chose tout à l'heure.

Le dernier point c'est que j'essaierai de légitimer justement ce qu'il en est du fait que d'autres constructions cliniques du nœud ne sont pas une construction à trois, mais une construction à quatre nœuds. Je lancerai cette piste d'une comparaison entre ce qu'il en est du nœud de Joyce, et de ce qui devrait être une construction du nœud de l'Homme aux loups - je vous signale que j'ai essayé jusqu'à hier soir de trouver le nœud de l'Homme aux loups, que je n'ai pas trouvé, mais je vous promets que je vous ferai une proposition en décembre.

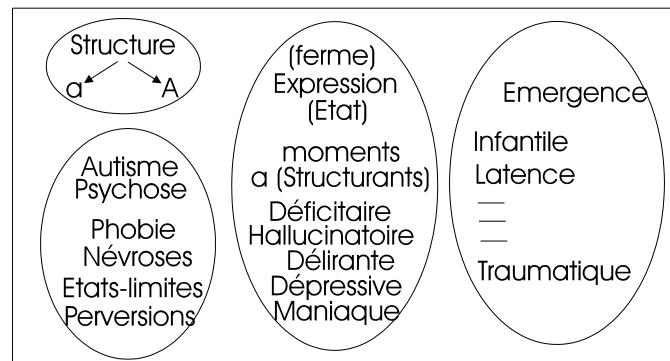
Alors je dis: qu'est-ce qu'une psychopathologie psychanalytique? Et bien c'est une psychopathologie comme les autres. Sauf que, et ça je l'ai déjà dit ici je crois il y a deux ou trois ans, donc je vais aller relativement vite, nous avons déjà là, et ma progression à chaque fois évoluera en différences de niveaux, de compréhension, nous avons à considérer un niveau qui est...je crois que quand nous rencontrons un cas clinique, quand nous rencontrons quelqu'un, nous avons à nous poser trois types de question.

La première - enfin la première, elles ne sont pas dans l'ordre chronologique -la question de la structure. Qu'est-ce que c'est que la structure pour un analyste? La structure, c'est le mode sur lequel, de façon spécifique - ici on est dans la psychopathologie, je ferai un saut en arrière tout à l'heure, - pour tel ou tel sujet s'est construit, s'est situé, l'objet par rapport auquel le fantasme est un type d'opération tentée, éventuellement - vous voyez bien que dans la psychose ce n'est pas le cas - et: où et comment se situe le Grand Autre?. Vous voyez que la question de la structure est une question essentiellement topique, donc topologique, dans cette explication.

On va partir de quelque chose de très général, évidemment il faut l'écrire en passant parce qu'il faudrait le complexifier, je l'avais complexifié il y a trois ou quatre ans, je ne sais pas si les gens se souviennent de cela, ça veut dire qu'on a ces trois grandes structures, et j'écris tout de suite qu'entre ces structures, nous aurions ce que j'appellerai des moments a-structurants, ou des a-structures, des structurations provisoires, transitoires, fragiles, qui n'ont pas la cohérence de petit a et de Grand A. Pour l'instant je laisse ça dans le désordre. Je mets trois moments, que je veux différencier, je les laisse là, je ne les utiliserai pas aujourd'hui, pas vraiment, je mettrai ici l'autisme, ici la phobie, ici l'état-limite. Je laisse ça, on est dans la question de la structure.

L'expression, c'est quelque chose de tout à fait différent. Et effectivement c'est ce à quoi on s'intéresserait d'abord si on n'était pas analyste mais si on était phénoménologique, c'est-à-dire à peu près la seule pensée cohérente en psychopathologie, dont on peut regretter que la psychiatrie ne s'y intéresse plus beaucoup, puisque évidemment vous savez que la bêtise des DSMistes a subverti toute pensée psychiatrique, dans une approche phénoménologique, ce qu'on privilégierait en premier c'est, non pas simplement des symptômes, mais bien des ensembles syndromatiques. Ce qui veut dire qu'il peut y avoir des correspondances directes

"structure-expression de la structure", et il peut y avoir des écarts, des combinaisons diverses de ce côté-là, il peut y avoir des écarts profonds entre l'expression et la structure.



Je vais donner quelques exemples. On peut dire par exemple qu'en face de l'autisme - mais vous voyez qu'il ne faut pas l'associer - on a quelque chose qui semblerait un mode d'expression qui pourrait être privilégié dans l'autisme infantile - l'autisme de Keller, pas l'autisme de Bleuler - ici on aura une expression que j'aime bien utiliser, qui serait une "expression déficitaire", vous voyez que de toute façon ça bouscule...ce n'est pas une conception déficitaire de la psychose, c'est une expression déficitaire.

En face des psychoses on aurait...vous voyez que le privilège dans les psychoses va être donné à telle ou telle, on aurait des expressions hallucinatoires, des expressions délirantes, des expressions dépressives, vous voyez bien que je viens de privilégier là ce qui serait l'expression privilégiée de la schizophrénie, l'expression privilégiée de la paranoïa, l'expression privilégiée de la mélancolie. Mais on peut avoir une schizophrénie à expression délirante. Cela s'appelle comment une schizophrénie à expression délirante, en psychiatrie? Une paraphrénie. Et vous savez que certains en France, en particulier Lafforgue, ont tenté d'inventer la "schizonoïa", qui est une paranoïa à expression hallucinoïre.

Donc on va avoir des combinaisons. De la même façon la mélancolie est à expression dépressive, évidemment de façon tout à fait privilégiée. Mais il y a d'autres formes d'expression dépressive que la mélancolie. Et on va rencontrer des dépressions qui seront associées à des structures autres. De la même façon du côté de la névrose on peut avoir des hallucinations, dans la névrose hystérique par exemple. Voire dans la névrose obsessionnelle. Donc il faut bien distinguer ce champ d'expression et ce champ de structure, en sachant que certains liens peuvent s'établir. Un privilège est donné. Mais on ne passe pas simplement, de façon directe, d'une observation qui nous fait privilégier tel type de présentation syndromatique, à la structure elle-même.

Je vais continuer un petit peu ce tableau, on va avoir des expressions de conversion, la conversion est directement associée à l'hystérie, mais on a des phénomènes de conversion qui appartiennent, correspondent, à d'autres structures. Les phénomènes de contrainte, névrose

obsessionnelle, mais on peut avoir toute une série d'autres expressions qui sont combinées. On a l'expression maniaque par exemple. Autant le nombre de structures est un nombre dénombrable, fini, autant me semble-t-il le nombre d'expressions est un nombre ou très grand, ou infini.

Et là on aura des singularités. Le grand art de l'aliénisme de la fin du XIXe siècle en France et en Allemagne, ça a été d'affiner au mieux cette clinique, de ne jamais se contenter d'un diagnostic - et c'est justement sa finesse - de structure. C'est ce qui est absolument abominable dans les dossiers médicaux d'aujourd'hui, vous voyez pour tel enfant ou tel adulte, diagnostic: psychose. Vous êtes rudement avancés, avec ça. On n'aurait pas osé, il y a 20 ans, même écrire: paranoïa. On aurait écrit: "paranoïa de tel type avec tel type de manifestation etc."

On peut donc multiplier ces manifestations, par exemple dans une combinaison entre le délire et la manie, on pourra avoir une expression érotomaniaque. Et là vous pouvez multiplier les modes d'expression. Ce que j'appelle l'émergence, c'est ce que j'appelle dans un vocabulaire psychiatrique que je rejette assez radicalement: la décompensation. Moi, plutôt que de parler de quelque chose qui est un échec, je préfère parler d'une réussite de la structure. L'émergence c'est le fait que la structure vient se manifester...souvenez-vous tout de même de l'idée forte, et à laquelle il faut donner tout son poids, du "délire comme tentative de guérison". Idée freudienne.

L'émergence, ou bien elle va être située dans une temporalité, vous aurez des émergences infantiles, au sens prégénital, c'est souvent le cas de l'autisme par exemple, mais ça peut être le cas d'autres pathologies, y compris la schizophrénie. Il ne faut pas se fier à l'émergence pour faire le diagnostic. Vous aurez des émergences, il faut les appeler, dans la latence, des émergences/pubertaires, des émergences/adolescentes, des émergences/de la maturité, des émergences/dans la sénescence etc. et puis vous aurez aussi des émergences/cycliques. Vous aurez des émergences/traumatiques. Je ne dis pas névrose traumatique, je dis émergence traumatique. C'est-à-dire qu'il y a un trauma qui produit l'émergence de la structure. Etc.

Si on peut essayer d'analyser au plus fin les situations, voir en quoi le mode de manifestation symptomatique est toujours une bonne réponse à une situation, on est dans une dynamique qui est celle de Laing et Cooper dans la référence sartrienne, qui serait: la psychose mise en situation, dans le monde. J'ai oublié un mode d'expression de la structure qu'il ne s'agit pas d'oublier, dont vous savez peut-être que pour Lacan elle est directement associée à la paranoïa, au mode d'expression de la paranoïa, et qui serait la structure à expression normale. Normale, c'est-à-dire où ce qui va caractériser le fonctionnement du sujet, c'est sa normativité. Il me semble que quand Lacan dit la norme mâle est la normale, il le met plus radicalement du côté de la psychose.

La perversion. Là vous voyez que l'intérêt de ça, c'est qu'on peut multiplier les manifestations perverses, ou les conduites perverses. Et j'ai souvent tendance à dire que là, c'est le meilleur cas, où les conduites perverses peuvent se retrouver dans toutes les structures. C'est l'exemple typique. Alors on pourrait mettre les psychopathies, les expressions psychopathiques, on peut aussi indiquer ici les expressions psychosomatiques, on peut les multiplier comme on veut.

J'ai mis l'état-limite ici, la phobie, l'autisme ici, je mettrai, dans les manifestations, ici, les manifestations autistiques, les expressions autistiques, je n'ai pas dit autistes mais autistiques. Je mettrai aussi ici les expressions phobiques, elles existent, vous savez bien qu'il n'y a pas besoin

d'être phobique pour avoir peur des araignées, ça arrive très bien chez l'hystérique. Et je mettrai aussi les expressions limite. Vous voyez que quand on va avoir affaire à un état-limite, on aura du mal à définir si on est dans quelque chose qui est à mettre au compte de la structuration, ou au compte de l'expression. J'aurais tendance à dire aussi qu'il y a un rapport entre l'adolescence et l'état-limite, entre l'enfant et l'adulte, mais je laisse ça de côté.

C'est une première approche. Ce que je veux simplement pointer là, c'est que, dans notre psychopathologie, ou dans la clinique d'un "more topologico" à construire, il y aurait à tenir compte, non pas simplement de: "voilà on définit la structure, c'est simple, on dit il y a forclusion, qu'il n'y a pas forclusion, s'il y a forclusion c'est ça, s'il n'y a pas forclusion c'est ça, point." Il faut aussi tenir compte des modalités du mode d'expression. Vous savez bien qu'on n'aura pas la même conduite à tenir avec une névrose obsessionnelle qui sera à expression claire, de contrainte, avec des idées obsédantes, et une névrose obsessionnelle qui se manifestera avec la construction d'un délire. Ce qui nous fera tomber dans le piège, le grand piège du diagnostic différentiel se situe là. Ou une névrose obsessionnelle qui se manifestera sur un mode dépressif. Et la conduite à tenir, la formulation de la règle fondamentale - si dans l'ensemble de ces cas l'analyse est une bonne indication - la position que nous aurons à occuper ne sera pas la même.

C'est le premier mode d'approche et il me semble que si nous voulons construire une psychopathologie psychanalytique... et je crois qu'elle manque, il y a eu quelques tentatives, celle de Contardo Calligaris est à mon avis la plus intéressante, il ne l'a pas écrite, il l'a produite par petits bouts, il n'y en a pas beaucoup...Parce que les grandes tentatives ont été des grandes tentatives psychiatriques. Et le malheur c'est que, quand on est dans une orientation psychiatrique, on sait que les psychiatres ne sont pas des gens particulièrement intelligents par leur formation, alors on leur propose des trucs très simplistes, et ça légitime le succès des DSM. C'est un diagnostic sado-maso. J'espère qu'il n'y a pas trop d'adeptes des DSM, et s'il y en a, tant pis. L'aberration des psychiatres c'est qu'ils ne se rendent pas compte que si on développe des DSM tels qu'on les développe, ça va avoir un effet radical, c'est qu'on ne va plus avoir besoin des psychiatres. D'abord c'est fait pour, vous savez que ça s'adresse essentiellement aux médecins généralistes, mais ça s'adresse fondamentalement à un ordinateur. Donc ce n'est pas compliqué, vous avez une petite machine, vous passez un MMPIR, rénové, ou réformé, vous mettez les cases, et vous ressortez avec votre diagnostic sous un bras, et votre traitement de l'autre. Et je suis étonné que les psychiatres ne réalisent pas que c'est pour eux un piège à cons. Et qu'ils vont mal finir dans cette affaire.

Vous savez que c'est absolument terrifiant, je mentionne l'anecdote: actuellement les programmes de recherche ne sont acceptés, par rapport aux pathologies, en psychiatrie, qu'à condition de situer leur objet dans le cadre nosographique des DSM. Il faut traduire en DSM le type de pathologie. Au niveau international. Ce qui veut dire que si vous faites des projets de recherche INSERN, CNRS, pour lesquels vous souhaitez un financement d'Etat, un financement extérieur, vous devez formuler les choses dans le DSM.

C'est un premier niveau simplement pour ouvrir un type de réflexion, et pour contester un mode d'approche de la psychopathologie freudienne qui consisterait à se dire: "c'est un problème de structure, point". Nous avons aussi à tenir compte de l'expression dans la mesure où elle introduit un écart dans la structure, et qu'elle montre bien que la structure n'est pas quelque chose qu'on peut nécessairement mettre au singulier, j'y reviens dans un petit instant.

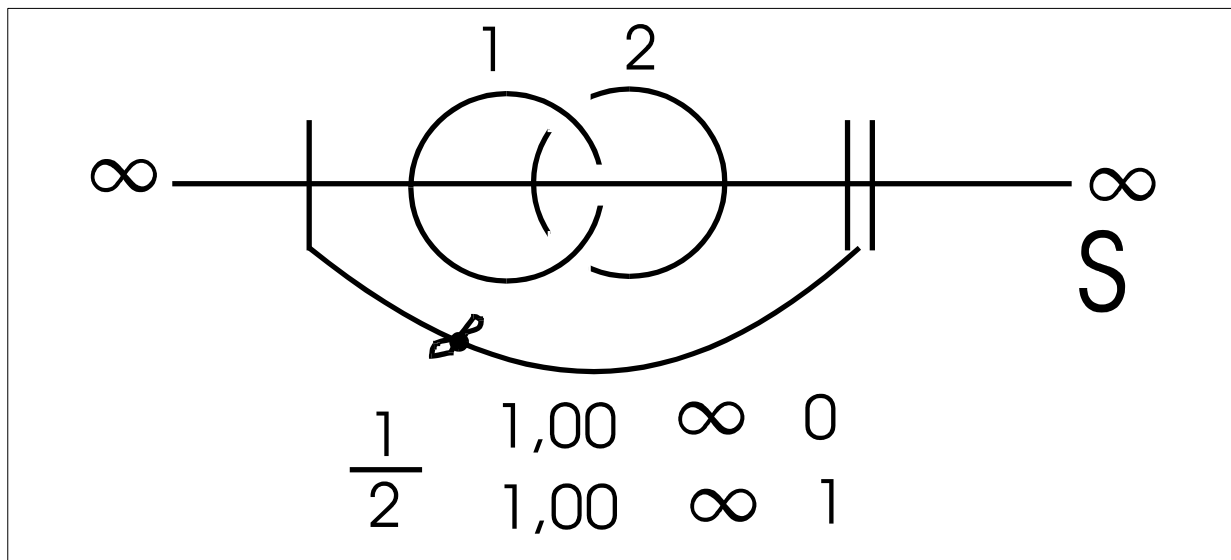
La deuxième considération - je suis aujourd'hui dans les prolégomènes - c'est que si nous nous intéressons au nœud borroméen comme modèle, c'est beaucoup moins, je vais le dire de façon un petit forte, d'un point de vue mathématique, que d'un point de vue physique. C'est-à-dire que si nous avons un intérêt pour le nœud borroméen, et on voit bien que c'était l'enjeu de Lacan, il ne s'agit pas de présenter les nœuds, c'est en cela que ce n'est pas une métaphore, il s'agit de les construire.

Il s'agit de les bricoler. Il s'agit de les tricoter. C'est-à-dire que nous devons penser le nœud - nous verrons que tout à l'heure nous aurons besoin du nœud à quatre, je reste pour l'instant sur le nœud à trois - à partir de ce qui est la construction du nœud. Si j'en reste au nœud à trois...Lacan s'est intéressé très vite au problème de la construction du nœud, et en particulier moi j'avais essayé d'en faire quelque chose pour penser quelque chose génétiquement, c'est que le nœud n'est pensable, et n'est intéressant, qu'à condition d'imaginer les coupures.

Alors je vous en donne une lecture, vous voyez je vais être dans le bricolage, je vais être comme Lacan je vais vous tourner le dos pendant tout le...je mets 1, 2, 3, je fais comme Lacan, pour métaphoriser, ça pourrait être valable avec n'importe lequel, mais on va mettre R et I, mais vous voyez qu'on peut le faire avec n'importe lequel de ces trois ronds... Lacan insiste beaucoup, surtout dans le Sinthome, pour dire que le nœud borroméen n'est pas un nœud, c'est une chaîne. Vous allez voir qu'on va revoir le nœud là-dedans, mais le nœud borroméen est en fait une chaîne, puisque ce n'est pas un seul bout de ficelle, mais au moins plusieurs. Il en faut au moins trois.

Ce qui est important c'est que d'un point de vue mathématique, les trois ronds sont équivalents. Une fois finis les trois sont équivalents. Vous coupez n'importe lequel des trois et les deux autres se libèrent. Mais dans la construction du nœud, vous n'avez qu'à en bricoler un si vous voulez, les trois ne sont pas équivalents. Pourquoi? Parce qu'il faut d'abord que vous en ayez deux fermés, donc déjà donnés, déjà là, présents - je vais supprimer R et I parce que ça nous complique la vie pour l'instant, on va mettre 1 et 2 - donc vous en avez deux qui sont fermés, vous pouvez même les tricoter fermés, ou vous pouvez les avoir soudés sans faire de nœuds, les avoir construits déjà, ou vous achetez des élastiques, vous pouvez construire ça avec deux élastiques plus une ficelle. Pas avec trois élastiques. On ne peut pas le construire avec trois élastiques. Deux élastiques au sens...non pas qu'ils soient élastiques mais au sens où ils sont ronds: des cercles déjà fermés.

J'insiste beaucoup sur cette idée, parce qu'elle est à mon avis centrale, pour penser à une appropriation des ronds. Et puis que va-t-il se passer? Pour le troisième, il a un mode d'émergence qui me semble tout à fait...qu'on peut décrire sur ce mode-là, Lacan s'en sert dans le Sinthome, qui est que son premier mode d'émergence...alors personnellement je dis que c'est S qui est ici, dans la construction de la structure, pas dans la construction du Sujet, dans la construction de la structure, je reviendrai tout à l'heure là-dessus, et bien c'est une ligne droite infinie. Cela, c'est un nœud borroméen. C'est un nœud borroméen qui se situe dans un espace infini, qui est tout à fait particulier, puisque vous avez deux ronds, qui eux sont finis, et un troisième qui n'est pas de même statut puisque c'est une ligne droite, infinie dans les deux sens.



Donc ça c'est un nœud borroméen. Si vous coupez l'un des trois, ou cette ligne droite, ou ce rond, les deux autres se libèrent. J'utilise ça pourquoi? Parce que je vais utiliser plusieurs temps. Je veux dire que ce symbolique-là, qui est un symbolique infini, est un symbolique inefficace. C'est quoi un symbolique infini? On peut lui donner un nom - métaphorique, si on a lu Dolto. Le Symbolique infini, c'est "le bain de langage": ça parle autour, mais vous voyez que ça parle autour sur un mode sans discrétion linguistique. Qu'est-ce qui va être la production du signifiant? Qu'est-ce que c'est d'abord la production du signifiant? Cela, ce n'est pas du Lacan, c'est du Jakobson. Cela va consister, ce bain, à le couper, à le couper en mots, en unités.

Pour métaphoriser ça dans une autre langue, on pourrait dire qu'il y a deux symboliques comme il y a deux Thora.

- La Thora de la Création, qui est infinie
- et la Thora de la transmission, nous dit Rabbi Nahman de Bratislava, qui se caractérise par le fait qu'à ce moment-là on a introduit des espaces entre les mots. Vous voyez que si vous voulez retrouver la Thora de la Création, il vous suffit de supprimer les espaces entre les mots. Comme c'est une écriture consonantique, vous faites un nouveau texte, vous mettez les espaces ailleurs. Le Zohar s'occupe beaucoup à ça. Je prends cette métaphorisation-là.

Il se passe une première opération, l'imposition du signifiant, qui fait que les signifiants se séparent les uns des autres, et on va avoir un symbolique qui n'est plus un symbolique réel, que j'appelle un symbolique réel, au sens du réel mathématique - vous savez que la ligne droite est strictement définissable comme la suite des nombres réels, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun intervalle entre les nombres, par contre, dès qu'on introduit une discrétion, une coupure, on n'a plus les nombres réels, on a les nombres entiers.

Entre 1 et 2 il y a une limite
par contre entre $1,00 \infty 0$, $1,000 \infty 1$, il y a une continuité.

Le Réel est continu, le Symbolique est discontinu. C'est le problème des calculs de transfini, je laisse ça de côté, ça a joué un rôle important dans la topologie.

Alors il se passe un moment singulier et intéressant, qui est une épreuve pour le sujet, si on en fait une métaphore psychogénétique, mais pour l'instant je reste dans la structure. C'est-à-dire que du coup, à partir du moment où les mots sont séparés les uns des autres, que se passe-t-il pour ce noeud borroméen première formule? Il se rompt. Vous voyez bien qu'à ce moment-là, si ce n'est plus une ligne droite, infinie, il suffit même de la couper dans un sens, on pourrait l'utiliser. Et bien ce fil, vous le retirez, et l'autre se libère. Puisqu'il n'est plus infini. Qu'il soit infini ou qu'il se ferme sur lui-même, ça revient au même. C'est bien ce sur quoi a joué Riemann dans la construction de sa géométrie. Qui anticipe la topologie. Donc il va y avoir une opération de construction, on est sur la structure, qui est une opération de construction inévitable, ça j'en parle dans l'article dont j'ai parlé dans le bouquin, sur un mode assez simple, me semble-t-il, et que va-t-on faire? Ou bien on va laisser le rond se déconstruire, ou bien on va le refermer. A ce moment-là, on fait un nœud. Un nœud sur le nœud. Ce qui me semble intéressant, c'est que même dans le nœud à trois ronds, sur un mode tout à fait particulier, si le mode d'approche est un mode d'approche constructionniste, et physique, il y a un quatrième nœud, qui n'a pas le même statut. Qui, cette fois n'est pas un quatrième rond, mais il y a un quatrième nœud qui intervient.

Vous avez celui-là, celui-là, celui-là, mais aussi, la fermeture de cela. Vous verrez quand on écrit le nœud à quatre ronds, on a quelque chose qui fait que le quatrième est aussi un peu bizarre, il est un peu tordu par rapport aux autres. Si on est au niveau des événements réels qui se produisent dans la vie du sujet, que ce soit sur un mode traumatique ou non, c'est aussi bien vrai de la grossesse pour une femme, que de la puberté pour le petit garçon et la petite fille, ou que la sénescence qui apparaît un événement réel, ce quatrième rond à clore, c'est R. Si on aborde les enjeux du côté du narcissisme, ce troisième rond à clore par un quatrième, c'est I. Vous voyez qu'on va, là, avoir une espèce d'approche possible qui peut nous montrer comment une rupture qui s'introduit là, quelque part, va nécessiter ce que j'appelle déjà une réparation.

On verra que Lacan parlera de cette réparation autrement à propos du 4e rond. Mais ce que je veux souligner là c'est qu'à mon avis, pour utiliser le nœud borroméen comme modèle, il faut passer par l'approche constructionniste, constructiviste, ou physique, ce que j'appelle personnellement la Physique des Nœuds. C'était la deuxième idée.

Je pourrais prolonger cela pour vous dire que cette réparation est bien sûr insuffisante, et que si on est très physicien, et que là on glisse vers la métaphore, on dit qu'un rond fermé est plus solide qu'un rond fermé par un nœud. Et que ça vient poser un certain nombre de problèmes. On peut aussi prolonger la modalité. Vous savez peut-être qu'il y a un théorème, non pas sur le nœud borroméen, mais sur les nœuds en tant que tels, topologie des nœuds classiques, c'est-à-dire qu'on a un seul bout de ficelle - vous savez que dans le Sinthome, Lacan s'amuse à construire de vrais nœuds, entre autres le "nœud de Lacan" qui me semble très intéressant, il y a un théorème d'Anderson et Milton, qui montre qu'il n'y a pas un nombre calculable de façons de construire un nœud. On a une infinité de possibilité de nouer les nœuds, et en particulier la construction des nœuds échappe à - il faudrait que je retrouve ce théorème, parce qu'il me serait très utile là, il me vient à l'instant - mais que par contre on va avoir des différences de solidité des nœuds, les marins savent ça.

Si on prend la topologie des nœuds et si on la prend sur un mode physique, je crois qu'on a à s'intéresser à cela. Pour les gens qui s'intéressent à l'art, il y a quelqu'un qui a étudié de près cette question, de façon fabuleuse à l'époque, c'est Titus Carmel. Je trouve très intéressants les

travaux de Titus Carmel sur le nœud. C'est étonnant que les analystes, dans leurs décorations de bouquins, n'aient jamais fait appel à Titus Carmel, parce que ça correspond tout à fait au type d'enjeu qui est le nôtre quand on s'occupe de topologie en tout cas.

Troisième niveau, dont je vais dire qu'il est beaucoup plus épistémologique. Où déjà on peut évoquer quelque chose de ce que nous dit Lacan. Il nous dit, dans le Sinthome, il parle de Joyce, pourquoi Joyce n'aurait-il pas été fou? Je vais évoquer le nœud du fou, le nœud de trèfle, en dire un mot. Lacan dit: "Ceci, d'autant plus que ça" (être fou) n'est pas un privilège, s'il est vrai que chez la plupart" (ce n'est pas chez le psychotique) " le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel sont embrouillés au point de se continuer l'un dans l'autre, s'il n'y a pas d'opération qui les distingue dans une chaîne, à proprement parler, la chaîne du nœud borroméen, du prétendu nœud borroméen car le nœud borroméen n'est pas un nœud, c'est une chaîne. Pourquoi ne pas saisir que chacune de ces boucles se continue pour chacun dans l'autre d'une façon strictement non distinguée, et que du même coup, c'est pas un privilège que d'être fou."

Que nous dit Lacan, là? Que d'une certaine façon, la structure - y compris pour lui, parce que le nœud de Lacan, on peut l'entendre dans les différents sens: produit par Lacan, et aussi: qui dirait de lui quelque chose, c'est intéressant - c'est que cette structure est une structure idéelle. Qu'en définitive, ce à quoi nous aurons affaire dans la clinique, ce n'est pas à LA structure, mais que ça va être AUX structures, c'est-à-dire aux modes sur lesquels chacun sait bricoler son nœud.

D'une façon générale ce que nous montre Lacan c'est que ce nœud, c'est ce qui est construit, mais défaille d'une façon ou d'une autre. Il le dit à propos du névrosé obsessionnel comme de l'hystérique. Chez l'hystérique, ce qui fait voisiner l'hystérique avec la psychose par moments c'est S qui défaille. Le Symbolique, elle voudrait bien le forclure. Il est là. C'est-à-dire qu'on n'est pas dans la construction du nœud du psychotique, on est dans un nœud qui est de ce type-là, mais qui fait que, d'une façon ou d'une autre, il va y avoir par exemple quelque chose qui fera qu'on aura, non pas un nœud à deux, mais un nœud à trois, je ne le bricole pas ici, mais qui fera que l'Imaginaire et le Symbolique seront en continuité, le Réel intervenant ailleurs. Pour l'obsessionnel, le rond fragile c'est le rond de l'Imaginaire, et le rond du Réel et du symbolique vont se nouer sur un mode tel qu'il pourra sembler fou, un peu fou, dirait Lacan, vous voyez que là ce n'est pas Green, c'est Lacan qui réintroduit le concept, non pas de psychose, vous voyez que ce n'est pas de psychose qu'on parle, mais le concept de folie.

Ce qui veut dire qu'on va avoir à distinguer à un niveau épistémologique la structure idéelle en tant que modèle, et les structures cliniques. Et en particulier Lacan va nous produire ce qu'il appelle le nœud de trèfle. Dans le nœud de trèfle vous avez apparemment trois zones, qui vont déterminer aussi un rapport au centre, je laisse ça de côté, trois zones, mais qui sont en continuité l'une avec l'autre. Autrefois, à l'époque du rond à trois, il nous disait ça et ça, ce sont des structures qui s'opposent. Ce qu'il vient nous dire ici, c'est que, d'une certaine façon, ce n'est pas un privilège d'être fou, et qu'il y a toute une série de structures intermédiaires, entre l'une et l'autre.

Il est très important d'entendre que...parce que ça prête à des confusions, il y en a qui prennent la structure pour des structures psychiques. Je fais des bonds à chaque fois que j'entends Marcel Czermak parler. Parce qu'il y a en permanence pour lui confusion des deux registres. La structure et les structures. Ce qui lui permet de passer allégrement des structures psychiques à la structure borroméenne. Alors que précisément ce qui caractérise les structures cliniques, c'est

qu'aucune n'obéit strictement au principe du nœud borroméen à trois. Sinon il n'y aurait pas de pathologie. C'est-à-dire que le nœud borroméen à trois, c'est une construction éventuelle de la cure analytique, mais ce n'est même pas sûr, parce que vous savez que Lacan hésite sur le fait qu'à la fin ça se termine à trois ou à quatre. A la fin de sa vie il dit qu'en fait ça se termine quand même à quatre. Je vais parler du nœud à quatre.

Il y a donc deux distinctions à faire: la distinction entre la structure et là, le nœud de trèfle, qui en est l'extrême. D'ailleurs vous savez ce n'est pas compliqué de passer du nœud de trèfle à ce qui définirait la psychose, l'autisme. C'est quoi l'autisme? Vous voulez que je vous l'écrive, l'autisme? Et bien il suffit de déplier ça, de l'étaler: vous avez quoi? Un dépliement du nœud de trèfle. Vous voyez que vous êtes amené à différencier. Lacan le fait. Il en fait un intermédiaire d'ailleurs, qui est le 8. Mais ici vous pouvez imaginer des continuités qui sont de ce type-là, vous les inventer, et là vous allez avoir "les structures".

On va avoir la structure et les structures, les structures correspondant aux structures cliniques. J'invente un troisième niveau, il me semble qu'il faut le penser. Qui va légitimer le quatrième rond, c'est que, de la structure aux structures, il y a un passage. Logique. D'écriture. Comment on passe de là à là, au nœud de trèfle?. Lacan nous l'explique bien, il dit: vous gommez celui-là, vous faites passer là, vous nouez les deux, vous le bricolez, et puis vous passez de l'un à l'autre. Il y a là aussi l'importance d'une continuité, de l'un à l'autre. Dans la construction, d'un point de vue physique. Pas d'un point de vue topologique. Puisque, d'un point de vue topologique, vous n'avez pas le même nombre de clôtures - de limites - et de voisinages.

Tout à l'heure j'ai dit psychose, névrose et perversion comme structures, puisqu'on peut très bien les écrire. De toute façon j'aurais tendance à dire que ça, ça devrait ressembler au nœud de la perversion, et que ça, avec une défaillance, et du bricolage, ça devrait ressembler au nœud de la névrose. Compte tenu qu'il y en a un qui a un statut particulier, puisqu'il aurait une fonction qui serait de nouer les autres. Je l'ai dit précédemment.

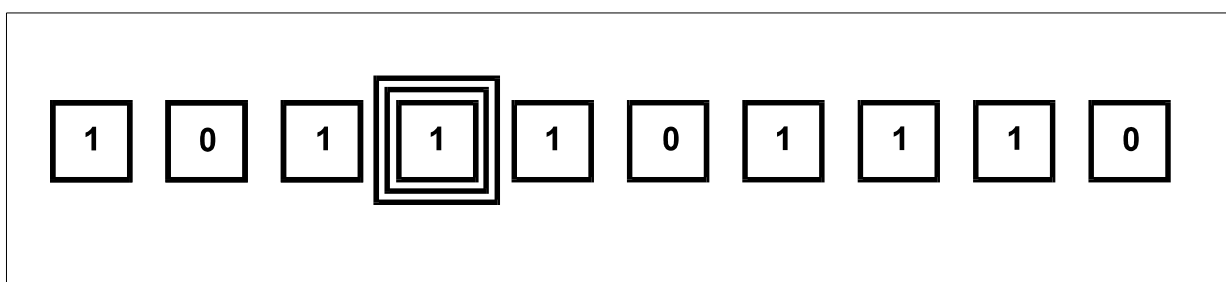
Qu'est-ce que c'est, le passage de ça à ça? Lacan en donne une définition que je trouve très jolie: ça part en floche. D'une certaine façon, ça c'est une position extrême, et ça une autre position extrême. Il y a des formes de nœuds qui sont des structures, mais quand on passe de la structure aux structures, on passe des structures entre elles, et on a très précisément la définition de l'état. Donc ça c'est un état de la structure, comme il y en a d'autres. L'état de la structure que j'ai évoqué tout à l'heure. Cela, coupé, ce n'est pas une structure: ça ne tient pas. C'est un état de la structure. On pourrait dire que c'est un état originaire de la structure. Mais je suis convaincu, avec Tustin, et avec un certain nombre de gens, avec les Kleiniens, que l'autisme, est un moment fondateur de l'état de la structure. Pour moi, ça, ça s'appelle le moment phobique. Cet état-là. De la ligne droite brisée avec deux ronds. C'est pour cela que j'ai besoin de la notion d'état. Je fais un petit détour par l'état. Je laisse le nœud borroméen là, sage dans son coin, de toute façon lui il ne bouge pas, il n'y a que le reste qui bouge...

La forme et l'état. La forme, c'est le point de vue non-dynamique de ce qu'est l'état. Une forme, c'est simple. Je raconte toujours une histoire drôle, que j'ai inventée, parce que je trouve que pédagogiquement ce n'est pas mal. C'est un élève d'une grande école qui a atteint le stade formel B, qui est très très intelligent, qui fait de la topologie, des mathématiques. Et qui a une autre passion: le cyclisme. Et il a une chance extraordinaire, il trouve un boulot pendant les vacances, au mois de juillet, il est embauché comme homme à tout faire sur le Tour de France. Et

il a un problème parce que le premier matin, il arrive, et on lui dit (pourtant ce n'est pas quelqu'un qui fait une crise maniaque, c'est simplement quelqu'un qui fait de la topologie, vous allez voir que ça va avoir un certain voisinage clinique), il y a un fatras dans une pièce, où il y a des bols, des tasses, des roues, des chambres à air, des pneus, des roues pleines, et on lui dit: "Tu mets ça dans le camion, mais en deux parties, tu mets ensemble ce qui va ensemble." Vous voyez ce qu'il va faire! Il range les chambres à air avec les tasses, et les bols avec les roues pleines. Pourquoi? Parce que, comme il a fait de la topologie, il sait que par déformations successives, la tasse, ça devient une chambre à air. Il range tout par structure. Ce qu'on lui avait demandé, c'était de tout ranger par forme, et pas par structure.

On voit très bien que la forme induit - ça se voit très bien en mathématiques - une dimension fonctionnelle. C'est tout un champ qui a donné lieu à ce qu'on appelle les fractales, chez Schwartz, mais aussi la théorie des catastrophes chez Thome etc. Cette petite histoire pour expliquer que la structure et la forme, ça ne se correspond pas. On peut avoir tel type de forme qui ressemble à telle autre forme, mais la structure n'est pas la même. Et vous allez avoir des formes différentes qui vont correspondre à une seule structure cela, c'est du classique.

L'autre concept dont j'ai besoin, c'est le concept d'état. Celui qui a le mieux utilisé le concept d'état, à mon avis, c'est Turing. La machine de Turing se construit en papier, il y a un trou au milieu et un ruban, c'est un ordinateur fictif, ça s'utilise en informatique théorique, vous avez un ruban qui est infini dans un des sens. En gros, vous avez la machine et la surface d'inscription. C'est un ordinateur bête, simple. On part du théorème de calculabilité de Turing, qui est qu'une opération est calculable quand on peut énumérer le nombre d'opérations de sous-opérations calculables nécessaires pour l'effectuer. Quand on peut calculer un nombre d'opérations effectuées. Et donc la machine est découpée en petites cases. Pour l'instant il n'y a rien. Mais la machine peut écrire 1, un trait par exemple, et elle peut l'effacer. Il y a des trucs écrits, ou pas écrits: 1, 0 ou rien.. La machine peut effectuer un certain nombre d'opérations. Elle peut faire passer le ruban vers la gauche ou vers la droite. Elle peut aller à gauche, à droite, ou rester sur place. Deuxième chose qu'elle peut faire: laisser ce qui est inscrit, effacer ce qui est inscrit, ou écrire autre chose que ce qui est inscrit. Ce n'est pas compliqué cette machine de



Turing.

A partir de là, il va appeler "état de la machine" ce qui est, à un moment donné, précis, l'état général, du ruban, et de la machine. Un moment. Cela ne définit pas une structure. Parce qu'une structure va se déployer au fur et à mesure. C'est un état entre deux structures. Par exemple il peut dire: à ce moment précis, la machine est en passe de devoir effacer la case qu'il y a là, mais c'est tout ce qu'il peut en dire. Il ne peut pas en dire grand-chose. S'il voulait en dire plus, il ne définirait pas l'état, il définirait ce que la machine va faire dans le temps suivant. Et ce

qu'elle a fait dans le temps précédent.

Je ne vais pas parler de la machine de Turing, qui est un machin extrêmement passionnant, qui est quand même à l'origine de toute la recherche en Informatique. C'est-à-dire de s'apercevoir qu'on peut, physiquement - c'est toute l'articulation entre le soft et le hard - effectuer un certain nombre d'opérations qui sont des opérations abstraites, c'est cela l'intérêt de la construction de la machine de Turing. Ce qui m'intéresse c'est qu'il y a un "état" de la machine. Et je crois qu'on a intérêt à penser - en-deçà de la question de la forme que prend une pathologie - les états comme différents moments de construction ou de modification de la structure et des structures.

Je laisse ça en suspens parce que je crois qu'on pourrait tout à fait parler au sens de Turing de l'état de l'Homme aux loups à chaque moment de sa vie. On pourrait dire qu'il est dans tel état. Et vous voyez que la structure ne nous permet pas de rendre compte de l'état. La structure on peut en dire un certain nombre de choses, et des formes que ça prend, mais je crois qu'on a intérêt à penser à l'état de l'Homme aux loups. Et je voudrais essayer, en décembre, d'associer la notion d'état et la notion de moment de construction du nœud. Non pas du nœud tel qu'on va le construire, mais des moments de construction du nœud, et l'Homme aux loups est un bricoleur, il se bricole en permanence.

Jean Charmoille

JOUISSANCE ET TRANSFERT¹

Je vais essayer de vous transmettre, en articulant un certain nombre d'éléments qui viennent d'être rapportés par Régine Moscovitz, l'insaisissable réel en jeu dans le transfert. Cela nous permettra de revenir sur le traumatisme qui vient d'être évoqué et de préciser ce que peut être, à mon avis, un moment structurant dans une cure, pour autant qu'il ne peut advenir dans la continuité puisqu'il ne saurait être qu'une réponse à l'arrêt de cette continuité dont l'intérêt est qu'apparaît alors le trou du « *trou-ma* » (Lacan) plus précisément le trou symbolique dans le réel c'est-à-dire un savoir nommé par Lacan « *savoir dans le réel* ». (15/2/1977)

A cet égard, je voudrais proposer quelques remarques sur « L'homme aux loups » dont vous avez entrepris l'étude, dans la mesure où Freud lui-même a opéré, à son insu, un rapt, celui justement de l'apparition du réel et donc de la réponse symbolique à ce réel : il nous reste, actuellement, à nous, psychanalystes, à nous demander dans quelle mesure ce ravissement a contribué à ce que Sergei Pankejeff n'a pas pu s'arracher au destin d'une momie psychanalytique, celle justement de « L'homme aux loups » c'est-à-dire que, du fait de ce ravissement, il n'a pu advenir comme Sujet, S, |, payant ainsi au prix fort une dette dont nous pouvons remarquer qu'elle n'est pas sans avoir rapport avec le rapport au réel de son analyste, Freud, ce pour quoi nous pouvons, en regard du transfert, parler de dette réelle de Freud. Qu'est-ce à dire ?

C'est pour autant que quelque chose de l'ordre du réel de la jouissance de l'Autre n'a pas pu être engagé dans le transfert, quelque chose qui fixait, à son insu, son analyste, Freud, que Sergei Pankejeff n'a pu qu'être fixé à son tour. Je vais apporter quelques éléments dans cette direction.

En effet, Freud est pris dans un transfert avec Jung pour autant que « *jung* », le jeune qui devait lui succéder, émet un bout de théorie qui ne conforte pas les données de Freud en position de père imaginaire au sens du Maître, à qui est due allégeance. Dès lors, ne pouvant accepter ce qui se donne à lui pour accéder à l'inédit, le Maître-Freud reste fixé dans le registre du savoir déjà là et surtout demande à celui qui est en position d'analysant pour Freud, Jung, d'en rester lui aussi à ce savoir déjà là c'est-à-dire de renoncer à la position subjective d'analysant. Comment se joue cette joute ?

Il fait alors appel à ses élèves en leur demandant, à deux reprises, de trouver auprès des enfants en analyse la confirmation de ce qu'il a avancé sur la sexualité infantile inconsciente auprès des adultes en analyse. En somme, Freud, tout entier consacré à la jouissance du savoir déjà là, ne peut plus être mis en question par le réel du savoir de la jouissance de l'Autre qui se

¹ Texte réécrit dans l'après-coup de la communication du 11 mai 96 à Nice en tenant compte du travail ultérieur de perlaboration de son auteur.

donne à lui par le biais de ce qu'avance Jung. Prolongeons ces données : ne pouvant accuser la réception du réel du savoir de l'Autre, réception indispensable pour que du Sujet-Freud, au sens du Sujet de l'inconscient, S₁, advienne, il accuse l'Autre, Jung, d'être trompeur, ne pouvant accéder à la division de l'Autre, A₁, puisqu'il préserve le clivage entre un Autre mauvais, Jung et un Autre bon, Freud.

Remarquons surtout que, dans ce même contexte, il écrit « Totem et tabou » que nous pouvons reconnaître comme un essai pour lui de mettre en question, de façon plus radicale, le père c'est-à-dire de faire retour sur le réel du père. Mais, comme tout être parlant qui est fixé par le réel, même s'il avance, il ne peut toutefois pas encore nommer le parcours qu'il suit. En fait, Freud ne le pourra jamais et pourtant il nous transmet la direction à suivre, celle du réel.

Pourtant, le surgissement du réel, Freud n'était pourtant pas sans l'avoir déjà rencontré. Lorsqu'en 1898, il quitte la belle Raguse, il n'est pas sans présenter une certaine défaillance dès lors que dans la conversation est rencontré, soudainement, le 3 réel du signifiant « *Herr* », puisqu'a lieu alors le face à face avec le non-savoir, ici présentifié par la mort. Plus précisément, Freud, médecin, d'une certaine façon maître de la mort par son identification, est rappelé à la question par ce réel lui-même qui lui *signifie que, tout médecin, tout maître de la mort qu'il est, le docteur Freud ne peut empêcher le Seigneur et Maître, la mort, l'insaisissable, d'apparaître pour lui aussi*.

Repérons à ce point précis, celui de l'apparition du réel du non-savoir au sein même du discours de l'Autre, le trou symbolique dans le réel, *trou-ma* comme point de départ indispensable pour parler de toute subjectivation mais aussi point de départ de tout refoulement.

En effet, qu'est-ce qui fait que Freud, à ce moment même, ne peut qu'éviter la rencontre du réel du non-savoir qui se donne à lui sous la forme du réel du signifiant « *Herr* » ? Là est la question qu'il ne met pas véritablement en question puisqu'il ne peut, alors, que se dérober au réel qui se donne à lui c'est-à-dire qu'il ne peut que refouler la question qui lui vient du réel de l'Autre : ce faisant, il fait une faute symbolique, faute éthique, dont le symptôme, l'oubli du mot Signorelli, est l'accusé de réception.

Dans ce premier temps de rencontre du réel de l'Autre, Freud défaille, puis surgit un deuxième temps où il ne peut pas rester en paix par suite de l'apparition, au premier temps, du réel qui, bien qu'insaisissable, ne l'oublie pas puisqu'il ne cesse d'y penser dans l'après-coup de son apparition. Ce pour quoi, dans un troisième temps, revenant sur le moment de cette défaillance, il va en trouver la cause, sans pour autant trouver la réponse qui aurait pu être donnée dans le premier temps puisqu'à ce moment même il n'a pu que rester sans répondre.

Nous pouvons donc considérer que Freud n'était pas sans savoir et l'importance de la rencontre du réel du non-savoir de l'Autre, et le fait que tout porte à rester dans la jouissance du savoir de l'Autre en récusant l'appel du symptôme, et le fait que ce réel ne laisse pas en repos pour autant qu'il sollicite, et surtout qu'une réponse est possible à ce réel. Dans cette perspective, je vais essayer de vous transmettre comment, dans le transfert, peut apparaître la dimension du réel et quelle dialectique elle n'est pas sans pouvoir permettre, à ceci près que c'est dans l'après-coup que peut être précisé ce qui s'est donné.

Julie vient consulter parce qu'elle ne peut pas dormir et qu'elle sent monter en elle, la nuit, une certaine raideur qui envahit son corps. Elle a consulté plusieurs psychothérapeutes et elle a appris que ses symptômes étaient sans doute liés à son père puisqu'ils sont survenus dans les suites du décès de ce dernier. Elle a donc un certain savoir. Le problème, c'est que la connaissance de ce savoir ne change strictement rien à ses symptômes. Ce savoir déjà là, nommons le, *savoir à consistance imaginaire* et remarquons qu'il est *déjà* là pour autant que Julie

y a accédé par la remémoration c'est-à-dire sans authentique sur-prise. Que va apporter le transfert de sur-prenant ? Là est la question, celle du ressort de la supposition impliquée dans le transfert, supposition ponant sur le fait qu'il n'est pas impossible que du réel du pré-Sujet accède à l'ex-sistence symbolique, au lieu de l'Autre symbolique.

Dans un premier temps, elle situe le transfert dans la consistance du savoir, l'analyste étant posé comme Sujet Supposé Savoir au sens du Maître. Le *déjà* su, le *prévu* de ce savoir qui n'est pas sans évoquer ce que Lacan nomme « le *semblant*, » est sourd à l'appel du symptôme. Puis, soudainement, l'*im-prévu* se situe au sein même du transfert pour autant qu'elle ne parle plus. Durant plusieurs semaines, elle vient aux séances et ne dit rien jusqu'à ce que, soudainement, elle s'avoue comme ayant « *senti porté sur elle un nouveau regard* » ; elle ajoute aussi que je l'ai « *accueillie comme jamais* ». En somme, elle atteste qu'elle a pu recevoir ce qui s'est donné à elle de l'Autre et que nous pouvons essayer de préciser l'avantage.

Je dirais que, dans le premier temps, celui du *semblant* au sens du *savoir à consistance imaginaire*, Julie retrace ce qu'elle sait de son histoire. Il lui arrive même de retrouver des souvenirs qu'elle avait oubliés mais les symptômes ne cessent de faire appel. Puis advient, soudainement, nous pouvons remarquer le caractère soudain, et, dans le transfert, l'arrêt de la continuité pour autant qu'elle rencontre un autre savoir, « *savoir dans le réel* », (Lacan) qui lui coupe la parole au sens où elle est face au défaut symbolique : nous retrouvons le trou symbolique dans le réel déjà cité. Mais c'est dans l'après-coup que constitue l'appel du troisième temps qu'elle va nommer les effets du « *savoir dans le réel* » (Lacan) du deuxième temps à savoir l'apparition de ce qu'elle a rencontré dès qu'elle arrivait dans le bureau de son analyste pour autant qu'elle se vivait comme « *dépossédée* » (« *transparente* »), comme si elle n'avait plus à sa disposition une certaine cachette psychique qui lui permettait jusque là, sans le savoir, de rester à distance de ce qu'elle rencontrait dans le transfert, le *semblant* étant cette cachette elle-même et le prix à payer étant rappelé par le fixe des symptômes.

En somme, elle découvrait qu'elle avait eu besoin jusque là d'une cachette à consistance imaginaire pour rester à distance du réel d'un certain regard, réel qui n'était pas étranger au savoir regardant silencieux de son père agonisant qui apparaissait, soudainement, dans le « *silence bruyant* » du transfert. En fait, elle découvrait que ce regard opérait un rapt sur ce qu'elle avait de plus intime, ce pour quoi elle ne pouvait alors même plus prendre la parole.

L'« *enfer* », « *le silence bruyant* », le fait qu'elle « *ne cessait de tout entendre* », durant les séances où elle ne pouvait pas parler, traduisait cette mise en continuité réelle c'est-à-dire le fait que la part de réel, de non accédé encore à la symbolisation qu'elle ne savait pas qu'elle recelait au sein même d'une part non-su d'elle-même, part réelle du pré-Sujet, était soudainement mise en continuité avec le réel de l'objet-regard placé par elle au lieu de l'Autre. Ce deuxième temps correspondait au fait que le réel de l'objet-regard recouvrait le réel du manque de l'Autre, la laissant désespérément en souffrance.

De quoi peut donc disposer l'analyste, dans ces conditions, pour transmettre à l'analysant qu'en ce temps où il n'y a pas de signifiant, en ce temps du « *savoir dans le réel* » (Lacan) puisque l'être parlant est réduit à n'être que le réel de l'objet, le déchet, il peut quand même accéder au fait que, dans le même temps, il y a du signifiant, « *il y a de l'Un* », comme le précise Lacan c'est-à-dire qu'il n'est pas impossible qu'une supposition soit portée à partir de laquelle du Sujet de l'inconscient \S , advienne ?

Cela nous ramène au passage du deuxième au troisième temps, celui où Julie a noté qu'a été « *porté sur elle un nouveau regard* » et qu'elle a été « *accueillie comme jamais* ». J'ai été étonné d'entendre ses propos car, à ma connaissance, je l'avais accueillie et regardée comme les

autres fois. Pourtant, quelque chose d'Autre était advenu pour elle, à son insu, c'est-à-dire qu'à son insu comme à mon insu s'était donné à elle le fait qu'il puisse y avoir un « *nouveau regard* » qui lui soit transmis à ce moment même. Nous touchons là au rapport de l'analyste au réel c'est-à-dire à l'action de l'analyste qui ne se situe pas au niveau du symbolique et notamment au niveau de l'équivoque signifiante : ce passage, nommons-le comme étant celui de la jouissance de l'Autre à la « *j'ouï-sens* » (Lacan) du Sujet.

En effet, Julie a reçu quelque chose de l'ordre de *l'ouïr Autrement*, que je rapprocherais volontiers de ce que Lacan, sans s'y arrêter, nomme la pulsion invocante (« les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse » p.96), pour autant qu'elle lui avait été transmise par ses ascendants. Nous pouvons rapprocher la pulsion invocante ainsi pressentie par Lacan de la supposition en jeu dans le transfert, supposition transmise à « l'in-fans » à l'aube de sa vie par la voix maternelle, sans doute, supposition qui n'est pas sans rapport avec la transmission du Signifiant du Nom-du-Père, supposition qui fait défaut chez le psychotique, supposition qui arrache l'être parlant au réel du « *trou-ma* » . (Lacan)

Besançon, le 17 Octobre 1996